

Université de Montréal

Le travail sociologique en contexte révolutionnaire :
L'ambiguïté entre science et politique dans la vie et l'œuvre de Pitirim A. Sorokin en Russie

Par
François-Olivier Lachaine

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue
de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M. Sc.)
en sociologie

Décembre 2014

© François-Olivier Lachaine, 2014

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Le travail sociologique en contexte révolutionnaire :
L'ambiguïté entre science et politique dans la vie et l'œuvre de Pitirim A. Sorokin en Russie

Présenté par :
François-Olivier Lachaine

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Barbara Thériault, président-rapporteur

Marcel Fournier, directeur de recherche

Edward Tiryakian, membre du jury

Résumé

Pitirim A. Sorokin est l'un des plus importants sociologues américains du XXe siècle. Ses contributions à la sociologie sont non seulement nombreuses, mais surtout diversifiées. La majorité de ses ouvrages furent traduits et toutes les grandes langues du monde ont accès à au moins un de ses livres. Cependant, en Occident, sa carrière précédant son émigration aux États-Unis fut longtemps négligée, les critiques s'intéressant plutôt à ses écrits post-Russie. Par ailleurs, très peu d'écrits francophones existent sur cette grande figure de la sociologie américaine. Remédiant à cette situation, ce mémoire revisite la vie et l'œuvre de Sorokin en Russie et présente aux lecteurs contemporains la partie éclipsée de sa carrière.

Plus précisément, la recherche porte sur la carrière russe de Pitirim A. Sorokin d'un point de vue biographique et sociologique. La question au cœur du travail est la suivante : Comment expliquer la production sociologique de Pitirim A. Sorokin en Russie? Dans une première partie est présentée sa biographie entre 1889 et 1923. L'objectif est de décrire la formation de son habitus et les diverses positions qu'il occupa. La seconde partie, quant à elle, résume les recherches produites par le sociologue avant son exil et montre en quoi ses prises de positions scientifiques furent déterminées par son parcours.

Mots-clés : Pitirim A. Sorokin, Histoire de la sociologie, Sociologie russe, Révolution russe

Abstract

Pitirim Aleksandrovich Sorokin is one of the greatest American sociologists of the XXth century. His contributions to sociology are not only numerous but, more importantly, diversified. The majority of his writings have been translated and most of the languages of the world have at least access to one of his books. Nonetheless, in the Western world, his career before his emigration to the United-States has been neglected for a long time, because his critics were mostly interested in his writings post-Russia. Furthermore, very few French writings exist on this classic of American sociology. Solving this situation, this memoir revisits the life and work of Sorokin in Russia and presents to contemporary readers the eclipsed part of his career.

More to the point, this research focuses on the Russian career of Pitirim A. Sorokin from a biographical and sociological point of view. The question at the center of it is as follows : How can one explain the sociological production of Pitirim A. Sorokin in Russia? In the first part, his biography from 1889 to 1923 will be presented. The objective is to describe the development of his "habitus" and the diverse positions that he occupied. The second part summarizes the researches produced by the sociologist before his exile and explains his scientific positions.

Keywords : Pitirim A. Sorokin, History of sociology, Russian sociology, Russian revolution

Table des matières

Résumé	i
Abstract.....	ii
Avant-propos	1
Introduction	3
Le cadre national en sciences sociales.....	5
Le travail en question	7
Questions de méthodes : théorie et matériaux	9
La théorie utilisée: Pierre Bourdieu et la sociologie des champs.....	9
Les principaux concepts.....	10
Deux études de cas	13
Des paradigmes?.....	15
Transposition	16
Traitement, collecte et évaluation des matériaux.....	18
Approches en histoire des sciences.....	18
Matériaux.....	20
En Russie : 1889-1922	23
Premières années	23
Une jeunesse mouvementée.....	23
Études universitaires.....	25
L'expérience de la révolution : 1917-1922	27
Sorokin et les radicaux.....	29
Changement de régime, nouvelle persécution	32
La lutte continue.....	34
Un pardon inattendu	36

Sorokin et la sociologie sous le nouveau régime.....	38
Un habitus et sa formation.....	44
Un paysan bourgeois?	45
Acquisition de l'habitus.....	52
L'habitus reconstitué	56
Mots de la fin sur Pitirim Aleksandrovich Sorokin.....	61
Champ sociologique et premières publications russes.....	63
La sociologie russe entre le XIX ^e et le XX ^e siècle.....	63
Quelques importants sociologues russes	65
Maksim Kovalevsky.....	66
Eugène de Roberty.....	67
Leon Petrazycki	68
Timasheff, Gurvitch et la sociologie du droit.....	70
Publications de Sorokin en Russie	72
Crime et châtement, service et récompense.....	73
Suicide as a Social Phenomenon.....	75
Système de sociologie.....	78
Hunger as a Factor in Human Affairs	82
Sociology of Revolution	105
Synthèse sur l'état du champ de la sociologie	118
Synthèse sur les recherches de Sorokin	120
Conclusion.....	123
Bibliographie	125

Avant-propos

Seule l'anamnèse que permet le travail historique peut délivrer de l'amnésie de la genèse qu'implique, presque inévitablement, le rapport routinier à l'héritage, converti, pour l'essentiel, en doxa disciplinaire.

-Pierre Bourdieu, *La cause de la science*, 1995

Quel que soit le domaine scientifique, la théorie est l'un des versants fondamentaux, nécessaires et incontournables, de la recherche. Non seulement parce que le chercheur doit s'en inspirer pour étudier un objet (la théorie est un éclairage, une perspective à partir de laquelle il perçoit la réalité qu'il entend observer), mais aussi parce que l'objectif premier des travaux en science est le développement des connaissances théoriques, qui permettra de mieux décrire, comprendre et expliquer le monde physique, social, biologique, etc. Par conséquent, si le savant veut étudier un phénomène, et que l'étude de ce phénomène s'accomplit grâce à une théorie, son activité implique une bonne connaissance d'un nombre de théories, desquelles il en sélectionnera une ou plusieurs pour la justesse et la rigueur qu'il reconnaît à leur éclairage.

En sciences sociales, encore plus que dans les autres champs du savoir, les disciplines sont traversées par une quantité considérable de théories, parfois complémentaires, fréquemment antinomiques, que doit connaître un chercheur s'il veut faire preuve de réflexivité à l'égard de ses travaux ou de sens critique envers ceux de ses collègues. Or, l'apprentissage et la diffusion des théories dépendent de plusieurs facteurs qui ne sont pas nécessairement scientifiques : la transmission des acquis se fait principalement par l'enseignement de professeurs universitaires, qui prennent chacun position face aux théories adéquates ou dignes d'être enseignées. Des liens personnels, des intérêts de recherche communs, des partenariats professionnels, un manque de temps, etc., sont tous des facteurs susceptibles d'influencer les théories abordées en classe comme ailleurs. La transmission des acquis d'un champ du savoir, c'est-à-dire des recherches et théories antérieures, dépend donc d'une succession de prises de position, adoptées plus ou moins volontairement sur plusieurs générations, et générant une *doxa* disciplinaire.

Redécrire l'histoire d'une discipline, c'est remettre en question les présupposés, les conventions et les acquis sur lesquels elle s'érige. Bref, s'intéresser à son histoire et au fonctionnement d'un groupe, d'une communauté, d'une société, c'est objectiver une chose qui semble aller de soi, mais qui, une fois objectivée, pose problème, à la fois pour le chercheur et les

individus dont les intérêts sont liés à l'état institué, inculqué et incorporé de cette chose. Cette chose, c'est la *structure* d'un champ, en l'occurrence la structure du champ scientifique.

Le mémoire qui prendra forme au cours des pages suivantes est simultanément historique, sociologique, biographique et théorique. Il redécrit les premières étapes de la carrière d'un grand sociologue et ses contributions scientifiques de jeunesse qui furent éclipsées par ses ouvrages de maturité.

Introduction

Aux États-Unis, un sociologue d'origine russe, nommé Pitirim Aleksandrovich Sorokin (1889-1968), jouissait d'une position académique que pouvait envier plus d'un sociologue. Banni de Russie par le gouvernement bolchévique le 22 septembre 1922, il demeura un an à Prague et rejoignit l'Amérique au mois d'octobre de l'année 1923. En arrivant aux États-Unis, Sorokin présenta une série de conférences qui décrivaient la situation de la Russie révolutionnaire dans plusieurs universités américaines. Il a ensuite été embauché à l'Université du Minnesota. Il y publia plusieurs ouvrages et articles sociologiques, gagnant une bonne réputation auprès de ses collègues. À cette époque, il était surtout connu pour son livre *Social Mobility*, qui est considéré comme le fondateur de la sociologie de la mobilité sociale aux États-Unis.

Durant les années 1930, grâce à ses publications et à sa bonne réputation, les autorités d'Harvard décidèrent que Sorokin était un bon candidat pour mettre sur pied leur premier département de sociologie. Il a ensuite publié un ouvrage très controversé (à cause de sa méthode et des conclusions « prophétiques » peu scientifiques, selon la plupart des commentateurs), *Social and Cultural Dynamics*, dans lequel il tâchait de dégager des grandes tendances socio-culturelles dans l'histoire. Sa bibliographie est aujourd'hui constituée de plus d'une vingtaine d'ouvrages et de centaines d'articles publiés ou traduits en plusieurs langues. De simple paysan en Russie, Sorokin devint directeur d'un département de sociologie dans l'une des plus prestigieuses universités du monde. C'est sans risque de se tromper qu'on peut affirmer qu'il exemplifiait le rêve américain.

Il est indéniable que son expérience de la Révolution russe eut une influence considérable sur sa personnalité. À plusieurs reprises durant sa carrière, Sorokin fut accusé d'émettre des jugements de valeur dans ses travaux sociologiques. Si on les retrouvait dans ses travaux qui abordaient le communisme au début de sa carrière, on les voyait par après lorsqu'il critiquait la culture occidentale. Non seulement certains Américains l'accusèrent d'avoir des biais politiques, mais d'autres encore lui reprochèrent même son caractère européen et russe. D'ailleurs, selon l'un de ces critiques, la position qu'occupait Sorokin en tant que professeur à Harvard posait problème, car il était fondamentalement incapable d'enseigner et de reproduire chez de jeunes gens la manière de voir des Américains. L'auteur de cette critique affirmait, par exemple :

He is psychologically unamerican [...] he is incapable, as a result of his training and experience, of viewing world history from the "gradualistic" standpoint of American and British observers. He lived through the Russian revolution and the years of

starvation, and his thought, clearly set out in his several books, is given over to the philosophy of catastrophe. (All the continental Europeans tend to lean in that direction, since their countries have been recurrent battlefields, subjects to catastrophe, through the ages)¹.

La manière avec laquelle Sorokin concevait le monde lui semblait donc profondément irréconciliable avec celle des Américains². Les travaux de Sorokin seront plus souvent associés à ceux de Toynbee, Spengler et d'autres auteurs européens ayant écrit de vastes monographies (philosophiques) au sujet de l'Histoire et des civilisations qu'aux autres sociologues et philosophes américains. L'auteur avait raison de soulever l'aspect sombre des constats retrouvés dans ce type de travaux, Sorokin y compris. Par contre, en ce qui concerne Sorokin, il se réfugia dans le discours scientifique et défendit ses résultats à la lumière de sa méthode rigoureuse : son diagnostic sombre de la culture occidentale ne serait que la conséquence de sa recherche, non l'inverse; ce qu'il soutiendra à plusieurs occasions.

Le critique précédent va encore plus loin dans son commentaire et attribuera le pessimisme de Sorokin au fait qu'il soit russe. Selon lui, Sorokin ne peut se dégager de sa culture d'origine, et il oppose cette dernière à la culture occidentale. Citant l'écrivain Konrad Bercovici, il continuera, le 20 novembre 1942, le débat amorcé le 8 novembre :

Nobody [...] can be so blissfully unhappy as a Russian. What is generally called Russian depth in literature or music is seldom more than torpor which doesn't permit a Russian to have anything end happily. Happiness makes Russians profoundly miserable. A happy ending to a story produces upon the Russians the same effect as an unhappy ending upon our readers³.

Dans cette perspective, l'auteur de cette critique n'aborde pas les travaux de Sorokin sous l'angle scientifique, théorique ou méthodologique, mais sur sa conception de monde, sur la manière avec laquelle il le perçoit. Que cette critique soit justifiée ou non du point de vue culturel, elle soulève des questions sur la nature du travail sociologique et la possibilité d'une sociologie transnationale. Si la culture d'un chercheur influence aussi profondément sa manière de réfléchir et comprendre le monde, la sociologie peut-elle avoir une valeur de généralisation qui dépasse les

¹ Il s'agit d'une brochure de journal conservée par Sorokin. Le nom de l'auteur n'y figure pas. On retrouve l'article original dans le numéro du 8 novembre 1942 du journal *Oregonian*, ou dans les archives de Sorokin : « Harvard's Philosophers' », *Oregonian*, 8 novembre 1942, Box 5, Clippings about Sorokin, B. Sorokin studies and theories. 1. Biographical notes about Sorokin and his work, University of Saskatchewan, University Archives, Special collections, Sorokin special collection.

² Les ouvrages auxquels l'auteur de l'extrait précédent fait implicitement référence sont *Social and Cultural Dynamics*, dont les tomes furent publiés entre 1937 et 1941, et *The Crisis of our Age* (1941), une version brève, vulgarisée, de *Dynamics*.

³ *The Oregonian*, 20 novembre 1942, *Op. cit.*

frontières culturelles? À l'antipode de ce qu'affirme le critique précédent, nous estimons plutôt que le cas de Sorokin illustre fort mieux le contraire : ses contributions témoignent justement de l'internationalité de la sociologie. En effet, la diffusion de ses ouvrages (surtout ses ouvrages de maturité) témoigne que les recherches produites dans un contexte donné peuvent être comprises hors de celui-ci, même si les conclusions ne peuvent être inférées telles qu'elles à d'autres sociétés.

Le cadre national en sciences sociales

Si la sociologie doit son nom à Auguste Comte, il est plus fréquent de rencontrer les noms de Durkheim, Weber, Pareto et Marx quand l'on aborde la question des pères fondateurs de la sociologie. La sociologie européenne, française et allemande surtout, s'est développée grâce aux travaux de ces savants. En revanche, aux États-Unis, les études de Darwin et d'Herbert Spencer, des Anglais, eurent un impact considérable sur les premiers sociologues. À ces figures emblématiques sont associées différentes manières de penser, de comprendre et d'étudier le monde social. Certains associeront des frontières nationales à une approche, par exemple la sociologie française avec Durkheim, ou d'autres, plus tard, de sociologie américaine suivant les travaux de Parsons. Jumelées aux contextes nationaux, aux problèmes spécifiques des sociétés et aux conditions sociales, politiques et institutionnelles, les prises de position théorique et épistémologique des fondateurs auraient préparé la voie à des traditions nationales.

En 2004, dans un numéro spécial de la *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* consacré à cette question, Heilbron montre que les sciences se développèrent de différentes manières selon les contextes nationaux et que ces différences s'accompagnaient parfois de chauvinisme visant à défendre et promouvoir une nation. Il prend l'exemple de la chimie en France qui, révolutionnée par Lavoisier, était défendue en tant que science française par les chimistes français⁴. D'un autre côté, Heilbron mentionne les travaux de Pierre Duhem qui s'appuient sur le caractère national d'un peuple pour décrire l'évolution des sciences : « en opposant la physique anglaise à la physique française, Pierre Duhem avait naguère distingué deux modes de pensée : « l'esprit ample » et « l'esprit profond », qu'il observait aussi bien en physique qu'en littérature, et ceci sur le long terme »⁵. Ces esprits nationaux influenceraient la manière avec laquelle les scientifiques perçoivent le monde et réalisent leurs recherches. Conséquemment, les scientifiques d'une nation ne

⁴ Heilbron, Johan (2008), « Qu'est-ce qu'une tradition nationale en sciences sociales ? », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 18, p. 3.

⁵ Par contre, cette classification ne ferait que désigner en d'autres termes l'empirisme anglais et le rationalisme français, termes fréquemment utilisés par les philosophes et historiens. *Ibid.*, p. 9.

comprendraient pas leurs homologues de la nation voisine, ce qui rappelle la théorie des paradigmes en science (au sens large, déformé, du terme). Chacune posséderait son paradigme national, défini par la culture, le mode de pensée de cette société, incompatible avec celui de l'autre.

On se rappellera maintenant les arguments qu'utilisa l'auteur du commentaire dans *The Oregonian* : d'origine russe, imprégné d'un caractère national différent, Sorokin était incapable de comprendre le monde comme les Américains et ses travaux sociologiques témoignaient de cette incompatibilité. Outre qu'il peut plutôt s'agir d'un commentaire à visée politique (c'est-à-dire réaffirmer l'exceptionnalisme américain et montrer en quoi l'Amérique se distingue de l'Europe, et particulièrement de la Russie dans le contexte de la Guerre Froide), cette observation mérite la position de préambule dans un travail qui traite de la trajectoire d'un sociologue ayant travaillé à la fois en Russie et aux États-Unis. Similaire au travail de Duhem, elle postule l'existence de caractères nationaux qui déterminent non seulement la production, mais aussi la réception des travaux en sociologie, et elle rejoint la discussion soulevée par l'article d'Heilbron. Il existe certes des différences entre les pays quant à la manière avec laquelle se développèrent les sciences, mais sont-elles le résultat de caractères nationaux, ou d'une histoire des pratiques sociales et des institutions? Quelle que soit la réponse à cette question générale, dans le présent travail, nous donnerons la priorité à la seconde option, qui, selon nous, s'associe plus aisément à une recherche de type sociologique.

Déjà pour Heilbron, la classification de Duhem était sommaire et il proposait un angle d'approche alternatif aux chercheurs intéressés à la construction nationale des sciences. Selon lui, « plutôt que de supposer un caractère ou un esprit national immuables, il faudrait prendre pour objet les processus sociaux qui ont produit une certaine unification nationale des catégories et des habitudes intellectuelles »⁶. Heilbron estime qu'à cet égard les travaux d'Elias sont exemplaires, car ce dernier montre comment se sont développées la culture et la civilisation après la Renaissance. Cette approche permettrait de décrire un caractère national en mettant l'accent sur les mœurs des classes bourgeoise et aristocratique d'une société, c'est-à-dire la manière avec laquelle les individus cultivés se comportent, réfléchissent, discutent, etc⁷. Sans aborder ni réfuter cette thèse, nous lui préférons les travaux de Bourdieu, car ces derniers sont plus étroitement liés au sujet de cette recherche. Comme Elias, si nous mettions l'accent sur des pratiques microsociologique, nous

⁶ *Ibid.*

⁷ Elias, Norbert (1991), *La civilisation des mœurs*, Collection "Liberté de l'esprit"; Paris: Calmann-Lévy, 342 p.

n'aurions ni l'espace ni le temps pour étudier les champs sociologiques de la Russie et des États-Unis, et risquerions ainsi d'éclipser le plus important : les conditions sociales production et de réception de travaux en sociologie.

Nous estimons que la théorie des champs et de l'habitus telle que développée dans l'œuvre de Bourdieu offre un éclairage plus précis pour décrire, comprendre et expliquer notre objet d'étude. Si Bourdieu utilisa sa théorie pour étudier les cas de Flaubert et Heidegger, un écrivain et un philosophe, il laisse partiellement intouché le champ de la sociologie et ne l'aborde que dans sa courte auto-analyse⁸. Nous entendons ainsi remédier à cette lacune en utilisant la méthode bourdieusienne à la sociologie pour étudier la trajectoire d'un sociologue, Pitirim Aleksandrovich Sorokin.

Le travail en question

La plupart du temps, quand un chercheur en sciences sociales s'intéresse à ses prédécesseurs, il accomplit l'une des deux tâches suivantes : la première consisterait à redécrire dans une forme plus concise et compréhensible les travaux d'un auteur, en s'assurant de respecter à la lettre ses enseignements, tandis que la seconde, à montrer comment, avec ou sans modification, des recherches faites à une autre époque sont toujours d'actualité et s'appliquent encore au monde contemporain. Le mémoire que nous réalisons emprunte par moments l'une et l'autre de ces voies, mais il entend s'en distinguer dans sa plus grande partie : il s'agira d'employer une théorie sociologique pour décrire, comprendre et expliquer la carrière et les travaux d'un sociologue. On comprendra que ce mémoire n'est pas une *biographie* du sociologue, mais plutôt une sociobiographie *intellectuelle*. En insistant sur les déterminants sociaux, la vie et l'œuvre de Pitirim A. Sorokin en Russie seront détaillées.

En examinant le cas de Pitirim Aleksandrovich Sorokin, nous verrons en quoi sa vie et sa trajectoire en Russie permettent de comprendre plusieurs de ses prises de position au sein du champ scientifique⁹. Plus précisément, la question centrale de notre recherche est la suivante : Comment expliquer la tension entre travail scientifique et engagement politique dans les travaux de Sorokin entre les années 1910 et 1925? Dans le cadre de ce mémoire, nous limiterons donc l'analyse à la période russe de Sorokin, c'est-à-dire à la formation de son habitus et du champ de

⁸ Bourdieu, Pierre (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Cours et travaux; Paris: Raisons d'agir, 141 p.

⁹ Ce que nous entendons par le concept de « champ » et les déterminants sociaux qui le constituent seront explicités à la section théorique et méthodologique.

la sociologie et à ses premières publications. Nous verrons ainsi les caractéristiques soi-disant nationales de la science sociale en Russie et leur impact sur le travail d'un sociologue russe.

Le développement de cette recherche sera divisé en deux parties bien distinctes. Plutôt que d'aborder la vie et l'œuvre de Sorokin dans un seul et même bloc continu, nous avons décidé de séparer distinctement ces deux dimensions. Cette démarche a l'avantage de permettre une présentation plus fluide et sans interruption. En procédant autrement, le traitement que nous accordons à ses ouvrages aurait brisé la trame et le rythme du texte, entrecoupant constamment la progression de la lecture. Nous estimons qu'au prix d'une dissociation artificielle cette démarche rendra plus claires chacune des dimensions.

Questions de méthodes : théorie et matériaux

L'une des principales difficultés que rencontre le chercheur dans le cadre d'un travail d'ordre historique et théorique concerne le peu d'information méthodologique offert par les autres recherches de ce type. Contrairement aux recherches quantitatives (avec sondages, recensement, etc.) et qualitatives (par entrevue, focus group, etc.), celles qui portent sur des objets historiques ou théoriques n'explicitent pas nécessairement les méthodes ou la théorie qui sous-tend leur analyse. Pour des raisons diverses, la méthodologie des biographies et des ouvrages purement théoriques est rarement formulée en des termes qui permettent de retracer avec précision la démarche du savant¹⁰. On peut donc difficilement savoir avec clarté ce que fit leur auteur pour aboutir à leurs conclusions. Cette pratique obscurcit une dimension fondamentale de tout travail scientifique. Par ailleurs, cette lacune signifie implicitement que la méthode et la démarche de ces recherches vont de soi, qu'elles ne requièrent aucune mention, ce qui soulève des problèmes, notamment pour la reproduction de la recherche par des pairs.

La théorie utilisée: Pierre Bourdieu et la sociologie des champs

Plusieurs études de Pierre Bourdieu sont aujourd'hui des classiques en sociologie. Il suffit de penser à *La Reproduction*, *La Distinction* ou *La misère du monde* pour se rendre compte que sa sociologie a eu un impact non seulement sur la discipline, et ce, même à l'extérieur des frontières françaises, mais aussi plus généralement sur les sociétés en présentant des formes d'inégalités et de discrimination qui sont depuis fortement dénoncées (*La Reproduction*, par exemple, a dévoilé les inégalités sociales du système scolaire). Le sociologue a cependant touché à plusieurs autres sujets, par exemples artistiques, philosophiques, politiques et anthropologiques. Des ouvrages tels que *Méditations pascaliennes* et *Raison pratique* témoignent des connaissances très étendues, et très profondes, qu'il avait en philosophie et en théorie sociologique. Deux de ses travaux furent moins discutés, mais ils sont très intéressants pour la présente recherche. Il s'agit de ses études sur Flaubert, *Les Règles de l'Art*, et sur Heidegger, *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. Dans ces recherches, il appliqua l'une de ses plus célèbres théories : celle de l'*habitus* et du *champ*. Si ces travaux furent moins mis à l'avant-scène du champ sociologique, la théorie qu'il utilisait en intéressa plus d'un, et c'est dans ces ouvrages qu'il la développe et la met à l'épreuve sur des cas

¹⁰ Pour faire des économies d'impression, les sections méthodologiques peuvent parfois être prélevées du travail final par l'éditeur. D'un autre côté, le chercheur lui-même peut considérer cette partie facultative à la compréhension de son ouvrage.

concrets¹¹. En premier lieu, nous décrirons les concepts et le système qu'ils forment. Dans un second, en résumant la manière avec laquelle ils sont utilisés par Bourdieu, nous verrons comment ils servent à comprendre un cas empirique.

Les principaux concepts

Pour aborder un à un et avec la rigueur qu'ils méritent les concepts associés à la théorie de Pierre Bourdieu, un mémoire complet serait nécessaire. Puisque là n'est pas l'objectif du présent travail, seuls les principaux concepts, ceux qui constituent le cœur de l'analyse, seront traités dans cette section. Il s'agit des concepts de *champ*, d'*habitus* et de *position*. Nous en faisons ici une première présentation, en montrant le système théorique dans lequel ils s'inscrivent.

Premièrement, selon Bourdieu, « le champ est un champ de forces (il y a des rapports de forces dans un champ, des distributions inégales des forces) et un champ de luttes pour transformer ou conserver le rapport de forces »¹². Il est un microcosme social où les individus (les *agents*) luttent pour accroître leur *force* et leur position dans une hiérarchie propre à ce microcosme. Le champ est en quelque sorte une partie de l'espace social qui possède (ou qui a le potentiel de posséder) des caractéristiques indépendantes des autres parties. Comme le champ est un concept, peu importe les manifestations empiriques que revêt un microcosme social concret, il partage avec tous les autres un certain nombre de régularités théoriques, à défaut de quoi la théorie serait fausse. En guise d'exemple, la structure des champs est déterminée par les luttes internes et externes et les rapports de force qui sont en jeu dans ces luttes. Ensuite, la structure des champs limite certaines pratiques et en favorise d'autres, tandis qu'elle détermine comment sont distribués les capitaux du champ. Bref, malgré la grande variété empirique des champs, ces propositions sont censées s'y retrouver.

Dans le cadre d'une recherche, le découpage du champ à l'étude est propre au chercheur, elle dépend de ses objectifs. Par exemple, il peut réaliser une recherche étendue sur le champ artistique, ou précise sur un champ qui le constitue (sculptural, théâtral, photographique). Ainsi, selon les besoins de l'analyse, les parties d'espace social peuvent être précisées à petite échelle sans perdre leurs propriétés théoriques. Cependant, l'étude d'une partie ne peut se faire sans qu'elle soit mise en rapport aux parties dont elle découle et avec lesquelles elle est en rapport. De plus, certains

¹¹ On pourrait ajouter à cette liste l'*Esquisse d'une auto-analyse* (2004), ouvrage dans lequel il présente l'état des champs au sein desquels il a évolué et où il retrace sa propre trajectoire à travers les différents champs. Ce travail est par contre moins exemplaire que les deux premiers.

¹² Bourdieu, P. (1999), « Le fonctionnement du champ intellectuel », *Regards Sociologiques*, 17, p. 7.

champs sont prédominants et exercent une grande influence sur l'ensemble de l'espace social, comme les champs économique et du pouvoir. C'est pourquoi dans ses études empiriques Bourdieu s'est intéressé au champ littéraire et philosophique (composantes des champs artistique et du savoir) et à leur relation à ces champs dominants.

Plus spécifiquement dans le cas du champ scientifique, Bourdieu affirme qu'il est « le lieu (c'est-à-dire l'espace de jeu) d'une lutte de concurrence qui a pour enjeu spécifique le monopole de l'autorité scientifique [ou ...] le monopole de la compétence scientifique, entendue au sens de capacité de parler et d'agir légitimement [...] en matière de science »¹³, c'est-à-dire un espace de jeu dans lequel sont en jeu des capitaux. L'idée de lutte est ici centrale, axiomatique : les agents sont en compétition permanente pour l'acquisition des ressources et la reconnaissance de leur autorité. Ceux-ci agissent dans le champ selon leur force, et toujours en vue d'obtenir les capitaux qui y sont distribués. D'un autre côté, l'acquisition des capitaux, en vue de laquelle, et par laquelle, les rapports de forces se font, participe à la dynamique de structuration du champ. En produisant une chose (une théorie, par exemple) et en la défendant comme une prise de position légitime du champ, l'agent contribue à la préservation ou à la déformation de ses règles de fonctionnement. Plus sa position est dominante, plus on lui reconnaît la compétence de parler en matière de science, et plus il sera en mesure d'inscrire cette prise de position nouvelle dans la structure du champ et d'exercer une influence sur les autres produits scientifiques. Mais pour que l'agent puisse entrer dans la lutte, obtenir les capitaux et même concevoir cette nouvelle prise de position, deux facteurs sont déterminants et restent encore à définir : l'habitus et la position.

En sociologie, le concept de socialisation réfère à la manière avec laquelle un individu acquiert les moyens de communiquer avec ses semblables. Il reçoit les codes de communication : la langue, les valeurs, les normes, bref la culture. Le concept d'habitus s'y apparente, mais se rapporte principalement à la théorie de l'action que développe Bourdieu. Selon lui, les habitus sont des « systèmes de schèmes de perception, d'appréciation et d'action [permettant] d'opérer des actes de connaissances pratiques, fondés sur le repérage et la reconnaissance de stimuli conditionnels et conventionnels »¹⁴. En d'autres termes, l'habitus est une structure cognitive qui détermine comment l'individu comprend et agit, plus ou moins consciemment, dans le monde. Il lui donne des *goûts*,

¹³ Bourdieu, P. (1975), « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et société*, 7 1, p. 91-92.

¹⁴ Bourdieu, P. (2003), *Méditations pascaliennes*, Points. Essais; Paris: Éditions du Seuil, p. 200.

pour les arts ou la cuisine par exemple, et des aptitudes pour réussir dans certains milieux. Son inculcation se fait en deux temps : par l'instance de socialisation primaire, à savoir la famille, ou le milieu d'origine, et par la socialisation secondaire des institutions chargées de reproduire la société¹⁵. Si l'habitus prédispose l'individu à adopter certains comportements face aux situations dans lesquelles il est placé, et si le champ est une de ces situations, la position qu'il occupera à l'intérieur de l'espace de jeu sera le produit de son habitus et des capitaux qu'il génère.

Dans le langage commun, le terme de *position* est polysémique, mais il revêt, chez Bourdieu, une signification particulière. On pourrait d'ordinaire dire que tel individu occupe la position de professeur dans telle université ou est directeur de tel département, et ce serait juste sur ce plan. Cependant, dans le système conceptuel de la théorie des champs, la position réfère à l'emplacement structurel qu'occupe un agent, c'est-à-dire comment il se situe *par rapport aux autres* : la position n'est donc jamais substantielle, mais relationnelle et dynamique plutôt que statique. Elle est le point qu'il occupe dans la structure du champ et représente la force relative, le poids symbolique, qu'un agent exerce sur cette structure. La position est ce qui donne à l'agent un point de vue sur le champ (sa vision du jeu, des enjeux, de ses possibilités, etc.) et qui, avec son habitus, détermine ses actions. Celui-ci le prédispose à agir d'une certaine manière dans une situation donnée, tandis que celle-là lui fournit les ressources et lui confère la légitimité de réaliser ses *potentialités*, ou, dit autrement, ses *dispositions*, au sein et en tant qu'agent du champ.

Bourdieu lie explicitement les trois concepts que sont ceux de *champ*, *habitus* et *position* dans son livre de 1994, *Raisons pratiques* : « Les stratégies des agents [...] dépendent de la *position* qu'ils occupent dans la structure du champ [...] qui, par la médiation des dispositions constitutives de leur *habitus*, [...] les incline soit à conserver soit à transformer la structure [du champ] »¹⁶. Il le fait par ailleurs dans *Les règles de l'art*, sur lequel portera la section suivante :

Les habitus, en tant que système de dispositions, ne se réalisent effectivement qu'en relation avec une structure déterminée de positions socialement marquées [...], mais à l'inverse, c'est au travers des dispositions, qui sont elles-mêmes plus ou moins

¹⁵ Fonction accomplie par des institutions dont l'importance changea selon l'époque (par exemple l'école, l'église, l'armée).

¹⁶ Bourdieu préférerait disséminer sa théorie et ses concepts dans le développement de ses textes plutôt que de les définir a priori, ce qui explique le grand nombre de définitions différentes qu'il en donne. C'est aussi pourquoi il est nécessaire de réorganiser les citations pour citer en un bloc son système conceptuel. Bourdieu, P. (1994), *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*; Paris: Éditions du Seuil, p. 71.

complètement ajustées aux positions, que se réalisent telles ou telles des potentialités qui se trouvaient inscrites dans les positions¹⁷.

On voit ainsi tracer le système conceptuel de Bourdieu. À ces trois concepts s'en ajoutent d'autres, dont celui de capital. Leur description et l'éclairage qu'ils offrent seront mieux compris à travers des exemples concrets et au cours de notre présentation.

Deux études de cas

Flaubert

Dans *Les règles de l'art* (1998), Bourdieu se donne pour tâche d'étudier l'état du champ littéraire, en France, au début du XIXe siècle. Le sociologue met l'emphase sur Flaubert et montre en quoi l'écrivain participa à l'autonomisation du champ. À l'époque, ce dernier était sous la dépendance presque totale du champ du pouvoir et du champ économique. Les capitaux, qui faisaient l'objet de la compétition des écrivains, provenaient en majorité de l'État ou de riches industriels voulant se distinguer par le fait de fréquenter des littéraires. Les agents du champ littéraire devaient donc leur position non à la qualité intrinsèque de leurs écrits qui répondraient aux règles de fonctionnement propres au champ littéraire, mais plutôt aux relations et gratifications étrangères au champ, ce que Bourdieu nomme la « subordination structurale ». Pour expliquer l'autonomisation du champ, il en décrira la structure, s'appuyant sur les productions littéraires des groupes dominants et des groupes dominés, et établissant les liens entre le champ littéraire, le champ économique et le champ du pouvoir. Le sociologue identifiera ainsi les capitaux (économique, social, symbolique) en jeu et la manière avec laquelle ils sont distribués (la possibilité de publier dans de grandes maisons d'édition, l'obtention de prix, la fréquentation de cercles prestigieux).

L'importance de Flaubert, selon Bourdieu, vient du fait qu'il participa à la création de nouvelles positions et prises de position légitimes concernant les règles de fonctionnement du champ littéraire, jusqu'à ce moment déterminées de l'extérieur. Son œuvre est une lutte visant à autonomiser le champ, à lui donner ses propres règles hors de l'influence politique et économique. L'espace des possibles en littérature se composait alors du réalisme, de l'art pur, de l'art social,

¹⁷ Aux trois concepts que nous avons définis s'en ajoutent d'autres, comme ceux de « capital » et d'« espace des possibles ». Comme il fut mentionné, cette section ne regroupe que les plus importants concepts. Chacun se décompose en plusieurs autres que nous verrons dans les exemples suivants et au fil du travail. Bourdieu, P. (1998), *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Points. Essais ; 370; Paris: Éditions du Seuil, p. 437.

plaisant ou bien à l'élite politique, aux bourgeois ou aux critiques sociales. Flaubert entre dans cet espace structuré et y ouvre une brèche, il le restructure en défendant une nouvelle position : « Bien écrire le médiocre » ou « L'art pour l'art », voilà ce qui « concentre et condense tout son programme esthétique »¹⁸, sa prise de position au sein du champ littéraire. Cette prise de position est une lutte pour « réconcilier des contraires » qui créent des tensions à travers le champ. S'il y a effectivement une lutte, c'est qu'« il entre en relation, au moins négativement, avec la totalité de l'univers littéraire dans lequel il est inscrit et dont il prend en charge complètement les contradictions, les difficultés et les problèmes »¹⁹. C'est donc en rapport, même dans un rapport *négatif*, avec les autres productions littéraires que Flaubert crée son programme. Le plus important, c'est qu'avec ce programme, Flaubert défend une position dont la conséquence serait de doter le champ littéraire de ses propres règles (de nouveaux critères pour juger de la valeur d'un produit littéraire, une manière de se comporter ou de réagir face aux demandes hétéronomes).

Heidegger

Ce que Bourdieu propose de faire dans cet ouvrage sociologique sur une pensée profondément philosophique, c'est un « exercice de méthode » qui consiste à remettre à l'épreuve sa théorie et participer à une explication sociologique et objective de la philosophie de Heidegger. Le sociologue récusé les lectures purement internes ou externes, philosophiques ou politiques, qui furent faites de l'œuvre du philosophe. Selon Bourdieu, pour bien comprendre et expliquer le travail de Heidegger, il faut « reconstruire la structure du champ de production philosophique », « la structure du champ universitaire », « la structure du champ du pouvoir », et « de proche en proche, toute la structure sociale de l'Allemagne de Weimar »²⁰. Sa méthode consiste à décrire successivement ces structures et à expliquer les rapports de plus ou moins grande dépendance qui les lient. Il fait ce travail en mentionnant les discours (*völkisch*) et les philosophes (dont Jünger et Spengler) dominants du champ philosophique, car ce sont des éléments par rapport auxquels tous les agents du champ doivent se positionner, explicitement ou implicitement. Plus encore que dans les *Règles de l'Art*, l'accent est ici mis sur la culture allemande et sur le fond et la forme des œuvres philosophiques de l'époque.

¹⁸ Bourdieu, P. (1998), *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris: Éditions du Seuil, p.

¹⁹ *Ibid.*, p. 167.

²⁰ Bourdieu, P. (1988), *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Le Sens commun; Paris: Éditions de Minuit, p. 13-14.

Bourdieu étudia le champ de production philosophique, c'est-à-dire ses règles de fonctionnement, son histoire, ses différentes positions, ses agents et ses rapports avec les autres champs. Son étude porte une attention particulière aux produits philosophiques avec lesquels Heidegger était lié objectivement par sa participation au champ philosophique, la raison étant que :

Toutes les options fondamentales de Heidegger, celles qui trouvent leur principe dans les dispositions les plus profondes de son habitus et leur expression dans les couples « cardinaux » de concepts antagonistes empruntés à l'air du temps, se définissent par référence à un espace philosophique déjà constitué²¹.

Lorsqu'il écrit, Heidegger réfléchit ou prend position dans « cet espace philosophique déjà constitué », d'autres termes pour signifier un champ structuré. Ce à quoi il réfléchit, comment il le fait et l'exprime, toutes ces opérations sont déterminées par son habitus, la structure du champ et l'*espace des possibles*, qui est l'ensemble des choix, questions et problèmes que les agents du champ reconnaissent pour légitimes et sur lesquels, selon sa position, un agent peut discuter avec autorité.

Rejoignant ici les théories de la communication en histoire des idées, on peut affirmer avec Bourdieu qu'en écrivant, le philosophe, ou même l'artiste dans le cas de Flaubert, prend position *par rapport à* : il ne s'exprime jamais *ex nihilo*. Son œuvre est un acte de communication, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit comme une proposition ou une réplique lors d'une discussion. Un tel acte ne peut dès lors être compris sans prendre en considération les propos qui le précèdent et du contexte de la discussion. De plus, par cet acte, l'agent s'adresse à un public, qui peut, ou non, être les agents avec lesquels il compétitionne pour les capitaux du champ. En déterminant ce public, il est possible de préciser les intentions de l'auteur, la signification de ses termes et ses prises de position²².

Des paradigmes?

La réflexion théorique et sa mise en application empirique sont deux dimensions incontestablement présentes dans l'œuvre de Bourdieu. Si, dans *La reproduction* et *La misère du monde*, le sociologue avait fait grand cas de décrire sa méthode, l'un des principaux défauts reconnus aux *Règles de l'art* et à *L'ontologie politique de Martin Heidegger* est l'absence de méthodologie clairement explicitée²³. En reprenant l'une des nombreuses définitions que Kuhn

²¹ *Ibid.*, p. 52.

²² Voir, par exemple, Skinner, Q. (1972), « Motives, Intentions and the Interpretation of Texts », *New Literary History*, 3 2, p. 393-408. Nous reviendrons à cette question.

²³ Ce qui contraste fortement avec les travaux de plusieurs sociologues qui se dotent d'une méthode rigoureuse et qui la décrivent le mieux possible sans toutefois développer ou lier leur recherche à une théorie. On se retrouve dans

donnait à la notion de paradigme²⁴, on peut se demander en quoi ces deux ouvrages peuvent servir de paradigme, c'est-à-dire un modèle sur lequel baser de futures recherches. Reproduire la démarche sur le même sujet, ou la transposer à un autre, pose problème, car les étapes de sa démarche ne peuvent être connues avec exactitude. De même, les matériaux utilisés dans l'une ne sont pas nécessairement disponibles pour l'autre, alors bien que l'objet puisse être compatible, les données sont peut-être manquantes. Il sera soutenu que si Bourdieu ne l'explicita pas dans des énoncés clairs, sa démarche peut être émulée en l'inférant de sa théorie et des ouvrages dans lesquels il l'employa.

Les exemples de Flaubert et de Heidegger montrent par exemple que si l'on veut étudier le degré d'autonomie d'un champ (s'il possède ses propres règles et est en mesure d'assurer selon ces règles la distribution des capitaux), il faudra évaluer les contraintes et les possibilités que sont en mesure d'imposer les autres champs sur sa structure : les littéraires sont-ils autonomes ou dépendent-ils d'autres personnes pour pouvoir exercer leur art? Si l'on veut étudier l'habitus d'un individu, il faudra se rapporter à son origine sociale, à ses pratiques culturelles, à ce qu'on pourrait qualifier de « manière d'être-dans-le-monde »²⁵. Pour décrire celui d'un auteur tel que Flaubert, Bourdieu fera une utilisation abondante des correspondances que l'écrivain échangeait avec sa famille et ses collaborateurs; ou tel que Heidegger, par le *Zeitgeist volkisch* qu'il infère aux philosophes allemands conservateurs de la première moitié du XX^e siècle. La détermination de l'habitus était mieux expliquée dans *La Distinction* ou *La misère du monde*, mais quand Bourdieu traite de ces auteurs, le concept est rétréci à des sous-groupes issus de classes sociales.

Transposition

Si la théorie de Bourdieu nous apparaît pertinente pour la réalisation de notre recherche, et pour toute autre recherche qui aurait pour objet un scientifique, c'est qu'elle permet un éclairage nouveau grâce une lecture sociologique d'une biographie et de l'œuvre qui lui est associée. Cet

une situation paradoxale où l'absence de théorie est acceptée du moment où la méthodologie est rigoureuse et où l'absence de méthodologie rigoureuse est acceptée du moment où la théorie est bien développée.

²⁴ La notion de paradigme renfermait plusieurs définitions, mais celle dont nous parlons ici est la plus étroite et se trouve dans la postface de 1969 : « Les solutions concrètes d'énigme qui, employées comme modèles ou exemples, peuvent remplacer les règles explicites en tant que bases de solutions pour les énigmes qui subsistent dans la science normale » (Kuhn, T. S. (2008), *La structure des révolutions scientifiques*, Champ scientifique, Paris: Flammarion, p. 238.). C'est donc la définition d'une théorie-méthode pouvant s'appliquer à des exemples différents de celui pour lequel elle fut élaborée.

²⁵ Analyse loin d'être aisée considérant la complexité des trajectoires de vie, surtout dans le cadre d'un individu provenant d'une autre aire culturelle. Nous ne pouvons espérer qu'en donner une approximation fondée sur les données empiriques que nous possédons et qui soit satisfaisante pour l'analyse.

éclairage révèle certains effets de champ qui influencent la production et la réception des produits. Une lecture interne des travaux serait inadéquate pour comprendre ces déterminants de type social.

En étudiant seulement ses écrits, on ne pourrait expliquer pourquoi, à chaque fois qu'il occupa une position d'importance, il ne réussit à la conserver. Rétrospectivement, il semble que Sorokin fut incapable de se maintenir dans les honneurs : le malheur, toujours, les accompagnait. En Russie, de paysan, il devint secrétaire du premier ministre Kerensky, puis fut condamné à mort quelques mois plus tard. Durant ses dix premières années aux États-Unis, la lecture de ses travaux était requise dans plusieurs salles de classe. Ensuite, Sorokin fut critiqué négativement à droite et à gauche par ses collègues et relégué à la marge du champ. Les années 1960 furent l'occasion de souligner ses contributions : il fut élu président de l'ASA en 1964, et pour quelques années après sa mort, une nouvelle génération de sociologues réaffirma son importance²⁶. Cependant, il sombra tout aussi vite que sa dernière ascension et il repose de nos jours au rang des sociologues dont les contributions sont passés sous silence de l'enseignement académique.

Nous proposons que cette trajectoire n'est pas due aux seules compétences scientifiques de Sorokin, mais qu'elle provient plutôt de déterminants sociaux, d'« effets de champ », tel que nous pouvons les comprendre à l'aide de la théorie de Bourdieu. Ses travaux étant de nature et de sujets très divers (quantitatif, qualitatif, théorique, épistémologique, historique et philosophique), Sorokin lutta pour ouvrir l'espace des possibles du champ à des objets nouveaux et variés, parfois acceptés, d'autres fois rejetés. Son exemple est par conséquent intéressant quand il est éclairé par la théorie des champs. Comme ce fut le cas avec Flaubert, cette théorie permet d'expliquer la production et la réception de produits déviants dans le contexte d'un champ en quête d'autonomie²⁷, et similairement à celui d'Heidegger, elle permet de dépasser les lectures purement internes ou externes de l'oeuvre²⁸.

²⁶ L'épinglette « Sorokin lives ! » était portée par des étudiants et sociologues lors des rencontres de l'ASA de l'année 1969: « They confronted the issues faced for decades by a kindred spirit [(Sorokin)] who had stood up against war, irresponsible power, and the hollowness of scientific sociology ». Johnston, B. J. (1995), *Pitirim A. Sorokin : An Intellectual Biography*, Lawrence, Kan.: University Press of Kansas, p. 268.

²⁷ À l'instar de Flaubert pour le champ littéraire français, Sorokin participa à la structuration du champ sociologique en Russie. Lorsqu'il arriva aux États-Unis au début des années 1920, le champ était aussi dans une période d'autonomisation et en recherche de légitimité.

²⁸ Si certains jugèrent que la philosophie d'Heidegger était compatible avec le nazisme, les travaux de Sorokin furent souvent critiqués pour les prises de position qu'on détectait dans ses ouvrages, dont son antibolchévisme, ses critiques du matérialisme et du « sensualisme ».

Traitement, collecte et évaluation des matériaux

Approches en histoire des sciences

Bien que dans une démarche de recherche, la collecte des données précède leur traitement, nous abordons ces deux étapes inversement, car ici le traitement justifie la collecte. En raison du fait que nous nous intéressons à la première moitié de la carrière de Sorokin, nous utiliserons principalement ses écrits entre 1910 et 1925. Tous les textes portant sur cette période auront leur utilité, mais leur traitement sera différent, car la situation dans laquelle ils furent écrits est différente. On ne peut faire autrement, car une lecture historique et sociologique de textes écrits à des périodes différentes doit se faire de manières différentes. Par exemple, afin d'évaluer la réception et l'appréciation de la communauté scientifique d'un ouvrage tel que *Social Mobility*, il serait injustifié d'utiliser un texte de 2013 qui critique sa méthode²⁹. L'état des connaissances, les méthodes disponibles et les critères de scientificité n'étant pas les mêmes, il faut se référer aux commentaires contemporains des recherches étudiées. En outre, la position de Sorokin à un moment déterminé est indépendante des critiques ultérieures, sinon ce serait soutenir que l'effet est antécédent à la cause : à l'époque, s'il n'y avait personne pour détecter les défauts de ses travaux, sa position ne pouvait en être affectée.

Les énoncés qui précèdent étaient au cœur d'une polémique qui débuta dans les années 1960. Opposant deux perspectives de recherche en histoire des sciences, ce débat entre « présentisme » et « historicisme » a remis en question la manière traditionnelle d'étudier les recherches du passé. L'angle avec lequel nous proposons le traitement des matériaux est étroitement lié aux positions défendues par l'historicisme. Nous estimons par ailleurs que la théorie du champ donne des outils au programme de recherche historiciste, lui permettant de compléter son programme d'un pan sociologique.

²⁹ Pour prendre un exemple concret, dans leur article de 2011, Jason N. Houle et Molly A. Martin étudient l'une des hypothèses que Sorokin proposait dans *Social Mobility*. Selon ce dernier, les individus connaissant une grande mobilité sociale seraient plus sensibles au stress que ceux ayant conservé leur position d'origine. Les auteurs contemporains concluent par contre que ce n'est pas exactement le cas : « Our findings suggest that the association between mobility and psychological distress varies across specific class backgrounds and is contingent upon the broader social and economic context ». S'ils « testent » l'hypothèse de Sorokin et la modifient, ce n'est pas pour critiquer sa recherche, mais plutôt pour étudier une « vieille » hypothèse avec de nouvelles techniques. Il serait inapproprié de traiter cette étude comme si elle avait été formulée dans les années 1920. Dans le cadre de notre projet, elle ne peut avoir la même pertinence. Houle, J. N. and Martin, M. A. (2011), « Does Intergenerational Mobility Shape Psychological Distress? Sorokin Revisited », *Research in Social Stratification and Mobility*, 29, p. 193.

La critique historiciste développée par Quentin Skinner opposait une perspective historienne à l'exégèse que pratiquaient les scientifiques quand ils abordent les travaux de leurs prédécesseurs. Essentiellement, les historiens associés à l'approche présentiste interpréteraient les œuvres en les extrayant de leur contexte et en en rendant compte comme s'ils étaient contemporains, voire intemporels³⁰. « L'interrogation sur ces œuvres n'était pas inspirée par le projet de comprendre le cadre dans lequel elles avaient été produites et ce qu'elles avaient signifié en leur temps, mais par des questions engendrées par l'état du moment de la [science] et par le point de vue spécifique de son auteur »³¹. Au contraire, les défenseurs de l'historicisme stipulaient qu'on ne peut comprendre un texte sans le rapporter directement au « contexte de signification » dans lequel il s'insérait.

De retour à ce qui fut dit précédemment, les historicistes proposaient que le texte, en tant qu'acte de communication, doit être considéré comme tel par les historiens des sciences : les auteurs s'adressent à un public d'une manière particulière et avec des termes particuliers, leurs problèmes, et la manière avec laquelle ils leur répondent, diffèrent des problèmes et des solutions de la science contemporaine. Alors, les historiens devraient interpréter les textes en les replaçant dans le contexte de leur écriture, sans lequel le sens véritable de leur intervention ne peut être connu. Une recherche en histoire rigoureuse ne porterait pas seulement attention « on the text to be interpreted, but on the prevailing convention governing the treatment of the issues or themes with which that text is concerned. This rule derives from the fact that any writer must standardly be engaged in an intended act of communication »³².

Le contexte de signification et la structure du champ, l'acte de communication et la prise de position, les capitaux et les motivations, tous ces concepts sont convertibles, sans se confondre. En s'opposant à l'histoire conventionnelle, l'historicisme désirait rompre avec les lectures simplement internes des œuvres. L'autonomie des textes était remise en question. Pour comprendre un texte, l'historien devait le lire en parallèle aux contemporains. Pareillement, avec la théorie des champs, tous les textes sont le produit de la juxtaposition d'un habitus, d'une structure de champ et de la position à partir de laquelle l'agent produit son texte. Dans *L'ontologie politique de Martin*

³⁰ En science sociale, les manuels d'introduction à la sociologie qui font le panorama des grands auteurs adoptent la plupart du temps cette perspective, quoique jamais complètement, puisqu'ils sont souvent accompagnés de quelques détails historiques et biographiques, qui sont plus indicatifs qu'explicatifs.

³¹ Chapoulie, J. (2005), « Un cadre d'analyse pour l'histoire des sciences sociales », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 13 2, p. 103.

³² Skinner, Q. (1972), *Op. cit.*, p. 406.

Heidegger, l'objectif de Bourdieu était clair, ainsi que similaire à celui des historicistes : il entendait dépasser les lectures purement externes ou internes de l'œuvre du philosophe. La façon avec laquelle les historicistes justifiaient leur position, leurs raisons pour développer une autre méthode de recherche, est analogue. Nous proposons par conséquent que la théorie des champs, quand elle est utilisée pour étudier le cas d'un scientifique passé, est le versant sociologique de l'historicisme³³.

Matériaux

Il fut déjà mentionné que contrairement aux approches statistiques, les approches historiques en sciences sociales ne comportent pas de protocole clair sur la marche à suivre pour parvenir à des résultats significatifs. Par ailleurs, si une grande attention est donnée à la définition et à la collecte de matériaux en quantitatif et en qualitatif, en histoire des idées, ces étapes sont, encore une fois, omises dans la plupart des recherches. Les matériaux sont-ils d'une telle évidence qu'ils ne méritent aucune précision au préalable? Certes, parfois, les matériaux sont si peu diversifiés et ordinaires que l'on estime pouvoir en faire l'économie. Quand il s'agit d'une recherche à partir de textes publics, publiés, devrait-on être tenu de préciser comment et pourquoi ces textes furent récoltés, d'en justifier l'utilisation? Quelle que soit la réponse à cette question normative, quelques lignes de la présente étude seront consacrées à cette démarche, à préciser quels types de matériaux seront utilisés et pour quelles raisons.

Nous divisons les matériaux potentiels en trois catégories. En premier lieu, les écrits directement associés à la recherche académique et scientifique; en second, les documents privés et médiatiques qui placent l'individu au centre du document; et en troisième, à mi-chemin entre les deux premières, les témoignages. La littérature publiée sera la principale source d'informations, le type de matériaux principal de notre recherche, bien qu'idéalement, il faudrait rechercher un rapport égal entre les publications, les témoignages et les documents d'archives. La raison de cette disproportion obligée sera éclairée par les détails qui suivent.

³³ À première vue, l'importance accordée à la perspective de lecture peut sembler exagérée. Cependant, en considérant ce qui fut dit sur ce sujet, on comprendra que ce mémoire met en évidence les discussions dans lesquelles il fait acte de communication, souligne le contexte de significations à partir duquel il peut être compris et précise le public auquel il s'adresse. Par ailleurs, il démontre que la théorie du champ, comme toute autre idée, n'est pas une création *ex nihilo*, et qu'elle est une réponse dans une discussion sur l'histoire des idées, une prise de position dans le champ scientifique.

Premièrement, les publications officielles du champ scientifique seront utilisées et constituent la part la plus importante des références de ce mémoire. Comme nous nous concentrons sur la période russe, des obstacles entravent notre recherche. Entre autres à cause de ses publications, Sorokin fut sévèrement condamné par les bolchéviques, ce qui signifie que ses travaux n'ont pas tous survécu à la Révolution et à son exil en Amérique. Aujourd'hui, ces documents sont aussi très rares et difficiles d'accès, car peu de copies furent imprimées, ou envoyées à l'étranger. Deuxièmement, avant l'arrivée de Sorokin aux États-Unis, ses écrits étaient en russe, de sorte que même s'ils sont encore disponibles, ils le sont dans une langue que ne maîtrise pas l'auteur de ce mémoire. Par conséquent, il faudra, à quelques reprises, utiliser des textes de tiers auteurs pour la description de ses travaux³⁴. Ceci étant, il existe des traductions pour certaines de ses recherches en Russie.

Deuxièmement, il existe les mêmes obstacles en ce qui concerne les documents personnels de Sorokin. Le principal fonds d'archives de Sorokin est à l'Université de Saskatchewan³⁵. Dans ces archives se trouvent l'ensemble de son œuvre, une grande partie de la littérature à son sujet, ses notes de lecture et de cours, quelques brouillons de ses travaux, des résumés d'entrevues parus dans des journaux quotidiens, quelques photographies et des documents administratifs de son centre de recherche. Un séjour à Saskatoon aura permis une familiarisation avec la correspondance de Sorokin et le fonds d'archive lui-même, par contre ce séjour confirma que l'information détenue dans l'archive est plus ou moins utile pour accomplir les objectifs de la présente recherche. Ce fait était à prévoir, considérant qu'en quittant la Russie, Sorokin ne put emporter qu'une petite quantité de sa propriété. S'il entretenait des correspondances en Russie, elles ne firent pas partie de ses bagages. Seules quelques brochures de journaux sont conservées, et ils sont en langue russe.

Troisièmement, les témoignages, dans la mesure où ils seraient disponibles, offrent un complément d'information sur ce qui est écrit dans la littérature officielle et dans les documents personnels. Ils permettent de connaître des anecdotes illustrant la personnalité d'une personne, ses habitudes, ses goûts, la manière avec laquelle il se conduit publiquement, etc. Pour la période de

³⁴ Un bon exemple de ce type de recherches est celui d'un groupe de chercheurs ayant brièvement présenté et résumé chacune des publications de Sorokin en Russie. Johnston, B. V. et al. (1994), « Commentary on Some of the Russian Writings of Pitirim A. Sorokin », *Journal of the History of The Behavioral Sciences*, 30 1, p. 28-42.

³⁵ Dans les dernières années de sa vie, Sorokin n'avait pas pris les dispositions nécessaires pour la mise en archives de ses documents personnels. Un ancien étudiant, Richard E. Duwors, professeur à l'Université de Saskatchewan de 1957 à 1968, lui offrit les fonds d'archive de son université. Sorokin fut d'abord hésitant, car il aurait préféré une université russe ou Harvard. Cependant, voyant sa condition physique dépérir, il ne put refuser l'offre de Duwors. En 1968, l'année de sa mort, ses documents arrivèrent à Saskatoon.

1889-1922, il existe très peu de témoignages sur la vie de Sorokin³⁶. La majorité est post-1940, voire post-1968, en honneur du défunt³⁷. Dans le cadre d'un travail sur la période russe, nous ne pouvons guère utiliser l'ensemble de ces témoignages, car ils sont trop postérieurs à 1923. Dans le meilleur cas, ils appuient la durabilité de l'habitus développé durant la période russe.

Les principales sources que nous utiliserons proviennent de Sorokin lui-même, c'est-à-dire ses autobiographies, ce qui cause évidemment quelques problèmes d'objectivité. Ce fait aurait été radicalement différent si l'étude avait porté sur la période américaine, car l'archive de Sorokin abonde en correspondances et en brochures de journaux. Les témoignages de ses collègues, amis et étudiants sont eux aussi nombreux. Pour la période russe, nous devons nous fier, bien qu'avec réserve, sur ce que Sorokin écrit de ses expériences. Nous utiliserons par ailleurs des références sur le contexte de la Russie lors des révolutions russes. Cependant, très peu abordent les activités de Sorokin à ce moment et encore moins proposent de nouvelles données sur sa vie, leurs références étant les écrits de Sorokin. En effet, les textes américains portant sur la vie et l'œuvre de Sorokin ont aussi rencontré cet obstacle et furent contraints d'utiliser les autobiographies de Sorokin comme principales, voire uniques, sources d'informations³⁸. Nous ne les citerons pas, car ils reprennent essentiellement les propos de Sorokin sans ajouter de nouvelles données. Enfin, notre objectif est de comprendre la période russe de Sorokin. Les obstacles doivent être pris en considération, mais ils ne nous empêchent pas de procéder à notre recherche.

³⁶ Ironiquement, pour les raisons que nous verrons plus loin, l'un des seuls témoignages sur Sorokin est de Lénine dans un article du journal *Pravda*.

³⁷ Hormis la biographie de Johnston, le meilleur texte offrant des témoignages est celui de Williams. Voir Williams, R.M.J. (1980), « Pitirim A. Sorokin : Master Sociologists and Prophet », dans R.K. Merton and M.W. Riley (dir.), *Sociological Traditions from Generation to Generation : Glimpses of the American Experience*, Ablex Pub. Corp.: Norwood, N.J. p. 93-107.

³⁸ C'est le cas des textes les plus connus : Abraham, F. (1989), « Pitirim Sorokin », dans *Sociological Thought : From Comte to Sorokin ; Marx, Spencer, Pareto, Durkheim, Simmel, Weber, Mannheim*, Wyndham Hall Press. p. 222-246 ; Bierstedt, R. (1981), « Pitirim A. Sorokin », dans *American Sociological Theory : A Critical History*, Academic Press: New York ; Toronto. p. 299-347 ; Christensen, B.J. (1996), « Pitirim A. Sorokin: A Forerunner to Solzhenitsyn », *Modern Age*, 38 (4), p. 383-392. ; Coser, L.A. (1971), « Pitirim A. Sorokin », dans *Masters of Sociological Thought; Ideas in Historical and Social Context*, Harcourt Brace Jovanovich: N.Y. p. 465-508 ; Cuzzort, R.P. et E.W. King (1989), *Twentieth-century Social Thought*, 4th ed., Fort Worth: Holt, Rinehart and Winston, xiv, 389 p. ; Vincent, J. (2002), « Integralism: The Promising Legacy of Pitirim A. Sorokin », dans M.A. Romano et E. Mellen (dir.), *Lost Sociologists Rediscovered*, Lewiston, New-York, p. 99-135.

En Russie : 1889-1922

Suite à une recension de la littérature au sujet des travaux de Sorokin, force est d'admettre que sa vie suscita un grand intérêt chez ses pairs. S'il n'existe qu'une seule biographie, en anglais, on s'apercevra pourtant que sa vie occupe une place centrale dans tous les écrits qui discutent ses travaux. Très peu de chercheurs abordent l'œuvre de Sorokin sans faire référence à sa vie, à son caractère et aux événements dont il fut le témoin. En comparaison des autres grands sociologues du XX^e siècle qui sont enseignés dans les cours d'introduction à la sociologie, Sorokin est peu connu. Pour ceux qui l'ont critiqué, il parut donc nécessaire de réintroduire certains éléments biographiques. Quoi qu'il en soit, le grand intérêt témoigné envers sa vie est évidemment la conséquence du fait qu'elle fut extraordinaire, du moins relativement à l'ensemble des sociologues qui lui étaient contemporains et des sociologues d'aujourd'hui. Si à elle seule sa production scientifique suffit à le distinguer de ses pairs, ses expériences de jeunesse le placèrent définitivement dans une catégorie à part.

La section suivante de ce chapitre portera sur la biographie de Sorokin entre les années 1889 et 1922, alors qu'il était encore en Russie. Dans un premier temps, la vie de Sorokin sera étudiée à la lumière d'écrits autobiographiques et biographiques. La seconde section de ce chapitre fera une synthèse des éléments biographiques qui servira de clé herméneutique pour comprendre, décrire et expliquer les prises de position de Sorokin durant sa vie en Russie.

Premières années

Une jeunesse mouvementée

Pitirim A. Sorokin est né le 21 janvier 1889 dans un petit village de la communauté Komi, un peuple vivant au nord-ouest de la Russie, à la frontière de la Finlande. Son père était un artisan qui travaillait l'or et l'argent, fabriquant et réparant des objets précieux, entre autres pour les petites églises de villages. À cause de la faible demande pour cette activité à un seul endroit, les déménagements étaient fréquents. Le père de Sorokin devait toujours voyager et chercher du travail. Pendant l'un de ces voyages, alors que Sorokin avait trois ans, sa mère mourut. Après ce décès, le père de Sorokin noya sa peine dans l'alcool, connut une grande période de détresse psychologique et fut violent à l'égard de ses enfants. Ces derniers acceptèrent leur sort pendant sept ans. Toutefois, à l'âge de neuf ou dix ans, Pitirim et son frère Vassily subirent la dernière des

colères de leur père : ils le quittèrent et ne le revirent plus jamais. Reprenant son art et son mode de vie, les enfants parcoururent les villages voisins en quête de travail.

En 1900, Pitirim, 11 ans, et son frère Vassily, 14 ans, se trouvaient au village de Gam au moment où se déroulaient les examens d'admission à l'école. N'étant jamais resté longtemps au même endroit et ne bénéficiant pas d'un milieu familial propice au développement intellectuel d'un enfant, Sorokin décida malgré tout de passer cet examen. Contre toute attente, il le réussit si bien que les responsables lui offrirent une bourse d'études qui subvenait à ses besoins pour la durée de sa scolarité. Un récit comme celui-ci paraît aujourd'hui improbable. Comment parvint-il à s'éduquer suffisamment pour échapper à l'itinérance de sa jeunesse?

Sorokin soutient que ce fait est attribuable à l'importance de la littérature et de la spiritualité chez les Komis ainsi que l'esprit de communauté et de solidarité qui s'y trouvait. Déjà avant sa dixième année, il avait lu Pushkin, Gogol, Turgenev, Tolstoï, Dostoïevski, Twain et Dickens. En effet, il affirme : « my mental development was notably assisted by talks and discussions with the village intelligentsia and peasants [...] Several teachers, clergymen, and peasants took an active interest in my mental development and helped by lending me books [and] giving their advice »³⁹. La famille immédiate de Sorokin fut très tôt remplacée par une communauté aux valeurs intellectuelles et spirituelles. Il s'éduqua surtout de sa propre initiative, hors des salles de classe. Ce type d'éducation fut somme toute bénéfique, car Sorokin réussit à entrer dans une école plus tard que les autres enfants.

Il gradua de cette petite école de village et accéda au Séminaire de Khrenovo, situé dans un milieu urbain auquel il n'était pas habitué. À cet endroit, il en apprendra beaucoup au sujet des conditions sociales, politiques et économiques de la Russie. Son séjour fut contemporain de la guerre russo-japonaise qui eut de grandes répercussions à l'intérieur de la Russie, dont la révolution de 1905. Il joint alors le groupe des « socio-révolutionnaires », plus idéalistes que les sociaux-démocrates, marxistes et matérialistes. En 1906, suite à son arrestation lors d'une réunion révolutionnaire, il fut emprisonné pour une période de quatre mois. Contre toute attente, la vie en prison lui parut simple, aisée et même intéressante. Les prisonniers étaient libres de se rassembler et de discuter de politique. Ils avaient la possibilité de lire, d'écrire et de s'instruire : Sorokin profita de sa détention pour se familiariser avec des penseurs tels que Marx, Engels, Bakunin, Kropotkin,

³⁹ Sorokin, P.A. (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*. New Haven, Conn.: College and University Press, p. 37.

Plekhanov, Darwin, Spencer. Quand il fut libéré de prison, il ne put continuer ses études au Séminaire où il étudiait auparavant, les criminels y étant proscrits. Espérant améliorer sa situation tout en demeurant dans la lutte politique, il gagna St-Petersburg en 1907, obtint l'autorisation à poursuivre ses études en dépit de ses démêlés avec l'autorité et reçut son diplôme d'une école de soir.

Études universitaires

Sorokin fut admis à l'Institut psycho-neurologique en 1909 et à l'Université de St-Petersburg en 1910⁴⁰. Dans ces établissements, il reçut l'enseignement des trois premiers grands sociologues russes, Kovalevsky, De Roberty⁴¹ et Leon Petrazycki (leurs contributions à la sociologie et leur influence sur Sorokin seront développées au prochain chapitre). À cette époque, en Russie, la forme que prenaient les études universitaires était très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Par exemple, la présence aux cours n'était pas obligatoire et il n'y avait pas d'examen au cours de l'année. Il n'y en avait qu'au dernier mois. Pendant ce temps, l'étudiant était encouragé à lire ce qu'il voulait et à travailler sur les sujets qui l'intéressaient, de préférence en lien avec son programme d'étude. Au lieu de travail remis à des professeurs, il était invité à publier des articles dans des périodiques. Ainsi, ses premières publications paraissent l'année de son entrée à l'université. Ce fait explique qu'avant même d'obtenir son diplôme en 1914, Sorokin avait déjà publié plus d'une vingtaine de compte-rendu et une dizaine d'articles à caractère sociologique⁴². Avec la collaboration d'un professeur universitaire, Kallistrat Falaleyevich Jakov, un Komi lui aussi, Sorokin avait publié quatre articles qui avaient pour objet d'étude leur communauté d'origine.

⁴⁰ Ce changement d'établissement est dû au fait que les étudiants de l'Institut étaient soumis au service militaire obligatoire, contrairement à ceux de l'Université. Sorokin ne voulait pas se joindre aux forces armées.

⁴¹ La fréquentation de ces deux professeurs et politiciens permit son introduction dans des groupes politiques légaux, bien que le jeune était plus idéaliste et radical qu'eux. On s'aperçoit immédiatement que les soupçons des autorités russes concernant les sociologues et l'engagement politique n'étaient pas sans fondement : c'était vrai des premiers sociologues qui occupaient des postes de députés et ce sera également le cas avec Sorokin entre la Révolution de février et celle d'octobre.

⁴² Outre les livres d'auteurs russes, Sorokin rapportait dans les journaux russes les nouvelles études que publiaient ses collègues ses collègues internationaux. S'il présentait des auteurs allemands et américains, la majorité de ses compte-rendus portait sur les livres d'auteurs français (Alain Bauer, Raoul de la Grasserie, Lucien Lévy-Bruhl et Émile Durkheim sont quelques-uns des auteurs figurant à sa bibliographie). Les ouvrages des grands sociologues français, anglais et allemands étaient accessibles et les Russes disposaient de ces ouvrages pour construire leur projet disciplinaire. Voir Johnston, B. V. et al. (1994), « Commentary on Some of the Russian Writings of Pitirim A. Sorokin », *Journal of the History of The Behavioral Sciences*, 30 1, p. 28-42.

À l'Université de St-Petersburg, Sorokin étudia au département de Droit et d'économie, où se donnaient des cours de sociologie. Arrêté deux autres fois avant la Révolution à cause de ses activités politiques, il fut emprisonné pendant plusieurs mois qu'il passa en compagnie de criminels. Si son intérêt pour le milieu carcéral fut grand à sa première arrestation, il s'y intéressa à nouveau lors des suivantes. Avec de nouvelles compétences scientifiques, il étudia ce milieu comme tout autre objet d'étude et il rédigea son premier livre sur le sujet en 1913 : *Crime et châtement, service et récompense*⁴³. Il le publia l'année suivante, puis obtint la même année son premier diplôme d'études universitaire. Continuant dans une perspective de criminologie et de sociologie du droit, il demeura au même département pour ses études supérieures.

Au niveau de la maîtrise, deux diplômes étaient décernés : celui de *Magistrant* et celui de *Magister*. Le premier consistait en un long examen oral, le second en une défense d'un mémoire. Il obtint le premier et se préparait à obtenir le second vers le mois de mars 1917. Cependant, la révolution de janvier éclata et les activités universitaires cessèrent complètement pendant cette période. Même quand elles reprurent, la défense de Sorokin fut retardée de plusieurs années, car les bolcheviques avaient aboli l'octroi des diplômes d'études universitaires avancés. Malgré ce contre-temps et sans avoir complété entièrement sa maîtrise, il devint le directeur du nouveau département de sociologie à l'Université de St-Petersburg entre 1919 et 1922⁴⁴. Sorokin ne précise pas le rôle qu'il joua dans l'instauration de la discipline. Les informations qu'il donne sur ce sujet sont plutôt vagues. Il reçut son doctorat en 1922, à la reprise des activités académiques, grâce à un livre qu'il écrivit durant les rudes années de la Révolution : *Système de sociologie (Sistema Sotsiologii en Russe)*⁴⁵.

⁴³ Sorokin, P. A. (1914), *Crime and Punishment, Service and Reward : Sociological essay on Main Forms of Social Behavior and Morality*, Publishing House of Dolbyshev St. Petersburg, 454 p.

⁴⁴ Sorokin se contredit dans ses deux textes de 1963 (*The Long Journey* et *Sociology of My Mental Life*). Le premier indique que la sociologie fut introduite à l'Université en 1917 et que Sorokin obtint son doctorat en 1922 (p. 92-94). Il mentionne dans le second que la faculté de sociologie fut créée en 1918 et que son doctorat fut discerné en 1920 (p. 26). L'année 1922 semble davantage plausible, car, dans son autobiographie, Sorokin appuie cette date d'un article de journal. La faculté de sociologie, quant à elle, fut créée en 1919.

⁴⁵ Qu'il ait effectivement reçu un doctorat est matière à débat. Certains chercheurs remettent en question l'obtention de ce diplôme et estiment qu'il obtint plutôt une maîtrise; voir Paonomareva, Inna (2011), « Pitirim A Sorokin: The Interconnection Between his Life and Scientific Work », *International Sociology*, 26 6, p. 881. Cette situation aurait deux causes : 1) Sorokin avait seulement reçu l'un des deux diplômes de maîtrise avant d'«obtenir» son doctorat; 2) les communistes avaient aboli l'octroi des diplômes d'études supérieures, donc Sorokin ne pouvait avoir officiellement reçu un diplôme. Sorokin répondait déjà, bien qu'indirectement, à la première remarque dans son autobiographie en indiquant que certains chercheurs pouvaient obtenir leur doctorat sans la maîtrise : « Only in exceedingly rare cases of already eminent scholars applying for a master's degree were they granted a doctor's degree instead, on the ground of their significant achievements and the outstanding importance of their

L'expérience de la révolution : 1917-1922

Pour le biographe, la période la plus intéressante de la vie de Sorokin est assurément celle de la Révolution russe. En y portant attention, on voit le rôle que Sorokin joua dans l'un des événements les plus marquants du XX^e siècle et les intrigues politiques dans lesquelles il fut plongé. C'est d'ailleurs grâce à sa participation et son observation directe de la révolution qu'il put s'introduire dans le champ de la sociologie américaine⁴⁶. À bien des égards, cette période détermina plusieurs de ses prises de position politiques. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, les facteurs ayant eu le plus gros impact sur son habitus furent antérieurs à cet événement.

La Révolution russe débuta à la fin du mois de janvier et au début de février 1917. La Première Guerre mondiale était toujours en cours, et la situation des Russes était précaire. Tandis que, sur le front, la Russie perdait du terrain, à l'interne, l'autorité du Tsar atteignait l'un de ses plus bas niveaux. Les groupes révolutionnaires recrutaient de plus en plus de membres, et les soldats, découragés par leurs pertes et leurs conditions misérables, étaient prêts à retourner chez eux. L'augmentation du prix des aliments fit qu'une grande partie de la population se trouva dans l'incapacité de se nourrir. Les crimes augmentèrent, le désordre devint quotidien. L'université, un milieu propice au développement de la contestation politique depuis le siècle dernier, se transforma en un centre d'activités politiques⁴⁷.

Présent dès les premiers instants de la Révolution, à la fois dans les hauts cercles de la société et chez les révolutionnaires, Sorokin décrivit ces événements et son expérience en écrivant un journal personnel, qu'il mettra à jour à chaque fois qu'il en aura l'occasion. Son récit, qui emprunte à la forme romanesque d'écriture, débute par une description de l'attitude de la classe politique à la veille de la Révolution :

The speeches of Shulgin, Milyukoff, and Kerensky in the Duma, and especially Milyukoff's denunciation of the "stupidity and treason" of the Government, have awakened a dangerous echo through the country. At a meeting yesterday at the house

dissertations ». (Sorokin, 1963, 86). Selon lui, ses contributions scientifiques et son *Système de sociologie* étaient justement assez importants. En ce qui concerne la deuxième remarque, il est vrai que les universités ne pouvaient plus décerner de diplômes, mais les soutenances de thèses se faisaient encore. Sorokin soutint la sienne et les autorités universitaires jugèrent qu'elle était un succès.

⁴⁶ Après son exil, Sorokin fut invité aux États-Unis pour présenter une série de conférences sur la situation de la Russie. Les intellectuels américains de l'époque purent ainsi se familiariser avec lui et écouter ce qu'il avait à dire. Sorokin doit surtout cette opportunité à Edward E. Ross, avec lequel il correspondait avant son arrivée.

⁴⁷ Les liens entre le champ de l'éducation supérieure et l'implication politique seront éclaircis à la toute fin de ce chapitre. Pour l'instant, il suffit de dire que les étudiants, intellectuels et scientifiques, qui composaient ce champ furent considérés, dès le XVIII^e en Russie, comme une classe sociale, l'*Intelligentsia*, ou plus précisément, la «nonnoble *raznochinnaia intelligentsia*».

of Shubin-Posdeef, even the most conservative men talked about the coming Revolution as a certainty. Counts and Barons, landlords and business men all applauded scathing criticisms of the Government and acclaimed the approaching Revolution⁴⁸.

Dans les jours qui suivirent ces phrases commencera la Révolution et la destruction systématique de tout ce qui représentait le gouvernement du Tsar. À la fin de février, les institutions étaient ou bien enflammées, ou bien mises hors fonction par les révolutionnaires, qui les remplaçaient par de nouvelles. La Douma, par exemple, fut aussitôt dissoute tandis qu'un gouvernement provisoire prit sa place au Palais.

Connaissant bon nombre de députés et de révolutionnaires, Sorokin demeurait à proximité du nouveau gouvernement, composé de toutes sortes d'individus, dont d'anciens députés qui voyaient leur situation se précariser de jour en jour. Puisque le jeune Sorokin avait des relations chez les députés et les révolutionnaires, il avait la possibilité de participer aux activités des deux côtés. Les socio-révolutionnaires, dont il faisait partie depuis plusieurs années, entendaient créer le soviet (un comité chargé de s'occuper des affaires politiques en l'absence de gouvernement) des travailleurs à St-Petersburg et voulaient qu'il en soit membre, mais il refusa, car la structure dictatoriale, non-démocratique des soviets lui déplaisait. Il fut plutôt élu sur le comité chargé du journal de ce parti.

Dès qu'il fut élu, le gouvernement provisoire de Kerensky (qualifié de bourgeois par les autres factions) éprouva de la difficulté à faire accepter ses idées, trop conservatrices pour les révolutionnaires. Il désirait, comme ces derniers, l'abolition du tsarisme, mais il voulait instaurer une démocratie à l'europpéenne, plutôt qu'une dictature du prolétariat. Durant les réunions des socio-révolutionnaires, Sorokin défendait le gouvernement provisoire contre une majorité de ses camarades plus radicaux qui prônaient le communisme⁴⁹. Il réussissait parfois à les modérer; d'autres fois, les branches radicales de la gauche prenaient le dessus. Dès la fin d'avril, ces dernières réussirent à faire passer un décret pour la dissolution du gouvernement provisoire et l'institution d'un gouvernement socialiste. Sorokin, qui se trouvait à cette séance, s'indigna du comportement de ses camarades et quitta sa formation, suivi de plusieurs autres socio-révolutionnaires sympathiques au gouvernement provisoire, c'est-à-dire ceux de la droite révolutionnaire⁵⁰. Il cessa alors de travailler pour le journal des socio-révolutionnaires et fonda son propre journal, « *La*

⁴⁸ Sorokin, P. A. (1924), *Leaves from a Russian Diary*; Boston: Beacon Press, p. 1.

⁴⁹ Nous verrons plus loin en quoi consistent plus précisément les convictions politiques de Sorokin.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 40.

volonté du peuple », en faveur d'une droite modérée prônant la démocratie et les libertés individuelles. Puis, alors que les groupes révolutionnaires enthousiasmaient les travailleurs urbains, Sorokin essayait de rallier les paysans, qui jusqu'à ce moment étaient laissés dans l'ombre. Il organisa leur comité et les incita à se positionner en faveur du gouvernement provisoire, durement critiqué par les groupes radicaux.

Cette opposition entre la droite et la gauche révolutionnaire trouve son origine dans les conséquences de la révolution de 1905. Alors que dans nos sociétés contemporaines, la droite est souvent associée à la résistance au changement et aux valeurs traditionnelles, ce n'était pas nécessairement le cas de la droite russe durant le premier quart du XX^e siècle. Après la première révolution de 1905, une rupture s'est opérée au sein des groupes révolutionnaires, de l'*intelligentsia*. Certains radicalisèrent leurs positions tandis que d'autres changèrent leur manière de concevoir le changement social. Critiquant leur propre groupe, ces derniers se tournèrent vers la spiritualité, la moralité et l'éthique : « against the materialist, sociological assumptions of the radical movement [...] they accused the intelligentsia of ignorance and immorality [and] the left's disregard for spiritual values, the absolutes of the state, law, and religion »⁵¹. Ils demeuraient en défaveur du tsarisme, mais croyaient que le changement social s'opérerait davantage en changeant par le biais du changement individuel que par les conditions « matérielles ». Entre 1905 et 1917, « the intelligentsia remained deeply divided between the advocates of moral renewal and their opponents who attributed Russia's problems to its social organization »⁵².

Sorokin et les radicaux

Depuis février, les bolcheviques, qui avaient quitté la Russie après la révolution de 1904, retournaient en Russie. Avant le coup d'octobre, Sorokin les rencontra à plusieurs reprises et écouta plusieurs de leurs discours, dont ceux de Trotsky et de Lénine⁵³. Composée selon lui de criminels,

⁵¹ Burbank, J. (1986), *Intelligentsia and Revolution : Russian Views of Bolshevism, 1917-1922*, New York, Oxford University Press, p. 9.

⁵² Ibid., p. 10.

⁵³ Sorokin soutient qu'il affronta Trotsky dans des joutes orales, et il mentionne son nom à quelques occasions au cours de *Leaves from a Russian Diary*. De son côté, dans son *Histoire de la Révolution russe*, Trotsky ne mentionne pas le nom de Sorokin, bien qu'il indique le nom de plusieurs autres qui étaient dans son entourage. On peut se demander s'il s'agissait d'une stratégie qui visait à éclipser Sorokin de l'histoire, ou si Trotsky jugeait simplement qu'il n'était pas important pour l'histoire de la révolution. On sait qu'il fut gracié par Lénine la veille de son exécution parce qu'il était, selon son interprétation de l'action de Lénine, trop intelligent pour être tué. L'absence du nom de Sorokin dans l'ouvrage de Trotsky est donc un fait intrigant. Sorokin a certes une haute opinion de ses activités et en lisant ses écrits, force est d'admettre que la Révolution se serait déroulée d'une manière tout autre

il ne parlait qu'en mal de la faction des bolcheviques. Son opinion de leur personne était aussi négative que celle qu'il avait de leurs idées. De Lénine, il affirmait, par exemple :

Although a poor speaker and a repellent personality it seems to me that this man may go far. Why? Because he is ready and determined to encourage all the violence, the criminality, and the obscenity which the mob, under these demoralized conditions, is straining to let loose. [...] Lenin knows that the quickest road to his goal lies in rousing the lowest beast-instincts in the unthinking masses⁵⁴;

et de Zenovieff : « What a disgusting creature this Zenovieff! In his high womanish voice, his face, his fat figure, there is something hideous and obscene, an extraordinary moral and mental degenerate. A perfect pupil has Lenin found in this man »⁵⁵; Ou encore de Kollontay :

it is plain that her revolutionary enthusiasm is nothing but a gratification of her sexual satyriasis. In spite of her numerous "husbands," Kollontay, first the wife of a general, later the mistress of a dozen men, is not yet satiated. She seeks new forms of sexual sadism. I wish she might come under the observation of Freud⁵⁶.

Avant même qu'ils ne réalisent leur coup d'État, Sorokin se méfiait des bolcheviques et il les considérait comme un groupe très dangereux : ils étaient prêts à tout pour exercer le pouvoir, et savaient comment s'y prendre pour avoir l'appui des masses. Il n'y avait pas de doute pour Sorokin que les socialistes radicaux et les bolcheviques n'étaient que des criminels qui, pour plonger la Russie dans le chaos et gagner encore plus d'appui, avaient, par exemple, libéré tous les bagnards des prisons sibériennes⁵⁷. Sorokin savait par ailleurs que les bolcheviques avaient obtenu l'aide de l'Allemagne, et des rumeurs entretenaient l'idée selon laquelle les communistes avaient été payés par l'Allemagne pour inciter une autre guerre civile en Russie. Leur insistance sur l'arrêt de la guerre semblait confirmer le marché conclu avec l'Allemagne. Grâce à l'ennemi, les bolcheviques auraient disposé d'importants fonds pour mener leur campagne de propagande. Quand les preuves de ce marché furent diffusées, certains furent arrêtés et leur réputation, entachée⁵⁸.

Le démocrate modéré qu'était Sorokin n'avait jamais prôné la violence, et s'indignait toutes les fois qu'elle se manifestât. Cependant, ce dont il fut témoin pendant les premières semaines de la Révolution changea sa manière de voir les choses, du moins temporairement. Son aversion pour

sans lui. La question se pose quant à savoir pourquoi il n'est pas plus souvent nommé dans les livres d'histoire de la Révolution.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 48-49.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 49.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 59.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 72.

les bolcheviques était telle qu'elle lui inspirait des idées de meurtres. À plusieurs reprises dans ses mémoires, il confesse ses idées. Sorokin désirait leur emprisonnement, voire même leur exécution : « If I were the Government I would arrest them without hesitation. If necessary I would execute them in order to prevent the horrible catastrophe into which they plan to plunge this country »⁵⁹ ou encore, à la suite de démonstrations sanglantes dans lesquelles les bolcheviques étaient impliqués : « we moderates are not bloodthirsty, yet in order to prevent repetitions of these murderous uprising we must exercise great firmness. If it is necessary to execute a few thousand ruffians in order to save millions of Russians, then we must be prepared to do it »⁶⁰. Ce changement de position face au recours à la violence est une ironie dans le cas de Sorokin qui, au début de 1917, faisant un parallèle avec la Révolution française, avertissait tous ceux qui désireraient exécuter leurs adversaires politiques : « I am certain that if you contemplate the guillotine for your enemies, the same guillotine will cut off your head a little later. [...] Do not forget this. It may be useful if revolution really comes »⁶¹. Dans le feu de l'action, aigri par les catastrophes humaines, Sorokin aurait oublié sa mise en garde prophétique.

Cet avertissement ne fut pas le seul que lançait Sorokin. Tout au long de la révolution, il s'appuyait sur ses connaissances en histoire et en sciences sociales pour essayer de prévoir le cours des événements. D'une part, il examinait les conditions favorables à l'éclatement de la Révolution, traçait de nombreux parallèles avec d'autres révolutions ou encore essayait de comprendre pourquoi tel ou tel groupe gagnait en popularité tandis que d'autres échouaient. D'autre part, Sorokin tâchait d'employer ses connaissances pour défendre ses positions politiques. Objectivement, il était conscient des faibles chances de son programme et prévoyait une seconde révolution, encore plus destructrice que la première, si le nouveau gouvernement n'adoptait pas de mesures fermes. La seule façon de prévenir cette situation était d'empêcher les activités des bolcheviques, ce que les dirigeants échouèrent. En octobre 1917, les bolcheviques réussirent à défaire le gouvernement provisoire et à contrôler les institutions du pouvoir. Leur victoire aura de graves conséquences pour Sorokin.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 50.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 72.

⁶¹ *Ibid.*, p. 2.

Changement de régime, nouvelle persécution

Alors qu'il était toujours le premier ministre de Russie, Kerensky fit de Sorokin son secrétaire. Bien qu'ils étaient alliés depuis fort longtemps, Sorokin estimait très faiblement les qualités politiques du Kerensky :

As a man he is honest, sincere, and ready to give his life for the country's good. But he is incompetent, weak-willed, and without mental direction. He knows nothing whatever in the art of governing and imagines that he is doing great things when he makes paper plans for the abolishment of capital punishment in time of war and revolution. Force, coercion, and cruelty are abhorrent to him, and he believes that it is entirely possible to rule by kind words and lofty sentiments⁶².

Kerensky, selon l'opinion de Sorokin, était exactement le contraire des bolcheviques. Ces derniers inspiraient la crainte chez leurs opposants, et dans ce contexte, les dirigeants ne pouvaient se passer d'être craints sans risquer la destitution. Cela, même Sorokin l'admettait. Une main de fer était nécessaire pour ressaisir la Russie.

Tout au long de son mandat, Kerensky perdait donc l'appui des personnes avec lesquelles il avait siégé depuis la Douma. Démocrate et modéré, il ne pouvait obtenir l'appui des socialistes et des communistes; mou, il ne parvenait pas plus à conserver ses alliés, qui étaient conscients de sa perte d'autorité et de popularité auprès des révolutionnaires frustrés. Ses partisans craignaient la vengeance des bolcheviques au lendemain d'une seconde révolution.

En août, la défection des alliés personnels et politiques de Kerensky culmina en une tentative de *coup d'État* du général Korniloff, le chef de l'armée russe. Divisée, la droite démocrate, conservatrice et libérale était dans une mauvaise posture face à la gauche unifiée. La marche de l'armée du général vers St-Petersburg fut décisive pour la suite des événements : elle exposait clairement et publiquement que le gouvernement était fractionné et incapable d'assurer son autorité. En outre, elle encouragea la propagande anti-gouvernementale et stimula l'animosité des forces armées envers tous les dirigeants. Le *coup d'État* du général échoua sans heurt, ses troubles étant au bord de la mutinerie. Sa tentative échouée et sans autre allié, le général se suicida. Leur chef décédé, les soldats étaient susceptibles de prêter de nouvelles allégeances.

Depuis les révélations concernant leur alliance avec l'Allemagne, les bolcheviques regagnaient graduellement leur réputation à mesure que déclinait celle de Kerensky. Leurs rangs s'accroissaient dans toutes les sphères d'activité : ils obtinrent la libération de leurs camarades

⁶²Ibid., p. 76.

emprisonnés, l'appui de politiciens qui craignaient davantage les bolcheviques que Kerensky, la force de la masse ouvrière et finalement le renfort de plusieurs, voire de la majorité des divisions militaires. Les bolcheviques avaient ainsi un pied dans toutes les instances décisionnelles, consultatives et participatives importantes, au gouvernement ainsi que dans les soviets. En août, suite au *coup d'État* raté du général, leur montée au pouvoir n'était plus qu'une question de semaines. En octobre, elle se réalisa.

Le gouvernement provisoire tomba et, à sa place, les bolcheviques et les socialistes radicaux, ayant à leur commande des forces armées importantes, prirent le contrôle des principaux organes étatiques. Les imprimeries et les journaux indépendants des bolcheviques durent cesser leurs activités. Le journal d'actualité de Sorokin, quant à lui, grâce à de grands efforts, demeura en fonction en changeant constamment de nom. Sorokin continua d'y publier plusieurs articles, signés en son propre nom, dans lesquels il décrivait les événements dont il était le témoin. Il écrivait au sujet des tactiques employées par les bolchéviques pour supprimer les libertés civiles ou encore leurs divers crimes qui ne touchaient pas directement au politique, dont le vol, le viol et le meurtre).

Bien que l'on pouvait l'arrêter à tout moment, Sorokin participait aux rassemblements populaires et prononçait encore des discours en faveur de la démocratie et d'un gouvernement modéré. Il avait encore espoir de vaincre les bolcheviques par les mots. Aux élections suivant le *coup d'État* d'octobre, les bolcheviques furent battus, et Sorokin fut élu à grande majorité comme député à l'Assemblée. Les troupes de Lénine rejetèrent ce résultat. Et puisqu'elles contrôlaient par la force et le nombre les institutions publiques, elles avaient encore la capacité de faire pression sur le nouveau gouvernement et diriger le cours des événements.

En dépit de ses convictions pacifiques, Sorokin doutait encore qu'il suffise de bons discours et des bonnes idées pour sortir bien portant de cette situation : pour sa défense personnelle, il s'était acheté un pistolet, et il soutenait la création d'une force armée pour défendre la nouvelle Assemblée : « We must meet force with force. There is no other way »⁶³. Cependant, les bolcheviques disposaient de forces armées prêtes à défendre le Parti, contrairement au gouvernement qui n'avait pas même de police. Pour cette raison, Sorokin fit appel aux soldats de St-Petersburg et les persuada de prendre la défense du gouvernement élu si les bolcheviques prenaient les armes contre lui.

⁶³ *Ibid.*, p. 110.

C'est ainsi que commence l'une des périodes les plus pénibles de la vie de Sorokin. Non seulement il sera pourchassé pendant des mois, mais il sera aussi témoin des plus horribles conditions dans lesquelles l'homme peut être placé. Dès le début de 1918, la situation de Sorokin se détériora. Bien qu'il était immunisé par le fait d'être député, la police bolchevique l'arrêta, ainsi que ses collaborateurs du journal, sous prétexte qu'il avait essayé d'assassiner Lénine. Ce fut son premier emprisonnement après la chute du Tsar. Pendant qu'il était en prison, les journaux rapportaient ses discours, faisant croire qu'il était libre et actif. À l'ouverture de l'Assemblée, le premier jour de la session parlementaire, les bolcheviques, armés, attendaient devant ses portes et ouvrirent le feu sur ses sympathisants.

Le lendemain, l'Assemblée sera dissoute et plusieurs députés, emprisonnés. Comme l'accusation de tentative de meurtre sur la personne de Lénine était sans fondement, on accusa plutôt Sorokin, et bien d'autres prisonniers politiques, de « participation in creating a psychical atmosphere favorable to attempts against the Bolchevist Government »⁶⁴. Cette fois, l'accusation était probablement justifiée, mais pas assez sérieuse pour le garder en prison. Il fut relâché et quitta St-Petersburg pour Moscou, où, désormais libre et sans emploi, il en profita pour poursuivre ses activités anti-bolcheviques.

La lutte continue

L'armée allemande avançait sur St-Petersburg tandis que les citoyens s'exilèrent en masse vers Moscou. Depuis le retour des bolcheviques et la nouvelle de leur entente avec l'Allemagne, plus d'un Russe voyait d'un mauvais œil le traité de paix qui les présentait aux yeux du monde comme des lâches. Sorokin faisait partie de ceux qui critiquaient la retraite de la Russie et il croyait que les Russes devaient se battre pour défendre leur honneur. S'ils venaient à signer un traité, celui-ci devait être fait de concert avec tous les autres pays impliqués dans la guerre. Avec l'aide d'anciens conservateurs et de politiciens modérés, il créa un groupe, la « Ligue pour la régénération de la Russie », avec l'objectif de connaître « the actual state of mind of people in all parts of Russia, and next to form plans for military defense of the country against further German invasion »⁶⁵. Ce groupe était clairement une manière d'attaquer la position des bolcheviques, à la fois sur le plan politique et militaire. Sorokin n'entendait pas les laisser se hisser au pouvoir.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 136.

Il retourna dans le comté où il fut auparavant élu député, le Volga. D'autres élections avaient été organisées et Sorokin, sans s'y présenter, milita en défaveur des bolcheviques auprès des travailleurs et des paysans. Les communistes perdirent encore le vote. Mécontents du résultat, ils arrêtaient les membres élus du soviet et les remplacèrent par les leurs. Cette expérience est un exemple parmi d'autres des tactiques bolcheviques pour s'emparer des institutions importantes après la chute du gouvernement provisoire.

Ayant observé la réaction des Russes dans plusieurs villages, Sorokin et son nouveau groupe jugèrent que la population avait peu d'estime à l'égard des troupes de Lénine. Pour entretenir cette attitude, la Ligue publia un journal qui survécut un mois aux tentatives de censure des bolcheviques. Leur premier objectif étant atteint et le groupe voulut passer au second. Ses membres préparèrent un plan pour renverser leurs adversaires; ce projet consistait à convaincre les militaires de se joindre à eux, à s'emparer des réserves d'armes des bolcheviques et à organiser les régions hostiles aux nouveaux dirigeants. La prise d'une place forte des bolcheviques, la ville d'Archangel, qui était un important dépôt d'armement et une ville qui divisait la Sibérie du reste de la Russie, devait amorcer une « nouvelle contre-révolution ».

À Archangel, Sorokin était attendu à la fois par des sympathisants à son plan et par les agents de la Chekha, la police du Parti bolchevique. Il échoua à entrer dans la ville et à participer aux affrontements. En retrait dans les villages voisins, attendant le bon moment pour passer à l'acte, il était constamment surveillé. Quand il eut la certitude qu'il serait arrêté, il se réfugia dans la forêt et y passa deux mois, se nourrissant des aliments de la nature et des quelques produits qu'il pouvait obtenir des villageois. Éventuellement, l'hiver arriva, le contraignant à retourner en ville et le forçant à se rendre à l'évidence : il serait capturé un jour ou l'autre.

Sorokin préféra se rendre volontairement aux autorités plutôt que d'être arrêté à n'importe quel moment. Désespéré, il dit alors au revoir à ses proches : « I am going to do what our northern hunters do as a last resort when they are fighting for life against a bear. They thrust one fist into the bear's mouth and with the other hand they try to stab him to death with their small knife »⁶⁶. Cette analogie résume particulièrement bien ce que Sorokin fera durant sa vie sous le régime bolchevique. Hormis cet épisode lors de laquelle il se cachait en forêt, il se présentera toujours comme un adversaire des communistes, lors de ses discours publics, dans ses articles de journaux

⁶⁶ *Ibid.*, p. 177.

(qu'il avait lui-même fondés) et dans *Leaves*. Il savait que chacune de ses actions constituait une nouvelle accusation pour les bolcheviques, mais cela ne l'empêcha pas d'agir. Il tenait à ses idées et voulait les partager, au péril de sa vie. Son journal personnel est la preuve la plus évidente de son désir de communiquer ses idées et de son indifférence des sanctions qui pouvaient les accompagner : toutes ses activités antibolcheviques y étant décrites, ses adversaires n'auraient eu besoin de rien de plus pour le condamner.

Un pardon inattendu

Emprisonné pour un cinquième fois, il attendait l'exécution d'un jour à l'autre. Même en prison, il continuait d'écrire son journal personnel et y décrivait sa condition, ses émotions et celles de ses compagnons de cellule. Un jour, il reçut la visite d'un ancien étudiant-ouvrier auquel il avait enseigné avant la Révolution. Celui-ci promit de lui venir en aide en militant pour sa libération et son embauche à titre d'instructeur auprès de Lénine et du commissaire à l'éducation; la Russie avait grand besoin d'hommes éduqués. Quelques semaines plus tard, le 12 décembre 1918, on fit lire à Sorokin un article écrit par Lénine, *The Valuable Admissions of Pitirim Sorokin*, publié le 21 novembre dernier dans *Pravda*. Sorokin en retint les propos suivants :

the main theme [of the article was] that men of my kind, representatives of the little bourgeoisie, the middle classes, the peasantry, in their origin and previous activities democratic [...] deserved special attention. The task of the Communists should be to convert them into allies. To have intellectuals and educated men in Communist Russia would be good for the country⁶⁷.

En revanche, une lecture directe de l'article de Lénine soulève certaines questions. On y lit, par exemple, son résumé d'une lettre de Sorokin :

Pitirim Sorokin announces that he is leaving the Right Socialist-Revolutionary Party and relinquishing his seat in the Constituent Assembly. His motives are that he finds it difficult to provide effective political recipes, not only for others, but even for himself, and that therefore he “is withdrawing completely from politics”. He writes: “The past year of revolution has taught me one truth: politicians may make mistakes, politics may be socially useful, but may also be socially harmful, whereas scientific and educational work is always useful and is always needed by the people⁶⁸.”

Dans ses mémoires de la Révolution, Sorokin affirme avoir écrit une lettre de démission alors qu'il était en cavale dans la forêt. Il explique que la révolution est un échec, que le socialisme est

⁶⁷ *Ibid.*, p. 202.

⁶⁸ Lenin, V. I. (1918/1974), *Lenin's Collected Work : Volume 28*, Moscou : Progress publishers, p. 185

indésirable et qu'il renonce à son poste de député à l'assemblée parce que les citoyens ne défendent pas leur gouvernement élu. Il est probable que cette lettre est celle citée par Lénine.

L'article n'indiquait pas l'emprisonnement de Sorokin, mais Lénine lui pardonnait pour ses choix politiques et idéologiques, en précisant que les aveux du sociologue démontraient une rare honnêteté de la part d'un politicien. Il profita de cet exemple pour justifier ses idées et attaquer celles de ses opposants. Le cas de Sorokin, une figure importante de la droite et de l'anti-bolchévisme, n'était qu'un cas parmi tant d'autres de leur défaite⁶⁹ : « If Pitirim Sorokin has relinquished his seat in the Constituent Assembly, it is not without reason; it is a symptom of a change of front on the part of a whole class, the petty-bourgeois democrats »⁷⁰. Grâce à cette lettre, les bolcheviques purent faire un exemple de Sorokin : l'un de leurs plus grands rivaux avait publiquement reconnu sa défaite. Chose certaine, Sorokin n'avait jamais eu l'opportunité de siéger à l'Assemblée, car il était emprisonné le seul jour où elle eut lieu. Comme il savait que les bolcheviques n'autorisaient pas, et n'autoriseraient pas à l'avenir, la tenue d'une Assemblée d'élus, son titre n'était plus que symbolique. Sa démission, elle aussi symbolique, donnera par contre aux bolcheviques un exemple d'adversaire vaincu⁷¹, et sera l'occasion de vanter les mérites des bolcheviques tout en démontrant que leurs adversaires les reconnaissent eux aussi.

À la demande de Lénine, Sorokin sera enfin relâché le 13 décembre et envoyé à Moscou où il devait servir la Chekha. Sorokin étant intransigeant, il ne se pliera point aux ordres des bolcheviques :

Very soon after my release from prison, Lunacharsky and Kristy – Commissaries of Public Instruction and Education – had offered me the position of Commissary of the Universities and Institutes of St-Petersburg. They thought that Lenin's scheme for converting me and others into allies of the Communists – that is, making us tools in their hands, a feasible matter. But if my colleagues and I were powerless to stop their

⁶⁹ Cette stratégie publicitaire était couramment utilisée par les bolcheviques pour discréditer leurs adversaires. Voir, Stickley, A. (2002), « The Russian Years » dans Vågerö, D., et al (ed.), *The Unknown Sorokin : His Life in Russia and the Essay on Suicide*, Södertörn academic studies; Stockholm: Södertörns högskola, p. 23.

⁷⁰ Lenin, V.I. (1918/1974), *Op. cit.*, p. 190.

⁷¹ On peut toujours se demander si Sorokin avait prévu que sa démission serait utilisée pour convaincre la population de la défaite des modérés et désespérer ses camarades encore dans la lutte. Le journal de Sorokin est très peu explicite à ce sujet, et toute trace d'entente entre celui-ci et les bolcheviques est absente. Il fait reposer l'entière responsabilité de sa libération au travail de son ancien étudiant : « He spoke of me to two Bolchevist leaders, who were friends of mine in our student days, and the three of them, old memories being not quite obliterated, went to Lenin demanding my liberation. Lenin, hoping to get credit for his magnanimity, wrote that Pravda article about me and ordered my release ». Sorokin, P. A. (1924), *Op. cit.*, p.

physical and moral suffocation of our country, we had conscience enough not to encourage or to participate in their murderous activities.⁷²

Il n'eut jamais l'intention de leur obéir, et c'est avec cette attitude qu'il amorcera sa nouvelle vie sous leur régime. Cependant, cette intransigeance envers les bolcheviques aura un lourd prix, ce que les collègues de Sorokin apprendront à leurs dépens.

Sorokin et la sociologie sous le nouveau régime

De Moscou, Sorokin gagna St-Petersburg, où il espérait retrouver son travail à l'Université et à l'Institut psycho-neurologique. En plus d'enseigner à ces deux établissements, on lui offrit le poste de professeur dans deux autres institutions. Il accepta tout ce qui lui fut offert, croyant ainsi vivre plus confortablement. Rapidement, il s'aperçut que ce ne serait point le cas. La nourriture était rare. Elle l'était encore plus pour certaines parties de la population, dont les scientifiques. La vente privée d'aliments était criminelle; tout devait passer par l'intermédiaire des fonctionnaires de l'État, qui redistribuaient ensuite selon le statut d'un individu. Les premiers jours, sans cartes d'approvisionnement, Sorokin dut se nourrir illégalement sur le marché noir. Les mois suivants, avec ses cartes de secondes classes, il lui fallut voler les membres du Parti pour survivre; c'était la seule manière : « without committing crimes against a Communistic government one would die of starvation »⁷³.

L'année 1919 marque le retour de Sorokin dans les champs universitaire et sociologique. Durant les années précédentes, il s'était directement impliqué en politique, mais suite à son dernier emprisonnement, il décida de se tourner vers la science pour améliorer, sinon comprendre, les conditions de vie des Russes. À l'Université, les conditions de travail et d'études s'étaient dégradées considérablement depuis la Révolution. Les cours se donnaient principalement le soir, car le jour les étudiants (et certaines fois les professeurs) devaient travailler ailleurs. Les ressources pour alimenter les locaux en électricité et en éclairage étaient presque inexistantes. Sorokin donnait ses leçons dans les dortoirs et à la noirceur, de la même façon qu'il les avait préparées chez lui. Le nombre d'étudiants avait chuté, bien que les statistiques d'établissements soutenaient le contraire. Elles étaient manipulées. Bon nombre d'entre eux n'avaient pas les qualifications requises pour

⁷² *Ibid.*, p. 225.

⁷³ *Ibid.*, p. 211.

entreprendre des études universitaires : ils étaient admis grâce à leur nouveau statut social. La qualité des cours, selon Sorokin, diminua par conséquent.

S'il y avait peu d'étudiants à l'Université, les séminaires de Sorokin réunissaient un large auditoire : « Sociology had now become such a vitally important subject. Not only the students, but the University clerks and the public attended my lectures. I knew that many Communist spies also attended and regularly reported my utterances to the Chekha »⁷⁴. Comme il le croyait à sa sortie de prison, Sorokin se sentait libre de dire ce qu'il voulait, et ses séminaires reflétèrent cette attitude : « In my lectures I never "played politics." I did not directly try to undermine the existing system, but I did give scientific data, regardless as to whether it supported the Communist theories or not »⁷⁵. Plutôt que de critiquer les bolcheviques, Sorokin décrivait les anciennes révolutions et les régimes politiques à tendance communiste, présentant leurs défauts et laissant aux auditeurs le soin de tirer leurs propres conclusions :

[It was not] my fault that no Communistic organization in history gave liberty and equality, ever resulted in improvement of the masses or mitigated the exploitation of toilers. If my scientific data had favored the Government, I should not have been sorry, because it would have made my lot much happier, but I had to present facts as they were. Being a sociologist under such conditions was a damnable business, but I had to be honest.⁷⁶

La situation des professeurs était précaire et difficile : le gouvernement les obligeait à exécuter des tâches auxquelles étaient jadis soumis les bagnards, par exemple transporter des bûches de bois d'un point à l'autre, sans but apparent. Ce travail, selon Sorokin, ne servait qu'à les humilier et à les faire souffrir. S'ils ne mouraient pas exécutés, le travail forcé, la famine et les maladies les ravageaient. Les uns après les autres, des amis et collègues de Sorokin, préférant un dénouement rapide à la mort lente, se suicidaient. C'est ainsi que diminuait drastiquement le nombre d'hommes éduqués que les bolcheviques échouaient à rallier.

Avec une alimentation et des ressources de travail limitées, les professeurs et chercheurs ne pouvaient réaliser de bonnes recherches, et encore moins les diffuser. Ils ne recevaient aucun journal, et n'avaient ni papier ni crayon pour écrire. En guise de recherches, Sorokin et ses collègues objectivaient leur expérience et partageaient entre eux leurs résultats. Des nutritionnistes évaluaient la quantité de calories, de vitamines et de minéraux que leur accordait le gouvernement,

⁷⁴ *Ibid.*, p. 225.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 226.

tandis que des psychologues étudiaient les conséquences des carences alimentaires et des troubles mentaux causés par les événements traumatiques de la Révolution. Le sociologue, quant à lui, comparait l'organisation sociale présente à celles passées, comme mentionné ci-dessus.

Outre l'Université et l'Institut, Sorokin avait obtenu un poste à l'Académie d'agriculture de Czarskoe Selo, où résidaient autrefois les Tsars. Au printemps 1920, il profita de cet endroit pour étudier et réfléchir à l'ex-tsar Nicholas II et sa femme avant leur chute. Il observa leurs décorations, feuilleta leurs livres et discuta avec leur valet pour comprendre leur personnalité et expliquer les événements récents. Observant le palais majestueux, il réfléchira en des termes qui rappellent ceux de Tocqueville avant lui :

Comforts men will have under democracy, but not the enchantment of romance. General standards of decent living are the aims of democracy, and this is right. Only the poetic dreams of despotism, disregarding reason and humanity, creates for its own prestige the deathless beauty on which the eyes of future generations love to dwell⁷⁷.

Il étudiera ensuite la situation des enfants dans les « colonies communistes » et s'aperceva de leurs pauvres conditions de vie. Leur physique, leur psyché et leur moralité étaient anormaux par rapport à la moyenne d'autrefois: ils étaient plus petits et faibles, avaient des troubles mentaux, des maladies corporelles (dont des maladies transmises sexuellement) et ne recevaient qu'une brève éducation. C'était de mauvais augure pour le futur de la Russie si la situation de cette génération ne s'améliorait pas.

En dépit de toutes ses activités d'enseignement et de recherche dans un contexte difficile, Sorokin réussit à écrire et à publier un ouvrage auquel il réfléchissait depuis le début de la Révolution : *Système de sociologie*. À plusieurs reprises, il avait interrompu et remis à plus tard son écriture, mais ses collègues le persuadèrent finalement de poursuivre ce travail, que lui seul pouvait accomplir. La sociologie faisait ses débuts en Russie, et les sociologues qui avaient contribué à sa diffusion chez la nouvelle génération, Kovalesky et DeRoberty, étaient morts⁷⁸. Il n'y avait aucun temps à perdre : Sorokin était le dernier représentant de la sociologie pré-bolchevique et sa propre survie était incertaine. *Système de sociologie* devait paraître pour définir cette nouvelle science avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'elle ne soit confondue, dans le cursus universitaire, avec des doctrines tel que le marxisme.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 237.

⁷⁸ En plus de la mort de ces personnes importantes pour la sociologie russe, Petrazycki, le troisième maître de Sorokin, se suicida pendant son exil en Pologne.

Ce livre était une introduction à la sociologie destinée au public russe, qui jusqu'à ce moment en possédait très peu⁷⁹. Sorokin y présentait sa vision de la science, discutait des théories en vigueur à l'époque et proposait les siennes. Cet ouvrage lui valut le poste de directeur du département de sociologie à l'Université de St-Petersburg, de vice-président de la société sociologique et directeur du département de réflexologie. La réception de son travail fut aussi positive dans le milieu académique russe que négative auprès des autorités politiques, car certains passages critiquaient le communisme et le marxisme, véritable dogme que devaient défendre les scientifiques. Dans ses *Leaves*, Sorokin n'indique pas comment il réussit à le publier, mais il le fait dans son autobiographie. Un éditeur et des ouvriers d'une imprimerie bolchevique, sympathiques à ses idées, utilisèrent les sceaux du Parti pour autoriser frauduleusement l'impression de dix mille copies. Selon Sorokin, le livre connut un tel succès que toutes les copies furent vendues avant que les communistes s'aperçoivent de son contenu et puissent en cesser la distribution⁸⁰.

Durant les premières années, plusieurs intellectuels étrangers visitaient la Russie pour observer les résultats de la Révolution. Si on ne leur permettait de voir que les bons côtés, les scientifiques s'intéressaient au sort de leurs collègues et constatèrent leurs conditions de vie précaires. L'importance de bien paraître aux yeux des intellectuels étrangers obligea les dirigeants à changer de position à l'égard des universitaires. Dans une tentative ultime de convaincre les scientifiques de se joindre à eux, les bolcheviques remplacèrent leur ancienne carte de seconde classe par une nouvelle allocation qu'ils obtenaient directement à l'Université.

Cependant, comme l'indiquera Sorokin :

As our economic situation became ameliorated, our status in other respects became lowered. At the beginning of 1921, a decree was published, signed by the commissary Rotstein, that "Liberty of thought and scientific research is a bourgeois prejudice; that all professors, teachers, and writers should teach and write in full accordance with Marxian and Communistic theories; and that those who would not do so would be dismissed."⁸¹

Refusant de se plier à de telles intrusions politiques dans les champs scientifiques, bon nombre de professeurs furent congédiés et remplacés par des membres du Parti, sans les qualifications

⁷⁹ *La Sociologie* (en russe) est un recueil de quelques textes qu'il a écrit pour la revue *La philosophie positive* (en français). Le recueil fut censuré et mis à l'index des bibliothèques en Russie. Suivant cette expérience, De Roberty continua de travailler en français plutôt qu'en russe.

⁸⁰ Sorokin, P. A. (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*; New Haven, Conn.: College and University Press, p. 94.

⁸¹ Sorokin, P. A. (1924), *Op. cit.*, p. 246-247.

académiques qui légitimeraient leur nouvel emploi⁸². Selon les termes de Sorokin, c'était l'époque du « Red Scholarship ».

Les bolchéviques ne croyaient pas en la division de la science, de l'éducation et de la politique. « Education was, by definition, ideological [...] There were no 'neutral' facts to be learned in the social sciences. [...] Marxism was not one of a number of possible modes of interpretations: it was an all-encompassing world-view which Soviet students should assimilate »⁸³. Par conséquent, ils estimaient que les établissements d'enseignement ne devaient avoir aucune autonomie par rapport au champ du pouvoir. Certains départements, tels que ceux de philosophie et de sciences sociales furent obligés de changer leurs cours ou furent simplement abolis. Des comités de surveillances furent par ailleurs créés afin de veiller à ce que l'enseignement des professeurs non-communistes soit conforme aux directives du Parti⁸⁴.

Dans la vague de congédiements, on interdit l'enseignement à Sorokin. Les plus notables des scientifiques, Ivan Pavlov, par exemple, reçurent de meilleures offres : des opportunités de publications, de meilleures ressources et matériaux pour leur laboratoire et un accès direct aux autorités politiques pour discuter de leurs problèmes. Si certains se laissèrent acheter, Pavlov refusa. Le sociologue, qui partageait également cette attitude, aura un profond respect pour le behavioriste. D'ailleurs, sa plus importante étude empirique en Russie, *The Influence of Hunger Upon Human Behavior, Social Life and Social Organization*⁸⁵, sera grandement influencées par l'approche de Pavlov.

Cette étude fut la première sur le sujet, et seulement dans des conditions de famine pouvait-elle être entreprise, car en temps normal les données manquaient. La situation du moment lui offrait alors une étude de cas «idéale». Croyant être en mesure de conduire une enquête sociologique, Sorokin entreprit son observation dans un petit village ravagé par la famine. Dès son arrivée, il comprit que sa tâche était impossible : « I will acknowledge at once that in this intention I completely failed. No scientific study was I able to make, but I saw a famine; I know now what it

⁸² Dans plusieurs provinces, craignant des représailles du gouvernement et la perte de leur autonomie intellectuelle, les professeurs quittaient leurs fonctions et fuyaient les universités lorsque l'armée rouge approchait pour prendre contrôle des villes et par conséquent des universités. Fitzpatrick, S. (2002), *Education and Social Mobility in the Soviet Union 1921-1934*, Cambridge University Press. p. 64.

⁸³ Ibid. p. 18.

⁸⁴ Finkel, S. (2008), *On the Ideological Front : The Russian Intelligentsia and the Making of the Soviet Public Sphere*, Yale University Press. p. 46-47.

⁸⁵ L'ouvrage fut « publié » pour la première fois en mai 1922. Les conclusions de sa recherche seront reprises, entre autres, dans Sorokin, P. A. (1942), *Man and Society in Calamity : The Effects of War, Revolution, Famine, Pestilence upon Human Mind, Behavior, Social Organization, and Cultural life*; New York: Dutton, 352.

means. What I learned in those awful provinces was far more than any investigation could have given me »⁸⁶. Il ne pouvait se concentrer et garder une attitude objective devant son objet. Il visita de la sorte plusieurs villages et interrogera les habitants à l'article de la mort. À chaque nouveau village, il nota la désolation des lieux, et sa haine de la révolution communiste grandira proportionnellement à ses observations : « Not much scientific knowledge did I gain in those twenty days I spent in the famine regions, but the memory of what I saw and heard there made me afterwards absolutely fearless in denouncing the Revolution and the monsters who were devouring Russia »⁸⁷.

Malgré les difficultés, il réussit à écrire un ouvrage considérable (un peu plus de 319 pages). Par contre, sa colère contre les bolcheviques devait être si évidente que des chapitres entiers furent censurés. La liberté académique et de presse ayant été supprimées, un livre qui montrait la situation désespérée de la Russie ne pouvait paraître et exposer publiquement les problèmes du communisme⁸⁸. Le livre allait paraître avec ces retraits, mais l'ordre de censure complète fut donné tout juste avant le début de l'impression.

Enfin, dans les mois qui suivront, les dirigeants concluront qu'ils avaient tout fait pour convaincre leurs adversaires de leur bienveillance. Plutôt que de tuer tous les intellectuels opposés à leur régime, ils décidèrent de les condamner à l'exil. Suite à un article de Sorokin sur la situation du divorce en Russie, Lénine affirmait par exemple, en mars 1922 :

Not a few of them, very likely, are in receipt of government money and are employed by our government to educate our youth, although they are no more fitted for this than notorious perverts are fitted for the post of superintendents of educational establishments for the young. The working class of Russia proved able to win power; but it has not yet learned to utilize it, for otherwise it would have long ago very politely dispatched such teachers and members of learned societies to countries with a bourgeois "democracy". That is the proper place for such feudalists⁸⁹.

Une autre figure importante des bolcheviques, Trotsky, soutenait de son côté :

⁸⁶ Sorokin, P. A. (1924), *Op. cit.*, p. 284.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 291.

⁸⁸ Puisqu'il était hostile aux bolcheviques et refusait catégoriquement de les aider malgré leurs propositions de collaboration, il est possible que le but implicite de Sorokin, avec son livre, ait été d'exposer les faiblesses des communistes et ainsi miner leur légitimité à gouverner. Il n'était pas le seul à produire de telles recherches, car, nous l'avons vu, d'autres collègues étudiaient des problèmes liés à la Révolution.

⁸⁹ Lenin, V.I. (1922/1972), *Lenin's Collected Works : Volume 33*, Progress Publishers, Moscow, p. 236.

"These people [...] cannot and will not make peace with Communism. As soon as any new political disturbances begin we are obliged to massacre them as our bitterest enemies. In order to avoid these massacres, let us export these wares abroad⁹⁰.

Ainsi, à bon nombre d'intellectuels sera offert l'exil. Sorokin, persécuté et risquant l'exécution, préféra l'exil à sa présente situation. Grâce à d'anciennes amitiés membres du Parti, il réussit à obtenir son passeport et ses visas. Le 23 septembre 1922, il prendra le train de Moscou vers Berlin et ne revint plus jamais. Il apprit ensuite que les responsables de son exil furent sanctionnés par les hauts commissaires; ces derniers étaient dans l'erreur quand ils lui avaient accordé ce droit : à Sorokin était réservé un tout autre sort⁹¹.

Un habitus et sa formation

La partie précédente était une description de la vie de Sorokin en Russie. À partir de ses autobiographies, donc de son point de vue, une grande attention fut accordée à son expérience des révolutions de 1917. Dans la présente partie, nous condenserons ces informations pour décrire son habitus, ses « schèmes de perception, d'appréciation et d'action », à partir d'un texte autobiographique écrit sous forme d'une sociologie de la vie mentale, selon l'expression de Sorokin lui-même. Cette partie conclut l'analyse de sa vie en Russie. C'est à partir de celle-ci que seront compris et analysés ses travaux sociologiques (leur production et leur réception) pendant qu'il vivait en Russie et durant sa transition vers l'Amérique.

En tant que « systèmes de schèmes de perception, d'appréciation et d'action [permettant] d'opérer des actes de connaissances pratiques, fondés sur le repérage et la reconnaissance de stimuli conditionnels et conventionnels »⁹², les habitus déterminent les prises de position que prendront les agents au cours de leur trajectoire dans l'espace social. Essentiels pour l'action, on en retrouve les traces dans l'activité même des agents. Or, ces derniers possèdent très rarement les dispositions nécessaires qui leur permettraient de décrire et d'explicitier ces caractéristiques, et ceux qui en ont conscience, ne désirent pas toujours les afficher ouvertement. Dans le cas qui nous intéresse, celui de Pitirim A. Sorokin, non seulement l'agent était disposé à comprendre ses actions et à expliquer leurs déterminations, mais il était par ailleurs fortement intéressé à partager ses expériences,

⁹⁰ Sorokin, P. A. (1924), *Op. cit.*, p. 301.

⁹¹ L'ouvrage en langue anglaise édité par Vågerö offre un grand nombre de références russes concernant plusieurs aspects de la vie de Sorokin et du contexte en Russie. L'obstacle de la langue et d'accès aux ouvrages référés limite les informations disponibles à l'auteur du présent travail. Il s'agit par contre de compléments importants à quiconque saurait les utiliser pour poursuivre la réflexion. Vågerö, D. (ed.), *The Unknown Sorokin : His Life in Russia and the Essay on Suicide*, Södertörn academic studies; Stockholm: Södertörns högskola, 96 p.

⁹² Bourdieu, P. (2003), *Méditations pascaliennes*; Paris: Point Essai/Seuil, p. 200.

comme en témoignent ses travaux autobiographiques (*Leaves from a Russian Diary*, *The Long Journey* et *Sociology of My Mental Life*⁹³).

Dès le début de sa carrière, Sorokin prit l'initiative d'écrire sur sa vie. Au départ, s'il voulait offrir un témoignage de la Révolution russe, ses écrits biographiques ultérieurs eurent pour objectif d'expliquer ses choix politiques et scientifiques à une communauté de chercheurs souvent perplexes devant ses idées. Pour l'analyste, ce fait est crucial; sans ces documents, très peu d'informations seraient disponibles. Ils indiquent certaines de ses caractéristiques principales, dont l'honnêteté, la transparence, le courage et l'indépendance d'esprit. Ceci dit, Sorokin exprime la plus fondamentale de ses valeurs par le biais d'une citation empruntée à Aristote : *Amico Plato sed veritas amicissima*. En d'autres termes : dire la vérité peu importe les conséquences⁹⁴.

Un paysan bourgeois?

Tout au long de la Révolution, et tel qu'exemplifié dans l'article de Lénine cité précédemment, Sorokin fut considéré comme un bourgeois. Connaissant son parcours, qui commence, avec un père absent, chez les paysans, on ne peut que questionner la justesse de ce qualificatif. Sans doute, politiquement, Sorokin défendait les valeurs de la démocratie libérale et bourgeoise. Cependant, les bolcheviques avaient-ils raison de le considérer comme tel? L'habitus de Sorokin était-il celui d'un bourgeois? Par la négative, admettons, premièrement, qu'il ne fut jamais dans la position du prolétaire au sens de Marx. À certains moments, il travailla en usine, mais une activité temporaire ne peut structurer durablement un habitus. Deuxièmement, s'il débuta sa vie chez les paysans, il s'en distingua très tôt dans sa jeunesse, et ce fait s'exacerba dès sa fréquentation des écoles. Conséquemment, les autres grandes classes étant rejetées, il ne reste que la bourgeoisie. Toutefois, rejeter certains possibles et accepter un résidu est insuffisant. Nous ne pouvons admettre qu'il avait effectivement un habitus « bourgeois » sans faire la démonstration positive de la correspondance entre l'habitus de Sorokin et celui que l'on attribue aux bourgeois.

Chez Bourdieu, plusieurs dimensions constituent l'habitus des agents, et il utilise ce concept pour expliquer socialement le comportement des personnes appartenant à une classe sociale. Puisque cette recherche porte sur un individu en particulier, nous aborderons premièrement

⁹³ Sorokin, P. A. (1963), « Sociology of My Mental Life », dans Allen, P. J., *Pitirim A. Sorokin in Review*; Durham, N.C.: Duke University Press, 3-36.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 35. Sorokin écrit l'expression de cette manière, mais il existe plusieurs variations.

certaines de ses caractéristiques, et deuxièmement nous les associerons à un habitus de *groupe*. Cette démarche démontrera la spécificité de la socialisation de Sorokin, qui se fit par une quantité inhabituelle de sources et par sa grande mobilité sociale et géographique.

Dans les pages qui suivent, nous verrons qu'il ne faut pas sous-estimer le rôle des religieux et des paysans avec lesquels Sorokin vécut son enfance, ni celui de son éducation culturelle, scientifique et politique dans un contexte urbain. De cette socialisation résultera un habitus qui émergea en Russie durant le XVIII^e, celui de l'*intelligentsia*. Cet habitus n'est pas celui d'une classe comme la bourgeoisie ou le prolétaire, mais d'un groupe tel que les philosophes conservateurs du *völkisch* que décrit Bourdieu dans *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. L'*intelligentsia* était parfois considéré comme bourgeoise, parfois prolétarienne, parfois comme une classe complètement hors des catégorisations communes, d'où la difficulté qu'eurent les philosophes, les scientifiques et les politiciens à les classer et à juger de leur place au sein de la structure sociale⁹⁵.

Culture de l'esprit

Dès sa plus tendre enfance, de sa naissance à son enrôlement à l'école de Gam, Sorokin fréquentait quotidiennement le milieu religieux. Le métier de son père, qui consistait à réparer et peindre des icônes, l'amena à vivre très proche des églises et à en visiter plusieurs. Quand il quitta son père, Sorokin continuera ce métier avec son frère, et visita de nombreuses églises et rencontra plusieurs prêtres afin de gagner sa vie. Il passa donc une partie considérable de son temps à proximité des institutions et des personnes religieuses. Orphelin, les paysans Komis l'accueillirent chaleureusement et l'aidèrent à survivre; il participait aux travaux agricoles, étudiait chez des paysans à peine lettrés et apprenait les enseignements bibliques par le comportement des paysans et les enseignements des prêtres. Il s'intéressait fortement à la vie religieuse, et, très tôt, il apprit par cœur les chants et les psaumes religieux.

Sorokin vécut sa jeunesse dans une région intouchée des mœurs et valeurs urbaines. Seules les plus importantes productions artistiques étrangères parvenaient à rejoindre le répertoire culturel des Komis, un peuple de paysans plus cultivés que la moyenne. Outre les contes et poèmes du folklore, qui étaient très riches chez les Komis, Sorokin grandit avec la lecture des grands classiques de la Russie, tels que Tolstoï, Pushkin, Doestoevski et Gogol. Par ailleurs, il réussit à

⁹⁵ Voir Kochetkova, I. (2010), *The Myth of the Russian Intelligentsia: Old Intellectuals in the New Russia*, Routledge, 222; et Nahirny, V.C. (1983), *The Russian Intelligentsia: From Torment to Silence*, New Brunswick, Transaction publisher, 200.

mettre la main sur des romans anglais et américains, dont Dickens et Twain. Les livres de succès éphémère ne n'atteindront pas les terres éloignées des Komis, et n'intéresseront jamais Sorokin.

Les mêmes facteurs qui déterminèrent ses goûts littéraires contribuèrent au développement de ses préférences musicales. Loin des centres urbains, la musique des Komis se propageait surtout de bouche à oreille. Au travail, les paysans fredonnaient des mélodies transmises par la tradition et les coutumes. Selon Sorokin, ces mélodies rappelaient celles des grands compositeurs. Pratiquant la religion et assistant aux messes, Sorokin écoutait les chœurs des églises qui performaient les chants religieux perfectionnés au cours des siècles. Plus tard, les interprètes de grands compositeurs (notamment Bach, Mozart, Beethoven Tchaikovsky) lui rappelleront les mélodies auxquelles il s'habitua dans sa jeunesse et raviveront les émotions qu'il éprouvait à leur écoute.

Sorokin aimait cette musique à un tel point qu'il participait aux chœurs des églises et était si touché par la religion qu'il désirait parfois devenir homme de foi. À peine adolescent, il pratiquait déjà ses sermons lors des soirées avec les paysans : « in a room lighted by burning birchsplinters, with a big shawl over my shoulders—an imitation of the priests' ceremonial vestiment (*riza*)—I often talked with the peasants about various spiritual and human problems and answered their questions »⁹⁶. S'il ne devint pas prêtre, ces activités lui servirent sans aucun doute à développer ses compétences d'orateur et d'enseignant. Le changement de direction, de la voie religieuse à la science, s'opérera lorsqu'il se mit à fréquenter régulièrement un établissement d'enseignement vers 1905. Or bien qu'il remit en question ses croyances religieuses, ses goûts en matières artistiques perdurèrent.

À St-Petersburg, l'une de ses premières connaissances fut un professeur universitaire et écrivain originaire des Komis, K. F. Jakov, connu à l'époque pour ses écrits esthétiques et littéraires. Ce dernier permit à Sorokin de rencontrer plusieurs artistes et hommes publics russes lors des soirées qu'il organisait chez lui (il y rencontra aussi sa future femme, Helena, une cyto-biologiste). Paradoxalement, c'est grâce à son origine paysanne qu'il réussit à bien s'intégrer à St-Petersburg : dès son arrivée, Jakov le prit sous sa protection, et à cause du métier qu'il pratiquait durant son enfance, Sorokin s'intéressait aux Beaux-Arts, à la haute culture. « During these years I was like a sponge thirstily drinking in as much as I could of the immortal achievements of human genius in

⁹⁶ Sorokin, P. A. (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*; New Haven, Conn.: College and University Press, p. 40.

science and technology, philosophy and the fine arts, ethics and law, politics and economics »⁹⁷. Pour s'imprégner de ces grandes réalisations culturelles de l'homme, Sorokin fréquenta les salles de concert et de théâtre et visita les musées, dans lesquels, selon ses dires, s'amassait ce que l'humanité avait de plus sublime à offrir. Son évaluation des œuvres d'art, comme la peinture et la sculpture, était grandement influencée par son métier de jeunesse, qui l'avait entraîné à reconnaître la difficulté de ces arts et à apprécier un travail bien fait.

Tout au long de ses écrits autobiographiques, Sorokin reprend le terme d'« immortel », ou ses synonymes, pour décrire les œuvres qui l'intéressaient. Au contraire, tout ce qui était de courte durée, éphémère, lui semblait inutile et sans valeur. Seules les plus grandes réalisations de l'homme, celles qui avaient résisté à l'épreuve du temps, et celles qui y résisteront, étaient dignes de son attention. Selon lui, les « best-sellers » et les « hits », les produits dont la majorité raffolait, n'étaient qu'un niveau très inférieur de culture, indignes de l'attention qu'ils recevaient. Démocrate en politique, il ne trouvait respectable que la culture d'élite.

Enfin, Sorokin était d'origine paysanne, d'une classe sociale inférieure, dépourvu de capital économique, mais les aptitudes et les préférences artistiques qu'il y acquit, son capital culturel, concordaient à celles des gens cultivés, à la bourgeoisie et l'aristocratie, de la Russie⁹⁸. Nous verrons plus bas à quel groupe particulier ces caractéristiques font référence.

Éducation scientifique

Avant d'intégrer le Séminaire de Khrenovo, Sorokin ne se préoccupait pas de la science; dans son enfance il n'en avait pas eu conscience. Quand il arriva dans un contexte urbain, à sa première vraie école, il prit connaissance des problèmes sociaux, politiques et économiques de son pays. Il se lia d'amitié avec des jeunes de milieux différents, qui avaient des opinions et des expériences différentes des siennes. Ensemble, ils discutèrent des problèmes de la Russie et se familiarisèrent avec les théories scientifiques et sociales en vogue. Au séminaire, son éducation politique et scientifique se fit donc simultanément : les révolutionnaires étaient d'ardents défenseurs de la science et adversaires de la religion. La science promettait de remédier aux problèmes de ce monde, alors que l'Église était alliée avec le pouvoir. Laissant l'Église, en tant

⁹⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁹⁸ Quand nous utiliserons le terme « culture », nous ferons référence à l'ensemble des caractéristiques décrites dans cette section, c'est-à-dire la haute culture, celle qui élève et grandit l'homme, incluant la morale, la spiritualité, l'Art et les bonnes mœurs.

qu'institution, Sorokin conserva la morale qu'elle lui avait enseignée, c'est entre autres pourquoi il éprouva une grande révolte quand il s'aperçut des inégalités entre les fortunés et les pauvres.

En raison de ses activités avec les socio-révolutionnaires, Sorokin fut emprisonné. Toutefois, il n'en fut pas malheureux. Pour certaines choses, il jouissait d'une plus grande liberté qu'à l'extérieur. Les prisonniers pouvaient lire les livres qu'ils désiraient et écrire ce qu'ils voulaient. Ils utilisaient la prison comme un lieu de rencontre, de discussion et de mobilisation. Le chef de prison leur prêtait même son bureau pour écrire des lettres et envoyer des télégrammes à leurs camarades libres. Sorokin eut l'opportunité d'y lire une multitude d'ouvrages scientifiques que lisaient aussi ses camarades :

Daily discussions and intensive reading of the works of Mikhailovsky, Lavrov, Marx, Engels, Bakunin, Kropotkin, Tolstoi, Plekhanov, Tchernoff, Lénine, and other revolutionary classics acquainted me with the various revolutionary theories, ideologies, and problems. Reading the works of Charles Darwin, Herbert Spencer, and other "evolutionists," as well as scientific texts and philosophical treatises, contributed to my knowledge of science, evolution, and philosophy⁹⁹.

Ces matières intéressèrent Sorokin à un point tel qu'une fois libéré, il déménagea à St-Petersburg, où il voulut réaliser des études universitaires. Cependant, pour atteindre cet objectif sans avoir terminé ses études préuniversitaires, il devait passer un « examen de maturité » (Sorokin écrit « examination of maturity » dans son autobiographie) qui lui demandait de vastes connaissances, en sciences comme en langues. Il intégra donc une école du soir, laquelle lui avait été référée par Jakov qui en connaissait le directeur. Ses connaissances en mathématiques, en physique, en philosophie et dans bien d'autres domaines s'y développèrent considérablement. Il hésitait alors entre la chimie et la sociologie, dont l'institutionnalisation commençait à peine. Après la réussite de cet examen et son choix de matière, Sorokin fut admis à l'Institut Psycho-neurologique, où se donnaient des cours de sociologie. Ce choix fut entre autres motivé par la présence des professeurs Kovalevsky et De Roberty qui y enseignaient. Ceux-ci, Jakov et Petrazycki, plus tard à l'Université, marquèrent l'esprit scientifique de ce jeune étudiant.

Sorokin qualifia son esprit scientifique pré-1917 d'« empirical neo-positivism or critical realism, based on logical and empirical scientific methods ». Plus précisément, il affirmera : « My sociological views represented a sort of synthesis of Comtean-Spencerian sociology of evolution-

⁹⁹ Sorokin, P. A. (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*; New Haven, Conn.: College and University Press, p. 46.

progress [...] it was an optimistic Weltanschauung »¹⁰⁰. Optimiste, il estimait que la science était une composante nécessaire (mais non suffisante) du progrès, ce qui explique sa volonté de réaliser des recherches portant sur les plus grands problèmes de son temps. Il était conscient du fait que la science ne pouvait s'accomplir sans une liberté complète, ce qu'il dépeint clairement dans ses *Leaves*. Le scientifique, selon lui, doit jouir de la plus grande autonomie, que ce soit à l'extérieur ou à l'intérieur du champ scientifique, c'est-à-dire libre de toute domination politique et économique, et ne prêter allégeance qu'à la « vérité ». L'expression évoquée précédemment, *Amico Plato sed veritas amicissima*, convient à cette position, et Sorokin croit l'avoir incorporée à travers son parcours : « I became, to a notable degree, a self-reliant, independent, now and then nonconformist individual who in his search for truth does not accept any authority, any theory, any belief, or any value until it is tested and verified by all the relevant evidence available »¹⁰¹. Cette attitude se manifestait à la fois en science et en politique.

Convictions politiques

Sorokin naquit dans un village de Russie, loin des centres urbains où les inégalités socio-économiques étaient présentes et évidentes. Quand il gagna la ville et s'aperçut de cette réalité, il en fut consterné et s'indigna. Dès qu'il eut l'âge de s'impliquer politiquement, vers ses quatorze ans, Sorokin s'associa aux groupes en faveur de la démocratie plutôt qu'avec les marxistes. Sorokin leur reconnaissait les valeurs qu'il avait intégrées chez les Komis, dont l'« idéalisme » (i.e. l'importance des idées, de la spiritualité versus ce qui est matériel et sensoriel).

Unlike Marxist materialism and the economic interpretation of man and history, the philosophy and sociology of the Social-Revolutionary Party were much more idealistic and integralistic. They emphasized strongly the role of creative ideas, voluntary efforts, the "struggle for individuality" versus the "struggle for existence," and the importance of non-economic factors in determining social processes and human conduct¹⁰².

Aussi déterminant pour cette affiliation était le fait que les socio-révolutionnaires impliquaient dans leur mouvement les paysans, tandis que les marxistes, se concentrant sur le renversement de la bourgeoisie par le prolétariat, c'est-à-dire les ouvriers, les négligeaient. Sorokin

¹⁰⁰ Sorokin, P. A. (1963), « Sociology of My Mental Life », dans Allen, Philip (ed.), *Pitirim A. Sorokin in Review*; Durham, N.C.: Duke University Press, p. 27-28. Ce n'est qu'avec les catastrophes du XX^e siècle, surtout avec les révolutions de 1917 et la guerre de 1914-1918, que changera sa vision « optimiste », qui était encore celle des scientifiques américains.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 36.

¹⁰² Sorokin, P. A. (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*; New Haven, Conn.: College and University Press, p. 44.

avait tant emprunté aux paysans qu'il lui était impossible de ne pas voir le rôle important que ces derniers joueraient dans la réussite d'une révolution et l'établissement d'un nouveau régime, d'une nouvelle organisation sociale basée sur de « bonnes valeurs ». Ces valeurs, n'étaient autres que celles des paysans, et de la morale religieuse desquelles il les avait empruntées¹⁰³. Faisant un parallèle avec le concept de Ferdinand Tonnies, Sorokin voyait dans la forme sociale de son peuple d'origine les caractéristiques de la *Gemeinschaft*, ainsi que les valeurs qu'elles favorisent : l'égalitarisme, la liberté, l'entraide, la générosité et l'autogestion, etc. Ne voyant aucun désavantage à ces valeurs, Sorokin avait des convictions politiques similaires et il désirait pour la Russie ce qu'il avait vécu chez les paysans. Il se qualifiait de socialiste, mais, à vrai dire, son socialisme consistait en une démocratie où l'égalité, la liberté et la fraternité étaient réalité plutôt qu'illusion.

Avant février 1917, ce qui distinguait les groupes révolutionnaires était mis de côté au profit de la lutte contre le régime tsariste. À ce moment pré-révolutionnaire, chacun savait qu'il devait compter sur les autres factions en dépit de leurs différences idéologiques. Une rupture « pratique » entre elles aurait eu pour conséquence de réduire leur force. Sorokin n'avait donc aucun mal à discuter, à se lier d'amitié et à travailler avec des sociaux-démocrates. Ceci dit, c'était sous la bannière connue des socio-révolutionnaires que Sorokin se mobilisait. Ainsi, quand il arriva à St-Petersburg, le fait qu'il fut affilié à ce groupe plutôt qu'aux sociaux-démocrates facilita son intégration au monde politique institutionnel. Les hommes politiques de la Douma, libéraux et démocrates, étaient plus sympathiques à sa faction qu'à l'autre, et respectaient ses choix politiques. Cet étudiant intelligent, motivé et hautement cultivé impressionna fortement ses professeurs qui l'invitèrent à des soirées et qui lui firent rencontrer d'autres personnalités de la haute classe¹⁰⁴.

Lors de la Révolution, il divisa son temps entre les socio-révolutionnaires et les libéraux de la Douma. Avec les premiers, il avait un projet commun à court terme, tandis qu'il partageait avec les seconds un projet politique à long terme. Les uns se mobilisaient pour mettre en branle une révolution, les autres prendraient en main les institutions du pays, pavant ainsi la voie à la démocratie. Sorokin défendra les assemblées élues et critiquera toute autre forme d'autorité qui

¹⁰³ Les événements de 1905 firent forte impression sur Sorokin, et il est très probable que son affiliation aux Sociaux-révolutionnaires plutôt qu'aux socio-démocrates bolcheviques ait été causée par les activités criminelles auquel se prêtaient ce dernier groupe (les attentats à la vie, les vols et la destruction de bâtiment, par exemple). Sorokin n'en dit pas plus sur cette première affiliation, mais il décrit à plusieurs reprises l'aversion qu'il éprouvait face aux bolcheviques quand ils retournèrent en Russie.

¹⁰⁴ On se rappellera que ses *Leaves* s'ouvrent justement sur la description d'une telle société où se réunissaient politiciens, propriétaires fonciers, marchands et aristocrates.

n'était pas fondée sur des élections. Seuls les représentants élus des citoyens pouvaient légitimement exercer le pouvoir. C'est pourquoi il se détournera des soviets ouvriers dont les chefs s'auto-proclamaient. Sa position était donc celle d'un démocrate bourgeois, prônant une révolution « bourgeoise », comme celles d'Europe et des États-Unis pour lesquelles il avait une grande estime. « At that time I still held a highly idealistic opinion of the Western allied governments. I still believed in the non-Machavellian, honest, democratic, and moral nature of their policies » (croyance qu'il remettra en question beaucoup plus tard)¹⁰⁵. Ses valeurs étaient donc très proches de celles de ses professeurs, tous trois élus dans des partis libéraux, progressistes et modérés.

Ses principales activités auront pour objectif d'instituer des soviets réellement démocratiques et de préparer les futures élections. Pour accomplir cet objectif, il publiait des articles de journaux et discourait dans les milieux de travail, en ville ainsi qu'à la campagne. Avant et après la Révolution, son militantisme était donc surtout verbal et pacifique. S'il stimulait l'indignation et la révolte chez ses compatriotes, Sorokin n'en était pas moins un modéré qui prônait une révolution pacifique et condamnait tout acte de violence¹⁰⁶. Cette position fut toutefois mise à l'épreuve à quelques occasions, lors desquelles il reconnut l'utilisation de la force comme un moyen légitime d'arriver à ses fins. Nous avons déjà cité des extraits dans lesquels Sorokin croyait devoir l'utiliser contre les bolcheviques et nous avons aussi montré qu'il était en faveur de la poursuite de la Première Guerre mondiale alors que les bolcheviques tentaient de se retirer du conflit. Durant les premières années de la guerre, il participait aux comités de ravitaillement des troupes et donnait des leçons à plusieurs groupes de militaires. Il croyait en la nécessité de cette guerre. Selon lui et bon nombre de politiciens de la Douma, c'était sans importance que la Russie soit entrée en guerre durant le régime du Tsar, ses successeurs devaient honorer cette décision jusqu'au moment où la paix serait conclue avec tous les pays impliqués. L'honneur de la Russie était en jeu et ils croyaient que l'Occident reconnaîtrait leurs sacrifices.

Acquisition de l'habitus

Ayant décrit plusieurs aspects de la biographie de Sorokin, il reste encore à insister sur le type de socialisation qui lui permit d'atteindre les positions qu'il occupa. Ce processus

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 100.

¹⁰⁶ Avant 1917, il croyait en la possibilité d'une telle révolution. Les événements de 1917 brisèrent cependant cette croyance, et ses recherches sociologiques sur les révolutions le persuadèrent qu'il ne peut y en avoir de pacifiques.

d'incorporation des connaissances, d'être, d'agir et de sentir est incontournable pour comprendre plusieurs de ses prises de position.

L'absence d'autorité parentale après ses dix ans est certainement l'un des plus importants déterminants de sa socialisation. Elle amorce le début d'une période précaire et incertaine, mais libre et indépendante. Dès ce moment, en cavale avec son frère, Sorokin fut obligé de subvenir à ses besoins, incluant sa propre éducation. D'un village à l'autre, grâce aux soins des paysans et des religieux, il apprit graduellement son alphabet et enrichit son esprit d'œuvres culturelles. Non seulement il développa une rigoureuse discipline au travail sans laquelle il n'aurait pu subvenir à ses besoins, mais la nature même de son travail demandait qu'il soit discipliné; la peinture et la réparation d'icônes ne pouvant se faire qu'avec minutie et une technique bien apprise. L'autonomie, la discipline et l'indépendance façonnèrent la manière avec laquelle il incorpora ses premières connaissances.

Sorokin, nomade et obligé de rencontrer constamment de nouvelles personnes, ne pouvait avoir la gêne comme caractéristiques. Dès son plus jeune âge, il dut apprendre à échanger avec les adultes afin de se procurer le nécessaire à sa survie. Ces échanges n'étaient pas seulement marchands, ils consistaient souvent en d'enrichissantes conversations. En dialogue avec les prêtres et les paysans, la transmission des idées était bilatérale; Sorokin apprenait des uns et enseignait à d'autres. Ces échanges lui donnèrent l'occasion de pratiquer ses aptitudes verbales et d'approfondir ses connaissances dans plusieurs domaines (artistique, spirituelle, agricole, etc.). Par ailleurs, ils favorisèrent un type d'éducation fondé sur la coopération et la conversation plutôt que sur l'instruction forcée des institutions scolaires. À l'école, les jeunes, assis à leur pupitre, apprenaient ce qu'on leur enseignait aux moments indiqués, et faisaient leurs devoirs le soir. Quant à l'éducation du jeune Sorokin, elle se faisait n'importe où, à n'importe quel moment et avec n'importe qui. En outre, étant libre de toute obligation scolaire, intéressé aux œuvres culturelles et discipliné, il s'occupait de sa propre éducation grâce aux livres que lui-même choisissait. Ce type d'apprentissage lui réussit, car sans jamais avoir fréquenté d'école, il reçut d'excellents résultats à son premier examen et obtint des bourses d'études.

Habitué à réaliser ses tâches à son rythme et indépendamment de toute autorité, son séjour en milieu scolaire changea radicalement sa manière de faire. Sorokin avait l'habitude de la vie libre d'un nomade, tandis qu'à l'école, où il vivait désormais, il était sédentaire et sous la constante supervision de ses professeurs. Malgré ce changement de mode de vie, il eût du succès dans ses

cours et ses professeurs furent satisfaits de lui. À la recommandation de ces derniers, il intégra une meilleure école, le séminaire de Khrenovo. Dans ce nouveau milieu, il éprouva quelques difficultés, en raison de problèmes sociopolitiques et personnels. C'est à ce moment qu'il remit en question ses pratiques religieuses et débuta ses études scientifiques. Auparavant, il appréciait les services religieux, mais maintenant, à ce séminaire, ils étaient devenus obligatoires. Cela lui fut désagréable.

Grâce à ses activités politiques, il retrouva le type d'existence de sa jeunesse. Premièrement, il voyageait de village en village pour « répandre le gospel de la révolution »; deuxièmement il reprit son autonomie et son indépendance quand on l'exclut du séminaire. En prison, conséquence de son militantisme, Sorokin se sentait plutôt libre. Sans professeur et avec des geôliers sympathiques à la cause révolutionnaire, il s'instruisait par lui-même des matières qui l'intéressaient. Ses camarades non emprisonnés lui apportaient des livres, il en empruntait d'autres aux prisonniers. Quand il était seul, il lisait donc de son plein gré, puis, lorsqu'il ne l'était pas, il discutait avec les autres prisonniers de ses lectures. Par ailleurs, en échangeant avec eux, il apprit leurs histoires et s'intéressa à leur situation. En prison, comme dans sa jeunesse, le dialogue était d'une grande importance pour son apprentissage. Avidé de connaissances et assez autonome pour assouvir seul cette soif, Sorokin était parfois élève, d'autres fois enseignant. Dans ce type d'apprentissage, un individu ne détenait pas *de jure* l'autorité de l'enseignement, celle-ci s'exerçait selon les compétences et connaissances propres à chaque individu. Celui qui estimait connaître la vérité pouvait affirmer sa position et la soumettre à l'évaluation des autres. Ces conditions favorisèrent un apprentissage beaucoup plus égalitaire et indépendant que celui des écoles.

Expulsé du Séminaire de Khrenovo et habitant St-Petersburg, Sorokin dû fréquenter une école du soir pour acquérir les connaissances nécessaires à la réussite de son examen de maturité. L'enseignement de cette école ressembla plus à son expérience en prison qu'à celle du séminaire. On y donnait des cours, mais on n'obligeait pas les étudiants à y assister : « This system of instruction [...] was free from the drudgery of high school instruction as well as from the boredom of obligatory attendance and other largely fruitless "compulsory requirements" »¹⁰⁷. Ce type d'enseignement correspondait à ses goûts et à ses habitudes d'apprentissage. À cette école, il rencontra plusieurs élèves avec lesquels il se lia d'amitié. Le milieu étudiant étant un milieu particulièrement réceptif aux idées révolutionnaires, ses nouvelles connaissances étaient elles aussi

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 60.

favorables à la révolte et prenaient part aux activités politiques de St-Petersburg. Académiquement et scientifiquement, ce contexte était assez semblable à celui auquel Sorokin était habitué.

Semblable aussi fut son expérience universitaire. Au début du XX^e siècle, les études supérieures en Russie étaient très différentes de celles aux États-Unis. L'habitus scientifique de Sorokin ayant été formé par ce genre d'éducation, quatre décennies plus tard, celui-ci insistera particulièrement sur les qualités de l'enseignement russe. Comme à l'école du soir, la présence aux cours universitaires était facultative. Les étudiants n'étaient soumis à des examens qu'à la fin de l'année scolaire, en mai et en juin. Ils étaient libres de choisir le type d'apprentissage qui leur convenait et les professeurs des cours auxquels ils étaient inscrits les évaluaient une seule fois. S'il l'étudiant réussissait l'examen, il pouvait poursuivre ses études. S'il en échouait un seul, on l'excluait. Pour les responsables de l'université, le principal était que les étudiants réussissent les examens, peu importe comment ils s'y prenaient.

Sorokin appréciait ce type « d'enseignement », et avait même ses propres règles qui définissaient son attitude face à un cours. Pour l'attirer, le cours devait remplir les trois critères suivant : « *a) the professor offered something original, b) this original theory or knowledge was important or significant, and c) his theory course was unpublished* »¹⁰⁸. Ses règles étaient si strictes qu'il n'assista qu'à deux moitiés de cours durant toutes ses années d'universitaires, ce qui ne l'empêcha pas de réussir avec un franc succès l'ensemble de ses études, habitué qu'il était à l'autoapprentissage. Quand il assistait aux cours, il intervenait le plus possible. Hors des périodes de séminaire, il recherchait les discussions directes avec ses enseignants. Ces rencontres fréquentes lui donneront l'occasion de se faire connaître personnellement et d'acquérir une bonne réputation auprès des professeurs qui voyaient en lui un étudiant motivé et prometteur.

Contraint de rester en Russie à cause de la Première Guerre mondiale, il ne put étudier à l'étranger comme ses collègues avant lui. Donc, après l'obtention de son premier diplôme universitaire, il enchaîna avec une maîtrise dont le mode d'apprentissage correspondait à celui auquel il était habitué et qu'il favorisait depuis sa jeunesse. La durée normale des études de maîtrise variait entre quatre et six ans, période durant laquelle les étudiants devaient se préparer à un examen oral. Il n'y avait dans ce parcours aucun autre examen, ni même de séminaire. Les professeurs donnaient à chacun des étudiants une bibliographie et ils devaient maîtriser le contenu

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 68.

des ouvrages s'ils voulaient réussir leur examen oral. Sorokin, par exemple, inscrit à la maîtrise en droit criminel, reçut une « list of some five hundred titles of Russian and foreign volumes » par le professeur Rosin, « Jijilenko handed me a list of some 250 titles in the field of criminal procedure, and professor N. Lazarvesky added a list of some 150 titles in constitutional law »¹⁰⁹. Pour obtenir de l'aide ou des compléments d'information, les professeurs invitaient les étudiants à les consulter en privé. L'évaluation des connaissances, l'examen oral, se réalisait sur une période de quatre jours. Des professeurs – juristes, politologues et économistes dans le cas de Sorokin – questionnaient les étudiants sur une multitude de sujets, de trois à cinq heures par jour. Évidemment, ce type d'apprentissage s'accordait avec les préférences de Sorokin. Il y fit si bien disposé qu'il obtint son titre de *Magistrant* en deux ans seulement.

Bref, la socialisation de Sorokin s'est premièrement faite dans un contexte rural. Nomade et seul avec son frère à peine plus âgé, il dut travailler pour subvenir à tous ses besoins. Il rencontra de nombreuses personnes avec lesquelles il traita d'égal à égal pour son commerce. Quant à son éducation, elle se fit pêle-mêle, dans des circonstances inhabituelles. Puisqu'il était discipliné et autonome, il s'assura lui-même d'enrichir son esprit. Il chercha l'aide des religieux et des paysans lettrés pour lui apprendre les connaissances les plus élémentaires. Puis, il réussit à fréquenter des établissements d'enseignement, mais leurs méthodes d'enseignement « coercitives » ne lui convenaient pas tout à fait. Il n'y demeurera que pour une courte période de temps. C'est à St-Petersburg qu'il trouva les écoles favorables à sa manière d'apprendre.

L'habitus reconstitué

Avant d'étudier le contenu de ses travaux, nous devons décrire et expliquer l'imbrication des éléments décrits ci-haut.

D'abord, les convictions politiques de Sorokin furent grandement influencées par sa lecture des philosophes sociaux et le développement de ses connaissances scientifiques. Il voyait l'humanité d'un œil « évolutionniste » et optimiste, mais les comportements violents et « irrationnels » de ses compatriotes en période de Révolution ébranlèrent cette vision. Si l'humanité avait atteint le stade positiviste, dans lequel la science domine, il était logique que le progrès social dût se faire, en partie, grâce aux ressources offertes par la rationalité. Pourtant, plutôt que d'encourager la science, les acteurs de la Révolution limogeaient les scientifiques et appuyaient

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 87.

leurs politiques sur des doctrines dogmatisées. Sorokin regrettait cette attitude, puisqu'il avait toujours manié simultanément science et politique. Par ailleurs, à son habitus était incorporé un goût pour la haute culture et les valeurs « immortelles » telles qu'enseignées par les écrits religieux. Son aversion de la Révolution, des bolcheviques et des scènes dont il fut le témoin fut causée par les activités en tout point contraires à la morale, la raison et la politique légitime, c'est-à-dire la morale chrétienne, la raison scientifique et la politique démocratique.

S'il y avait donc trois dimensions essentielles, fondamentales, que nous devons décrire, c'étaient celles-ci : culture, science et politique. L'exemple le plus flagrant de cette association, de la tentative de relier ces trois dimensions, se trouve dans l'un de ses commentaires au sujet de son attitude face à la Révolution : « Guidance by available scientific knowledge and by the binding power of universal and perennial moral norms appeared to me as the necessary conditions for a fruitful and painless reconstruction »¹¹⁰. En d'autres termes, ces trois dimensions devaient se compléter et parvenir à une symbiose. Sans cette collaboration harmonieuse, le progrès humain serait impossible.

Avec plusieurs de ses caractéristiques mises en lumière, il est maintenant possible de rattacher Sorokin à un contexte intellectuel particulier à la Russie. En prenant son point d'appui sur un article de Nichols, la partie suivante aura cet objectif.

L'intellectuel russe : l'intelligentsia

Dans son article de 1999, Nichols décrit et explique la tension entre science et politique chez Sorokin. D'abord, il critique la manière avec laquelle les chercheurs divisent généralement la vie du sociologue : « [Their] treatments have popularized a dichotomous image of Sorokin's work as generally "scientific" up to 1937, and as largely "unscientific" for the final three decades of his life »¹¹¹. Selon lui, ces chercheurs n'ont pas accordé une importance suffisante aux activités de Sorokin en Russie : « most commentators have tended to view his scientific and nonscientific involvements as coexisting separately, not influencing one another. A slight shift in the angle of vision, however, reveals that Sorokin struggled to reconcile these competing commitments »¹¹².

¹¹⁰ Sorokin, P. A. (1963), « Sociology of My Mental Life », dans Allen, P. J., *Pitirim A. Sorokin in Review*; Durham, N.C.: Duke University Press, p. 29.

¹¹¹ Nichols, L.T. (1999), « Science, Politics, and Moral Activism: Sorokin's Integralism Reconsidered », *Journal of the History of The Behavioral Sciences*. 35(2): p. 139

¹¹² *Ibid.*, p. 140.

Considérant les activités professionnelles de Sorokin en Russie, notamment ses articles intitulés « notes d'un sociologue », Nichols conclut que cette volonté de concilier sciences et politique fut au cœur de sa carrière. Son article se limite toutefois aux articles de périodique de Sorokin et n'aborde pas ses ouvrages scientifiques.

Ce qui est justement démontré dans ce mémoire, c'est la relation très étroite que Sorokin maintenait entre science et politique. Son instruction scolaire, rappelons-le, s'était faite conjointement à son éducation politique. Tout au long de sa vie en Russie, ces deux dimensions furent liées : il se familiarisait avec la science, la philosophie et la littérature grâce aux auteurs progressistes et révolutionnaires, participait aux mobilisations politiques avec ses collègues étudiants, était invité par ses professeurs à des soirées où l'on discutait politique, etc.

Cette situation n'était pas particulière à Sorokin et à sa génération. Bien avant lui, au milieu du XIX^e, après la mort de Nicholas I, les étudiants universitaires commençaient à s'organiser et à s'engager politiquement. Scolarisés dans les sciences, cultivés en arts et inspirés par les grands auteurs de ce siècle, les étudiants entrevirent le rôle qu'ils allaient jouer dans le développement de leur société. Le milieu universitaire devint un endroit propice à la diffusion des idées progressistes et les étudiants, porteurs de ces idées, furent priés de les propager auprès de leurs semblables :

Radical publicists described the special duty and mission of the student as such to spread the new word of liberty. Students were called upon to extend their freedoms into society, to repay the privilege of learning by serving the people, and to become, in Nikolai Ogarev's phrase, "apostles of knowledge". The model was provided by the 1861 pamphlet, "To the Young Generation." "Only in you do we see people able to sacrifice personal interests for the good of the country," its then-anonymous authors, Nikolai Shelgunov and Mikhail Mikhailov, proclaimed. "We turn to you because we consider you to be the people most capable of saving Russia; you are her real strength; you are the guides of the people; you must explain to the people all of the evil done to them by imperial power"¹¹³.

Selon les étudiants et leurs porte-paroles, l'éducation était la condition nécessaire du progrès social et du bon développement de l'humanité : « education was to produce both personal and political transformation by fostering the development of a rational world view, a sense of solidarity, a social conscience, and a moral duty of practical application »¹¹⁴. Sur la base de cette idée, entre les années 1860 et 1870, une sorte de conscience de classe gagnait graduellement les étudiants – classe que

¹¹³ Morrissey, S. K. (1998), *Heralds of Revolution Russian Students and the Mythologies of Radicalism*; New York: Oxford University Press, p. 22-23.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 25.

Susan Morrissey nomme la « nonnoble *raznochinnaia* intelligentsia », c'est-à-dire une classe d'intellectuels qui ne provenaient pas des rangs de la noblesse.

On assista aussi à l'émergence d'un nouveau mouvement social : le *studenchestvo*. Les étudiants tentaient de s'organiser en association pour défendre leurs intérêts et militer en faveur d'une plus grande autonomie du système d'éducation. En outre, s'appuyant sur les idées des critiques et intellectuels russes qui les précédaient, ils revendiquaient une plus grande justice sociale pour tous. Plusieurs étudiants de cette époque, par exemple ceux qui enseigneront à Sorokin – Kovalevsky, De Roberty et Petrazycki –, continuèrent à s'occuper de politique quand ils cessèrent d'étudier et obtinrent des postes de professeurs. Tous les trois défendaient activement le libéralisme. Le premier, s'y montrant favorable dans ses cours, fut congédié et exilé en 1886. Le second participa à l'organisation et à l'écriture de plusieurs journaux, dont les *Nouvelles de Saint-Petersbourg* (1870), « qui représentait à lui seul presque l'unique presse d'opposition défendant les idées libérales contre les doctrines conservatrices [en Russie] ». Comme ces idées minaient la légitimité du gouvernement, les responsables du journal furent remplacés sous l'ordre du ministre de l'instruction publique¹¹⁵. Comme les deux précédents, le troisième avait été élu à la Douma en 1906. Or, quand elle fut dissoute, Petrazycki lutta contre cette décision en signant le manifeste de Vyborg, qui, entre autres, incitait la population à ne plus payer ses impôts. Pour cette raison, il fut emprisonné¹¹⁶. Ces exemples rappellent vivement les activités de Sorokin en Russie. Ils n'étaient pas des révolutionnaires radicaux qui estimaient devoir prendre le pouvoir par les armes; ils défendaient plutôt leurs idées par le biais de la parole et de l'éducation.

Dans son article, Nichols qualifie l'attitude de Sorokin d'« activisme moral » et l'associe justement à cette classe : « Sorokin's stance throughout his career was typical of the moral activism of the Russian educated classes (the "intelligentsia") of the late nineteenth and early twentieth centuries. This means that Sorokin should be viewed as a public-spirited intellectual »¹¹⁷. Élevé par une communauté en milieu rural et par les religieux, Sorokin débuta sa carrière d'« intellectuel » dès son enfance, en pratiquant ses sermons auprès des paysans. Quelques années plus tard, il changera ses enseignements, de religieux à politiques, et propagera le gospel de la révolution.

¹¹⁵ Verrier, R. (1934), *Roberty : Le positivisme russe et la fondation de la sociologie*, Ed. Félix Alcan, Paris, p. 48-49.

¹¹⁶ Trevino, J. A. (2011), « On Leon Petrazycki, *Law and Morality* » dans Trevino, J. A., *Classic writings in law and society*, New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers, p. 152-153.

¹¹⁷ Nichols, L. T. (1999), « Science, Politics, and Moral Activism: Sorokin's Integralism Reconsidered », *Journal of the History of The Behavioral Sciences*, 35 2, p. 140.

Ensuite, il deviendra professeur universitaire et incitera ses étudiants à réfléchir sur la situation contemporaine de la Russie sous les bolcheviques. À l'instar de ses professeurs-mentors, à la racine de ses activités d'enseignement il y avait l'habitus caractéristique de l'intelligentsia qui l'incitait à guider ses semblables, à prendre position et à s'engager dans la contestation sociale¹¹⁸.

Depuis le XIX^e siècle, les membres de l'intelligentsia avaient le rôle de critique social et valorisaient l'abnégation de soi. En effet, malgré les sanctions possibles à leur égard, ils défiaient les autorités en s'exprimant publiquement sur des sujets sensibles. Les écrivains engagés du XIX^e siècle, par exemple Tolstoï, Dostoïevski et Turgenev, que Sorokin avait lus dans sa jeunesse, en étaient des représentants¹¹⁹. Comme eux, Sorokin était un « idéaliste » et il se donnait pour devoir d'éduquer le peuple, de critiquer et de changer sa société. Son « sens du devoir » allait jusqu'à renier sa propre vie au profit du bien commun, comme en témoignent les événements présentés précédemment¹²⁰.

En exemple de la dévotion de l'intelligentsia à la recherche de la vérité et à sa diffusion dans la société, Nichols cite une lettre ouverte de Solzhenitsyn, un écrivain russe, qui s'adressait à l'Union soviétique des écrivains. On y retrouve, dans des termes quasi-similaires, l'attitude de Sorokin à l'égard de son métier¹²¹. Solzhenitsyn écrit : « I shall fullfill my duty as a writer in all circumstances – from the grave even more than in my lifetime. No one can bar the road to truth, and to advance its cause I am prepared to accept even death »¹²². Parmi les nombreux passages de ses *Leaves* en adéquation avec l'esprit de cette lettre, il suffit d'en citer deux. Le premier concerne ses activités de journaliste après la défaite de Kerensky. Non seulement Sorokin contournait la censure bolchevique en imprimant son propre journal, mais il signait ses articles (des critiques

¹¹⁸ Il serait simpliste de lier ses actions dans un enchaînement direct. La biographie d'un individu n'est jamais vraiment logique, ou cohérente. Elle est au contraire le produit d'une multitude de rebondissements, d'imprévus et d'obstacles qui réfute la cohérence. En présentant ici cette succession d'activités, nous ne remettons pas de l'ordre dans la vie de Sorokin (et on sait, suite à ce qui fut dit dans cette partie, à quel point sa vie fut tout le contraire d'ordonnée). Il s'agissait plutôt de montrer comment Sorokin actualisa les potentialités qui étaient inscrites dans certaines des positions qu'il occupa. Quand il était avec les paysans religieux, il discutait de la morale; avec les ouvriers et les révolutionnaires, de la politique; et avec les étudiants, de la science. Dans toutes ces circonstances, il tâchait de leur montrer le droit chemin.

¹¹⁹ Les grands critiques russes tels que Chernyshevsky, Dobrolyubov et Pisarev furent parmi les plus importantes figures du mouvement. Sorokin ne mentionne pas en avoir fait la lecture, mais ses idées sur l'éducation sont similaires à bien des égards à celles de Pisarev.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 150-151.

¹²¹ Pour une comparaison plus détaillée entre Sorokin et Solzhenitsyn, voir Christensen, B.J. (1996), « Pitirim A. Sorokin: A Forerunner to Solzhenitsyn », *Modern Age*, 38 (4), p. 383-392.

¹²² Nichols, L. T. (1999), *Op. Cit.*, p. 140.

acerbes de la Révolution d'octobre) : Pitirim Aleksandrovich Sorokin. À ses amis qui voyaient là une pratique dangereuse et préféraient qu'il signe sous un pseudonyme, il répliquait : « We all face death anyway »¹²³. Le second est une réplique ironique de Sorokin à l'un de ses amis qui s'étonnait des commentaires critiques émis à l'égard des bolcheviques dans *Système de sociologie*. L'auteur lui répondit : « since executions are the general custom, I would rather be shot for something than for nothing »¹²⁴. Ces extraits démontrent l'abnégation, le sacrifice de soi auquel Sorokin était prêt pour défendre ce qu'il estimait être la vérité. Il avait conscience de sa situation dangereuse, mais plutôt que de battre en retraite, il nourrissait inlassablement de preuves accablantes la justice bolchevique.

Mots de la fin sur Pitirim Aleksandrovich Sorokin

Finalement, Sorokin débuta sa vie avec très peu de ressources. Son père était pauvre et ses trois enfants le quittèrent en raison de ses comportements violents à leur égard. Pitirim et son frère aîné, Vassily, partirent travailler à leur compte dès qu'ils en eurent l'occasion. Dans ces conditions, comment Sorokin réussit-il à se hisser si haut dans sa société, parmi les 0,1% de la population éduquée de Russie¹²⁵? Les causes exactes de ce parcours extraordinaire ne peuvent être établies avec certitude. Ceci étant, sa biographie est un enchaînement d'événements si improbable qu'elle impose à ses lecteurs d'abord l'étonnement, puis ce questionnement. Sommairement, nous pouvons répondre que, contrairement à d'autres pays où la mobilité sociale était très faible, la mobilité en Russie était possible et, sans être la norme, bon nombre d'enfants de paysans réussissaient, malgré leur faible capital économique, à s'éduquer et occuper de meilleures positions que leurs parents. « With the expansion of education after the middle of the nineteenth century, the social sources of the intelligentsia broadened, and the so-called *raznochincy*, or 'men of all ranks,' made their appearance »¹²⁶. La Russie avait « démocratisé » son éducation et son système d'éducation permettait la mobilité d'une grande diversité de personnes. « One may say with confidence that no Western European universities has among its teaching staff and its students so any representatives

¹²³ Sorokin, P. A. (1924), *Op. cit.*, p.104.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 240.

¹²⁵ Mäkinen, I. H. (2002), « Sorokin on Suicide » dans Vägerö, Denny (ed.), *The Unknown Sorokin : His Life in Russia and the Essay on Suicide*, Södertörn academic studies; Stockholm: Södertörns högskola, p. 33.

¹²⁶ Daniels, R.V. (1961), « Intellectuals and the Russian Revolution », *American Slavic and East European Review*, 20 2, p. 271.

of the humbler classes and particularly of persons drawn from the peasantry, as the Russian universities had at the end of the XIXth »¹²⁷.

Heureusement pour Sorokin, la communauté des Komis avait une forte cohésion sociale. Ses membres le prirent en charge et l'aidèrent à se développer après qu'il eut quitté sa famille. Quant au système d'éducation supérieure russe, il était adapté à son caractère, aux habitudes qu'il avait acquises dans sa jeunesse et il était ouvert aux élèves qui présentaient des aptitudes intellectuelles hors du commun. Ensuite, grâce à ses activités politiques et ses habiletés scolaires, Sorokin tissa un important réseau de relations. Ce capital social lui fut d'un grand aide, premièrement pour s'introduire dans les groupes dominants de la Russie tsariste, deuxièmement pour fuir les groupes dominants de la Russie bolchevique. Enfin, pour comprendre et expliquer l'habitus de Sorokin, il est nécessaire de le replacer dans le contexte russe du XIX^e siècle, avec l'intelligentsia comme classe sociale émergente et le *studenchestvo* comme mouvement social auxquels cette classe s'associait, et du début révolutionnaire du XX^e siècle.

Dans ce chapitre, nous avons décrit les étapes de ce parcours et les conditions particulières de son ascension sociale en Russie. Les informations furent limitées aux matériaux disponibles en anglais, mais il en existe d'autres en Russe, puisqu'on dénote un regain d'intérêt pour la vie et l'œuvre de Sorokin dans son pays d'origine. Le prochain chapitre, quant à lui, fera la description des travaux de Sorokin et proposera une approche sociologique afin de comprendre leur production.

¹²⁷ Anon (1923), « The Present Position of Russian Universities », *The Slavonic Review*, 2 4, p. 138-139.

Champ sociologique et premières publications russes

La sociologie russe entre le XIX^e et le XX^e siècle

Si est vraie l'idée selon laquelle la sociologie ne peut naître et se développer qu'à l'intérieur d'un État démocratique, libéral et capitaliste, on peut s'interroger sur sa présence dans un pays tel que la Russie, où un régime politique démocratique peine à s'instaurer même en 2014. Comparativement aux pays européens comme la France et la Grande-Bretagne, la Russie prit plus de temps à se moderniser. Alors que le régime monarchique d'Angleterre fut réformé en une monarchie constitutionnelle dès 1688 et celui de la France, en 1789, par une révolution instaurant la démocratie, le tsarisme perdura jusqu'à la Première Guerre mondiale. Sous les coups de la Révolution de février puis celle d'octobre, c'est en 1917 que lui succéda le régime soviétique. Ni l'un ni l'autre de ces régimes politiques ne garantissaient la liberté académique requise pour qu'un travail scientifique sur la société puisse s'accomplir réellement. Les tsars s'en méfiaient, car la sociologie était souvent associée au socialisme, une idéologie qui minait leur légitimité depuis le milieu du XIX^e siècle, et les bolcheviques supprimèrent l'autonomie académique de la sociologie en obligeant les chercheurs à contribuer au développement des thèses marxistes. Les deux régimes connaissaient le potentiel contestataire de la sociologie et empêchèrent son développement. Pour cette raison et parce que « this multifaceted discipline did not produce a comprehensive self-descriptive narrative [...] there are no conventional canons for telling the history of Russian sociology in the nineteenth and early twentieth century »¹²⁸.

En Europe ainsi qu'en Russie, les premiers intellectuels qui se déclaraient sociologues entreprenaient leurs recherches avec un esprit réformateur inspiré du socialisme et une partie considérable des sociologues qui leur succédèrent eurent tendance à s'y associer, mêlant activisme politique et recherche scientifique. « While the Russian imperial government saw sociology as a politically suspect field of scholarship, the faculty and especially the students conceived of sociology as a modern form of knowledge that could be instrumentalized for the purposes of liberal or socialist politics »¹²⁹. Pour ces raisons, la sociologie dérangeait souvent les autorités. En Russie,

¹²⁸ Seyonov, A., Mogilner, M., Gerasimov, I. (2013), « Russian Sociology in Imperial Context », dans Steinmetz, G., *Sociology and Empire*, Politics, history, and culture, Durham and London: Duke University Press, p. 57.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 69.

où le gouvernement du Tsar avait une forte emprise sur la société, la sociologie s'institutionnalisa difficilement dans les établissements d'enseignement supérieur.

Ne trouvant pas d'appui dans les institutions d'enseignement ou au gouvernement, les Russes produisaient peu de recherches, mais ils en importaient massivement. Ils se tenaient au courant de ce que faisaient les philosophes et les chercheurs des autres pays et s'intéressaient fortement à leurs idées : « Some Russian sociologists even argued that there were more translations of sociological work than original sociological literature »¹³⁰. Ils connaissaient les socialistes (dont Proudhon, Fourier, Saint-Simon, Marx) et les scientifiques (Spencer, Darwin, Comte) qui œuvraient dans des contextes bien différents, et discutèrent de leurs idées dans des cercles de discussions privés. Contraints dans la réalisation de leurs propres recherches, les penseurs russes se tournèrent vers les chercheurs des autres pays, c'est pourquoi les champs du savoir russes se constituèrent sur la base d'idées provenant majoritairement de l'étranger. En outre, durant leurs études supérieures, plutôt que de rester dans leur université et travailler avec les professeurs russes, les étudiants étaient fortement encouragés à fréquenter les universités étrangères et à rencontrer les chercheurs des autres pays. Les intellectuels russes intégrèrent donc surtout les idées des savants étrangers – idées qui étaient exogènes à leur société – et ils les adaptèrent pour répondre à leurs propres problèmes¹³¹.

En Russie, dans les années précédant la Première Guerre mondiale et la révolution de 1917, peu d'individus étaient formés en sociologie. Les personnes intéressées aux sciences sociales devaient étudier à l'étranger, surtout en France, car la sociologie y était mieux développée et les chercheurs jouissaient d'une plus grande liberté académique et d'expression. C'est le cas de l'un des premiers sociologues russes, Maksim Kovalevsky (1851-1916), qui avait fait une partie de ses études en Europe et qui avait travaillé une vingtaine d'années en France, forcé à l'exil en 1886 en raison de ses positions scientifiques et politiques : « The [russian] government looked with much disfavor upon his course in comparative constitutional law, which threw favorable light on western democratic institutions and gave indirect support to domestic movements favoring a constitutional government for Russia »¹³². Les autorités se méfiaient de cette discipline à tendance socialiste et

¹³⁰ Weinberg, E.A. (2004), *Sociology in the Soviet Union and Beyond*. Burlington: Ashgate, p. 4.

¹³¹ Seyonov, A., Mogilner, M., Gerasimov, I., *Op. cit.* p. 53.

¹³² Vucinich, A. (1976), *Social Thought in Tsarist Russia : The Quest for a General Science of Society, 1861-1917*; Chicago: University of Chicago Press, p. 155.

marxiste, et les responsables des institutions du savoir, sous l'influence du gouvernement, ne voulaient formellement autoriser un programme de sociologie : « the Russian Ministry of Education had objected to the introduction of a subject that it thought likely to spread views that could ultimately undermine the institution of the monarchy »¹³³.

Bien que Kovalevsky et de Roberty (un autre sociologue russe important en exil) participaient au développement de la sociologie et à la réputation des savants russes (à Paris, ils avaient fondé l'École russe des hautes études sociales en 1901), leurs activités scientifiques ne se situaient pas dans le champ scientifique russe. Ils ne contribuaient pas à la formation de ce champ et à l'institutionnalisation de la sociologie dans les établissements d'enseignement supérieur en Russie.

Les savants russes ne réussirent à légitimer et institutionnaliser les sciences sociales dans les établissements d'enseignement et de recherche qu'au début du XX^e siècle. C'est seulement suite à la première guerre civile que le nouveau Tsar assouplit son étreinte sur le système d'enseignement, ce qui permit, entre autres, le retour en Russie de Kovalevsky et de De Roberty. Bien qu'ils eurent l'opportunité d'enseigner des cours de sociologie à l'Institut psycho-neurologique, fondé en 1908, la sociologie demeura dans l'ombre des autres disciplines. La Société Russe de Sociologie vit le jour en 1916 (avec Sorokin comme secrétaire), mais il fallut attendre entre 1919 et 1922 pour que soit créé le premier département de sociologie à l'Université de St-Petersburg (avec Sorokin à sa tête). Puisqu'il n'y avait aucun département de sociologie ou d'institut de recherches sociologiques, les aspirants sociologues s'associèrent à d'autres disciplines. Leurs études, si sociologiques elles étaient, furent présentées sous un autre nom : psychologie, philosophie, histoire, économie, droit. Sorokin lui-même n'étudia jamais officiellement dans un programme de sociologie, mais plutôt dans celui du droit et d'économie.

Quelques importants sociologues russes

Dans l'objectif de comprendre et d'expliquer la production scientifique de Sorokin en Russie, un dernier prérequis doit être complété : celui de la présentation de ses prédécesseurs. Tout comme nous avons vu au chapitre précédent le contexte intellectuel, social et politique de la Russie entre le XIX^e et le XX^e siècle, afin de pouvoir comprendre la biographie de Sorokin, il est

¹³³ Stickle, A. (2002), *Op. cit.*, p. 16.

maintenant nécessaire de regarder plus précisément le contenu de travaux sociologiques importants à cette époque. Cette démarche permettra quant à elle de comprendre l'espace des possibles tel qu'il se présentait à Sorokin.

Les trois sociologues russes que nous présenterons brièvement en guise d'introduction à cet espace des possibles furent choisis pour deux raisons. Premièrement, ceux-ci ont, plus que tout autre penseur de ce moment, contribué au développement de la sociologie, à son institutionnalisation et à son enseignement aux premières générations d'étudiants russes. Deuxièmement, ce furent les plus importants mentors de Sorokin pendant ses études universitaires. Leur influence sur la manière de travailler et les idées de Sorokin est donc majeure et incontestable.

Maksim Kovalevsky

Kovalevsky étudiait principalement les institutions politiques dans une perspective d'histoire comparée. L'un de ses plus grands ouvrages, *Russian Political Institutions* (1902), n'indique pas seulement le domaine d'études qui l'intéressait, mais aussi, dans une certaine mesure, ses convictions politiques. Concernant ce dernier point, il introduit son ouvrage en affirmant dans sa préface : « from an eastern and despotic state, Russia, thanks to the reforms of Peter, Catherine and the two Alexanders, is becoming more and more a European one »¹³⁴. Kovalevsky démontrait clairement un penchant favorable pour les régimes politiques européens et américains (il était fondateur de l'un des partis politiques démocratiques de la Russie).

Ceci dit, dans cet ouvrage il entreprendra de décrire l'évolution des institutions politiques de la Russie afin qu'elle soit compréhensible à des lecteurs étrangers. Le livre, publié dans les Presses de Chicago, était donc destiné à un public extérieur à la Russie. Comme son objet étant l'évolution des institutions politiques de la Russie, qu'il estime fortement influencée par l'Europe, sa méthode est celle d'une histoire comparée. Il démontre comment la Russie intégra diverses composantes des régimes européens, de quelle manière elle les modifia pour se fondre au régime existant et les répercussions que cette intégration eut sur la société russe. En proposant son analyse du nouveau système légal russe, il soutient une idée qui vaut pour l'ensemble des institutions russes : « we recognize that it is not so much the institutions and judicial usages of any country in particular as the general principles which guide the matter among all the civilized people of Europe that have been taken into consideration by the lawers intrusted with the difficult task of remodeling the

¹³⁴ Kovalevsky, M. (1902), *Russian Political Institutions*, Chicago: The University of Chicago Press, p. viii.

system of Russian courts »¹³⁵. À l'instar des idées scientifiques et philosophiques, les réformes en matière de politique étaient donc fortement inspirées par ce que faisaient les Européens. Les Russes entendaient les adapter à leur situation. Cette adaptation ne réussissait cependant pas nécessairement. Kovalevsky accuse la Russie de copier les institutions européennes sans être capable de changer la culture politique russe. Rhétoriquement, il demande « will not this mere imitation of form explain why Russia's experience with European institutions has, till now, done scarcely anything toward rooting from her soil what is left of that unbounded, despotic power which is common to all eastern monarchies? »¹³⁶.

Eugène de Roberty

Quant à lui, plutôt que de s'attacher à un objet particulier et de l'étudier empiriquement, De Roberty voulait d'abord développer et populariser la sociologie. Pour cette raison, il décida de publier une série d'articles, sous le nom de « Notes sociologiques » qu'il publia dans *La philosophie positive*, le journal de la Société de sociologie, en 1876 et 1878. Ces articles furent regroupés deux années plus tard en une édition, *La sociologie*.

Suivant les théories de Comte et précédant ceux de Durkheim, ces écrits figurent parmi les premiers traités de sociologie. Comme à cette époque les scientifiques sociaux devaient définir leur objet et la spécificité de leur science, De Roberty tâchait de situer la sociologie par rapport à la biologie. C'est ce qu'il fait dans *La Sociologie* en affirmant par exemple : « la société peut et doit être considérée comme quelque chose de distinct, de séparé, de différent de l'homme biologique, comme un véritable milieu, un véritable agent extérieur par rapport à l'individu isolé »¹³⁷. En voulant clairement distinguer la sociologie de la biologie, il se trouvait d'un autre côté confronté à la psychologie, car ces trois sciences étaient souvent confondues, comparées et mises à l'épreuve l'une par l'autre. Dans cet espace des possibles, De Roberty énonçait sa théorie la plus connue, *l'hypothèse bio-sociale*, qui, en outre, décrit la complémentarité des sciences :

L'individu biologique, isolé de ses semblables, ne manifeste que les propriétés psychiques élémentaires, celles qui sont intimement liées aux conditions cérébrales [...] les manifestations les plus hautes de la pensée et du sentiment lui sont totalement inaccessibles et doivent, en conséquence, être considérées comme le produit de l'action combinée de l'agent biologique et de l'agent social.¹³⁸

¹³⁵ *Ibid.* p. 233.

¹³⁶ *Ibid.*, p. viii-ix.

¹³⁷ De Roberty, E. (1893), *La sociologie*, Ed. Félix Alcan, Paris, p. 197.

¹³⁸ *Ibid.* p. 45.

L'hypothèse bio-sociale contient donc une formule qui distingue les sciences, et ce, en insistant sur leur interdépendance. Les travaux de De Roberty conserveront cette proximité et lui-même enseignera des cours de psychosociologie où il soutenait que : « si le fait social ou surorganique suit le fait biologique, il précède toujours le fait psychologique. Par là seulement, du fond de l'âme collective, peut surgir la personnalité morale »¹³⁹. Ces quelques affirmations présentent De Roberty comme un scientifique multidisciplinaire, qui s'intéressait davantage à définir et publiciser les sciences qu'à étudier des problèmes empiriques.

En outre, selon de Roberty, la morale était un « résidu particulier des faits sociaux, un rejaillissement ou un réfléchissement, plus ou moins conscient ou inconscient, des lois les plus intimes de l'organisation sociale »¹⁴⁰. Il ajoute ensuite que la morale et le droit sont les deux faces d'une même médaille et que leur étude serait féconde pour la sociologie. Sa position face à la sociologie du droit était similaire à celles de ses collègues russes. Il estimait que le droit fournissait aux scientifiques « un véritable cabinet d'histoire naturelle de la société, une sorte de muséum social, où l'on ne saurait faire de trop longues haltes et de trop sérieuses études »¹⁴¹. En étudiant les institutions politiques, une partie importante du travail de Kovalevsky portait sur les institutions juridiques, mais c'est Petrazycki qui s'intéressa le plus à ce « muséum social ».

Leon Petrazycki

Leon Petrazycki, le troisième père fondateur de la sociologie en Russie, enseignait au département de droit à l'Université de St-Petersburg. Il est le seul à ne pas avoir connu l'exil avant la révolution bolchevique (après celle-ci, il trouva refuge en Pologne). Son champ d'études principal était la sociologie juridique et sa perspective d'analyse était à la frontière de la sociologie et de la psychologie. Ses contributions principales sont en russe, mais les lecteurs anglophones ont à leur disposition *Law and Morality*¹⁴² dans lequel l'auteur différencie et compare les théories objectives (*positives*) et subjectives (*intuitives*) du droit. Les unes placent une grande importance sur les lois écrites, mises en application par la police et les tribunaux. Les autres sur l'expérience et les émotions des individus face à certaines actions.

¹³⁹ De Roberty, E. cité par Kovalevsky, M. (1915), « Une page de nos rapports avec la philosophie occidentale (en russe) », dans *Le Messager de l'Europe*, Livre n°6, Saint-Petersbourg, p. 163-164.

¹⁴⁰ De Roberty, E. (1893), *Op. cit.*, p. 6.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 7.

¹⁴² Il s'agit d'une compilation de deux ouvrages publiés en 1905 et 1907. Timasheff en a organisé la publication aux États-Unis.

Son approche était « révolutionnaire » et ébranla les conceptions que l'on se faisait précédemment du concept du droit. « He bluntly told his students and colleagues that all the existing theories on the nature and properties of law were essentially wrong because they ignored the nature of its reality. What they considered to be real were mere phantasma »¹⁴³. Ce qui l'intéressa n'était pas tant les institutions responsables de l'application des lois, ou les lois elles-mêmes, mais l'expérience subjective des individus face à leurs actions et celles des autres. Dans une perspective behavioraliste et introspective, « He was interested not only in people's responses to the external stimuli in their environment but also in the subjective meanings of their *psychical experience* »¹⁴⁴. Il soutient, par exemple : « it is emotions, not external sanctions that chiefly motivate people to realize their rights and fulfill their duties. Emotions as inner drivers are what lead to the law's development »¹⁴⁵. En d'autres termes, les individus adopteraient certaines conduites en fonction des émotions qu'elles inspirent, et les lois, qui sont ensuite écrites, prescrivent les conduites qui causent des émotions négatives. Son étude du droit ne se concentre pas sur la coercition et les institutions juridiques, mais plutôt sur les déterminants sociaux et psychologiques qui incitent à commettre ou non certaines actions.

À leur retour, les deux premiers scientifiques enseignèrent la sociologie à une génération d'étudiants qui voulaient se spécialiser dans cette nouvelle science, d'abord à l'Institut Psycho-Neurologique, ensuite à l'Université de St-Petersburg. Il en va de même pour Petrazycki qui enseigna à trois des sociologues russes les plus connus : Sorokin, Gurvitch et Timasheff. Le fait qu'ils aient étudié sous Petrazycki n'est pas anodin quand l'on sait qu'ils ont chacun publié des ouvrages de sociologie du droit. Ceux-ci, affirmait un commentateur de Timasheff, étaient les membres les plus influents d'un groupe d'étudiants ralliés autour de Petrazycki¹⁴⁶. Les ouvrages de sociologie du droit de Timasheff et de Gurvitch sont bien connus, mais, comme nous le verrons, Sorokin s'occupa lui aussi de cet objet d'étude.

¹⁴³ Timasheff, N., « Introduction » dans Petrazycki, L. (2011), *Law and morality*, New Brunswick: Transaction Publishers, p. xxix.

¹⁴⁴ Trevino, A. J. (2011), « On Leon Petrazycki : Law and Morality », dans Trevino, A. J. (ed.), *Classic Writings in Law and Society*, New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers, p. 162.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 163.

¹⁴⁶ Schiff, D. (1981), « Timasheff's Sociology of Law », *The Modern Law Review*, 44 4, p. 400.

Timasheff, Gurvitch et la sociologie du droit

Après avoir présenté les scientifiques qui œuvraient déjà à l'intérieur du champ sociologique, il est nécessaire de comparer quelques-uns des nouveaux arrivants. Si les sociologues étaient peu nombreux à l'époque, il existe encore moins d'informations à leur sujet. La sélection des exemples dépend donc encore de la disponibilité d'informations.

Dans un article de 1973, Alex Simirenko procède à une brève comparaison de la vie et de l'œuvre de Timasheff, Sorokin et Gurvitch¹⁴⁷. Une première observation ressort distinctivement de cette comparaison : ces trois sociologues n'auraient pu provenir de milieux plus différents. Timasheff naquit en 1886 d'une famille noble de Russie, Sorokin en 1889 de paysans komis et Gurvitch en 1894 de commerçants juifs. Pourtant, malgré les différences évidentes de naissance, tous trois étudièrent à l'Université de St-Petersburg au département de droit, vécurent les révolutions russes, connurent l'exil et devinrent des intellectuels de renommée mondiale.

En ce qui concerne ses études sur le droit, Timasheff est bien connu pour son *Introduction à la sociologie du droit* (1939), mais il s'intéressa à la question dès son magister (1910), qui abordait l'histoire de la probation en Russie et son magistrant (1914) qui portait sur la propagande criminelle¹⁴⁸. La première monographie qu'il publia est la thèse de son magister. Ensuite, il enseigna la sociologie juridique à l'Université, travailla sur des projets de législations pour le gouvernement provisoire de 1917 et devint le doyen de l'École de Droit à l'Institut Polytechnique de St-Petersbourg après la Révolution d'octobre. En Russie, ses travaux portèrent entièrement sur des questions de droit¹⁴⁹. Quand il dû s'exiler en 1921, il laissa en Russie le manuscrit d'un grand ouvrage qu'il préparait. « The following year he published (in Russian) an essay, "Law as a Social Psychological Phenomenon," in which he attempted to orient the sociology of law to social psychology ». Dans cet article se retrouvent les éléments importants de la conception sociologique du droit qu'il préparait en Russie. Plus tard, « While lecturing on the sociology of law at Harvard, Timasheff resumed work on the project. The effort resulted, with Sorokin's help in arranging publication, in the appearance, in 1939, of *An Introduction to the Sociology of Law* »¹⁵⁰. L'influence

¹⁴⁷ Simirenko, A. (1973), « Social Origin, Revolution and Sociology : The Work of Timasheff, Sorokin and Gurvitch », *The British Journal of Sociology*, 24 1, p. 84-92.

¹⁴⁸ Trevino, J. A. (2002), « Introduction to the Transaction Edition » dans Timasheff Nicholas S., *An Introduction to the Sociology of Law*, New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers, p. xi.

¹⁴⁹ Scheuer, J. F. (ed.) (1965), *The Works of Nicholas S. Timasheff : An Annotated Bibliography*, LePlay Research, p. 1-14.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. xiv.

de Petrazycki sur ses décisions scientifiques est incontestable, c'est lui qui l'a introduit à l'étude sociologique de cet objet, et pour rendre hommage à son mentor, Timasheff organisa, en 1955 aux États-Unis, la traduction anglaise de son magnum opus, *Law and Morality*¹⁵¹.

Si Timasheff a surtout fait carrière grâce à ses travaux en sociologie du droit, Gurvitch a quant à lui abordé une pléthore de sujets : de la sociologie dialectique à la sociologie de la connaissance, en passant évidemment par la sociologie du droit. À l'extérieur de la Russie, son premier ouvrage sur le sujet paru en 1930, *L'Idée du droit social*. Cependant, en Russie, ses premiers travaux indiquaient déjà son intérêt : son premier grand travail fut *La Doctrine politique de Théophane Prokopovitch et ses sources européennes* (1915), le second, *La philosophie du droit de Otto Gierke* (1917) et son troisième, *Introduction à la théorie du droit international* (1922)¹⁵². Ces titres indiquent une tendance plus grande que ses collègues à la philosophie – tendance qu'il doit en partie à sa formation universitaire en Allemagne, son intérêt pour les doctrines politiques et l'histoire de la philosophie sociale¹⁵³. Il affirme à cet égard que ses plus importantes influences du moment sont des philosophes, surtout Fichte. En ce qui concerne, son expérience des révolutions russes de 1917, elle fut surtout celle d'un observateur. Contrairement à Sorokin, qui s'impliqua directement en politique, et à Timasheff, qui travailla sur des législations, Gurvitch ne s'impliqua pas directement dans le conflit. Il discuta néanmoins avec des militants et s'intéressa particulièrement aux nouvelles organisations des premiers mois révolutionnaires. Il resta fortement marqué par la « planification collectiviste décentralisée » qui caractérisait cette période. Il quitta la Russie en 1920, suivi de Timasheff en 1921 et de Sorokin en 1922¹⁵⁴.

Si l'intérêt de Timasheff, Gurvitch et de Sorokin (comme nous le verrons ci-bas) pour la sociologie juridique était grand, c'est sans doute parce qu'ils étudiaient dans un département de droit à l'Université de Petersburg. La sociologie avait du mal à s'instituer dans les établissements

¹⁵¹ Trevino, J. A., *Op. cit.*, p. xi.

¹⁵² Duvignaud J. (1969), *Georges Gurvitch : symbolisme social et sociologie dynamique*, Paris: Seghers, p. 187.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 83.

¹⁵⁴ Un autre scientifique important de la cohorte de Sorokin doit être mentionné : Nikolay Kondratieff. Comme Sorokin, Kondratieff est né dans la communauté des Komis et ils ont même étudié ensemble au séminaire de Khrenovo. À l'instar de Sorokin, il fréquenta les Socio-révolutionnaires et participa aux mouvements politiques avec eux. Pour cette raison, il fut renvoyé du séminaire et continua ses études en Ukraine. Il revient ensuite étudier à l'Université de Petersburg au département d'économie de la faculté de droit où il reçut lui aussi l'enseignement de Kovalevsky et de Petrazycki. Cependant, bien qu'il eut à peu près le même parcours que Sorokin, il s'intéressa davantage à l'économie qu'à la sociologie. Voir l'article : Grinin L. E., Tesselano C. D., Korotayev A. (2012), « Introduction. Kondratieff's Mystery », *Kondratieff Waves. Dimensions and Prospects at the Dawn of the 21st Century. Yearbook*, disponible en ligne au : http://www.socionauki.ru/book/files/k_waves_en/volume_1/005-022.pdf (page consultée le 22 octobre 2014).

d'enseignement supérieur, mais elle réussissait à les pénétrer par le biais des autres départements, dont ceux du droit. De ce fait, la formation et la production sociologique furent nécessairement orientées vers cet objet, c'était l'un des rares objets de recherche sociologique légitime et reconnu au sein du champ universitaire. Nous verrons à présent que Sorokin n'échappa pas à cette prépondérance du droit et à l'influence des professeurs Kovalevsky, De Roberty et Petrazycki.

Publications de Sorokin en Russie

Les travaux de Sorokin les plus couramment discutés sont ceux produits aux États-Unis. À cause de son émigration de Russie, de l'obstacle de la langue et de l'accessibilité de ses premières publications, sa carrière russe fut largement ignorée par les chercheurs. Cet oubli laisse croire que la période russe de Sorokin fut non pertinente, improductive d'un point de vue scientifique. Cependant, rien n'est plus faux : dix ans de productions scientifiques s'y sont écoulés, culminant en une bibliographie de quatre livres et de plus d'une centaine d'articles en tout genre et format.

Dès 1910, alors qu'il débutait à peine ses études universitaires, Sorokin réalisa quelques recherches empiriques et publia plusieurs textes dans des périodiques russes. Grâce à l'article de Jonhston, Mandelbaum et Pokrovsky¹⁵⁵, lequel fut référé plus haut, les résumés de quelques-unes des plus importantes publications sont disponibles à l'analyste. De 1910 à 1914, Sorokin publia au moins cinq articles au sujet des Komis. Le premier, par exemple, portait sur la place de l'animisme dans leur culture; un autre démontrait les liens entre l'œuvre de Jakov et les Komis et un troisième critiquait les thèses d'un chercheur qui soutenait que les Komis étaient un peuple riche. On peut voir dans les premières recherches empiriques de Sorokin un penchant pour des objets culturels, ethnologiques et artistiques.

En 1911 seulement, Sorokin publia cinq compte-rendu sur des ouvrages théoriques de ses collègues russes et quatre compte-rendu sur des ouvrages portant sur les Komis. Les années suivantes en compteront davantage et les sujets seront plus diversifiés. En effet, Sorokin critiquera non seulement des ouvrages des chercheurs étrangers (surtout français¹⁵⁶), mais il étendra ses critiques à des recherches en psychologie, en économie, en droit, en philosophie et en science

¹⁵⁵ Johnston, B. V. et al. (1994), *Op. cit.*, 28-42.

¹⁵⁶ Sorokin était l'un des premiers Russes à s'intéresser aux travaux de Durkheim. Il estimait beaucoup ses recherches, avait traduit quelques extraits des *Règles élémentaires de la vie religieuse* et avait échangé quelques lettres avec le sociologue français. Voir à ce sujet, Gofman, A. (2001), « From Classic to Classis : Durkheim and Early Sorokin », dans Kravchenko, S. A. et Pokrovskii, N. E. (ed), *Return of Pitirim Sorokin*; Moscow: Pitirim Sorokin-Nikolai Kondratieff International Institute, p. 101-106.

politique, ce qui démontre une grande curiosité intellectuelle, une connaissance étendue des problèmes scientifiques contemporains et une habileté avec plusieurs langues (le russe, le français, l'anglais, le latin et un peu d'allemand). Le nombre de ses publications, avant la fin de 1916, c'est-à-dire avant d'obtenir son diplôme de *Magistrant*, s'élèvera à un peu plus de 67.

Il publia aussi, en 1917, plusieurs pamphlets politiques servant à éduquer le peuple, par exemple : *The Causes of the War and Ways to Peace*, *The Essence of Socialism*, *Who and How Should the Constituent Assembly be Elected* ou encore *What Is Monarchy and What Is Republic*. Nichols a très bien analysé les articles publiés dans *Volya Naroda*, le journal créé par Sorokin¹⁵⁷, en montrant comment l'implication politique était intimement liée à son travail scientifique. Ces articles faisaient partie d'une série nommée « Notes d'un sociologue » (titre qui rappelle celui qu'employait De Roberty dans le journal *La philosophie positive*).

Dès à présent, nous entrerons plus en détail dans la présentation et l'analyse de ses travaux sociologiques en Russie. Deux livres et un article sociologiques sont disponibles en langue anglaise, *Hunger as a Factor*, *Suicide as a Social Phenomenon* et *Sociology of Revolution*. Ces recherches feront l'objet d'une présentation considérable¹⁵⁸. Pour cause de contrainte langagière, nous n'aborderons que brièvement *Crime et châtement* et *Système de sociologie* par le biais de chercheurs qui en firent les résumés.

Crime et châtement, service et récompense

En anglais, peu de choses ont été écrites au sujet de la première monographie de Sorokin. Indisponible elle-même en langue anglaise et les copies étant demeurées en Russie, elle intéressa très peu les auteurs américains, d'autant plus qu'ils avaient à critiquer des ouvrages dont les sujets brûlaient d'actualité. Sorokin lui-même ne la mentionne que dans ses écrits autobiographiques. Ceci est attribuable au fait que Sorokin tend à ne pas revisiter ses ouvrages après leur publication, exception faite de *Système de sociologie*, duquel il reprit plusieurs idées pour *Society, Culture and*

¹⁵⁷ Ce chercheur propose également une hypothèse intéressante au sujet du raisonnement de Sorokin sur la nontraduction de ses écrits russes. Il affirme : « Sorokin himself is partly responsible [for the lack of available English translation of his works], in a sense that he did not arrange translations of many early writings. Of course, since he read in several languages, he must have felt that ignorance of his writings indicated scholarly weakness ». Cette faiblesse explique pourquoi il nous fut impossible de présenter une lecture des documents dans leur langue d'origine. Nichols, L. T. (1999), *Op. cit.*, p. 142.

¹⁵⁸ Une présentation détaillée de *Hunger* semble a priori superflue pour la recherche que nous nous sommes donnée. Cependant, elle est très importante, car, comme il sera vu plus bas, l'ouvrage n'a pas fait l'objet d'un tel traitement par les commentateurs de Sorokin. Presque un siècle s'est déroulé depuis son écriture et le livre est toujours sans résumé détaillé. Ce mémoire donne l'occasion de corriger cette lacune.

*Personality*¹⁵⁹. Hormis les circonstances de son écriture, on en sait donc peu sur *Crime et châtiment*, cette monographie qui devait servir de thèse à son *Magister*¹⁶⁰.

Comme Sorokin étudiait dans un département de droit, il fréquenta à plusieurs reprises le milieu carcéral et reçut l'enseignement des plus importants juristes de la Russie, son premier ouvrage en fut nécessairement influencé. Il recueillit les données principales de son étude en prison et acquit les outils théoriques pour les analyser à l'université.

L'objet d'étude, le crime et le comportement humain, s'inscrivait directement dans le champ du droit. Ceci dit, Sorokin apportait une nuance : il abordait son objet d'un point de vue sociologique plutôt que légal ou moral. Le crime, ainsi entendu, aurait des causes et des répercussions *sociales*. « As a whole, the work is devoted to two interconnected problems : (1) the problem of social behaviour, revealing itself in acts, and (2) the problem of social motivation, revealing itself in reactions to acts »¹⁶¹.

Le comportement humain aurait donc toujours deux dimensions : l'action et la réaction. L'action d'un individu engendre la réaction des autres et cette réaction influencerait le retour de l'action initiale. Sorokin différenciait trois types d'action : permise, prohibée et recommandée. L'action permise consiste en un acte normal auquel s'attendent les autres individus. Leur réaction est donc neutre. Les actions prohibées, quant à elles, sont celles qui violent les lois, la morale, les normes et les valeurs. Ceux qui les commettent reçoivent une punition (emprisonnement et marginalisation). Le dernier type, l'action recommandée, englobe les comportements extraordinaires. L'individu qui fait une telle action dépasse les attentes de ses semblables et reçoit une récompense pour l'avoir commise. Le premier type correspond à un comportement normal, tandis que les deux autres sont déviants.

Dans une perspective behavioriste, Sorokin explique que le comportement des individus est déterminé par les punitions et les récompenses qu'il reçoit. S'il commet un acte prohibé, et qu'il

¹⁵⁹ Sorokin, P. A. (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*; New Haven, Conn.: College and University Press, p. 96.

¹⁶⁰ Dans son article, Paonomareva affirme : « The manuscript was defended as his diploma thesis », mais les autobiographies de Sorokin affirment le contraire. Sorokin *voulait* utiliser cet ouvrage pour obtenir son magister en droit criminel, mais il ne put le faire en raison de la cessation des activités académiques en 1917. Nonobstant cette contradiction, l'auteur fait partie des rares critiques à avoir abordé *Crime et châtiment* en langue anglaise, c'est pourquoi notre propre présentation se base intégralement sur son interprétation de l'ouvrage. Paonomareva, I. (2011), *Op. cit.*, p. 880.

¹⁶¹ *Ibid.*

reçoit une punition, un conditionnement s'opérerait en lui pour le décourager à en commettre d'autres. En revanche, les récompenses d'un comportement « héroïque » l'encourageraient à recommencer. « Punishment and reward determine and transform the acts of human behavior, showing a 'training' effect, to use Sorokin's term »¹⁶².

Si le professeur Petrazycki accordait une grande importance aux émotions qu'inspiraient certains actes dans l'élaboration des lois, Sorokin soulignait le conditionnement qui résultait de la réaction à une action. Son hypothèse rappelle évidemment la psychologie telle que développée par Pavlov, seulement, dans le cas de la déviance, les récompenses et les punitions ne sont pas nécessairement physiques, mais *sociales*. La réaction des autres individus serait la récompense ou la punition du conditionnement. Par ailleurs, Sorokin ne sera pas le seul à employer cette perspective dans le cas du droit. Timasheff, dans son *Introduction à la sociologie du droit*, est lui aussi influencé par Pavlov¹⁶³.

Malheureusement pour l'analyste, *Crime et châtement* ne fut jamais traduit, il est donc fort difficile d'en dire davantage sur ce long ouvrage (à peu près 400 pages). On comprendra davantage la perspective théorique et méthodologique de Sorokin par le biais des ouvrages *Système de Sociologie*, *Hunger as a Factor in Human Affairs* et *Sociology of Revolution*. Ces travaux préciseront certaines idées que nous avons brièvement présentées pour décrire *Crime et châtement*.

Suicide as a Social Phenomenon

Dans un livre de 2002, des chercheurs décrivent et présentent l'un des premiers articles de Sorokin. Écrit en 1913, *Suicide as a Social Phenomenon*¹⁶⁴ avait été perdu et oublié depuis sa publication. Il ne fut retrouvé qu'en 1999 dans la Librairie Nationale de St-Petersburg. Vågerö en fait la présentation et le publie pour la première fois en anglais dans le cadre d'un petit livre qui rassemble quelques textes sur Sorokin et son article. *Suicide as a Social Phenomenon* est ainsi le plus vieux texte traduit de Sorokin et grâce à cette traduction, le texte intégral est disponible.

À l'aube du XX^e siècle, l'augmentation fulgurante des cas de suicide inquiétait plus d'une personne. Le phénomène n'était pas si récent, mais l'action de s'enlever la vie avait toujours quelque chose d'obscur, d'incompréhensible et de tragique. Ce problème social intéressa les scientifiques,

¹⁶² *Ibid.*, p. 881.

¹⁶³ Trevino, Javier A., *Op. cit.*, p. ix-x et xxviii.

¹⁶⁴ Vågerö, D., (ed.) (2002), *Op. cit.*, 153 p.

dont Durkheim qui en fit l'un de ses premiers objets d'étude. Ils tâchèrent de le comprendre et d'en identifier les causes. Sorokin publia son article en 1913, l'année suivant la traduction russe du *Suicide* de Durkheim. Dès sa publication française en 1897, on retrouvait l'étude de Durkheim en Russie. Ses théories étaient discutées et généralement bien reçues¹⁶⁵.

Sorokin publia son article dans le journal qui se vendait à faible prix (*Science et vie*). Pour cette raison, Mäkinen argumente qu'il s'agit d'un journal à large diffusion, dirigé vers un large public. La présentation, l'argumentation et le langage simples du texte de Sorokin corroborent cette idée¹⁶⁶. Ce fait est surtout évident dans sa conclusion, lors de laquelle Sorokin revisite ses sermons et évoque des facteurs moraux, spirituels (l'amour de son prochain), pour prévenir les suicides.

Sorokin ainsi définit le suicide : « the conscious and voluntary rejection of life, in other words the voluntary desire for death as an aim, and not as a means to something else ». Après avoir considéré plusieurs types de mort volontaire à travers l'histoire, le « Hara-kiri » japonais ou la mort de serviteurs après celle de leur chef, par exemple, il soutiendra qu'on ne peut qualifier ces cas de suicide : « Just as the "obligation" and "duty" of a soldier is the courageous defence of his homeland, for the sake of which he must die, in all these cases it is a question of the same kind of obligation to die ». Par conséquent, il conclura : « Only at higher levels of culture do we come across cases of suicide as a conscious preference for death over life »¹⁶⁷. À cet égard, la définition du suicide de Sorokin contraste fortement à celle de Durkheim, duquel il s'inspire pourtant fortement tout au long de son article. Sans le mentionner, Sorokin rejette les types de suicide des sociétés traditionnelles (altruiste et fataliste) pour ne considérer que les types de suicides des sociétés modernes.

Sa définition du suicide excluant les suicides pré-modernes, Sorokin soutenait que ce phénomène social est conjoint de l'arrivée et du développement de la modernité. Il affirmait que plus un pays était cultivé, plus son taux de suicide était élevé et il appuyait cette thèse avec les statistiques de plusieurs pays d'Europe et de la Russie. Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, pour tous les pays mentionnés, les données témoignaient de la croissance du suicide.

¹⁶⁵ Gofman, A. (2000). « The Reception of Suicide in Russia », dans Pickering, W.S.F. et Walford, G. (dir.), *Durkheim's Suicide : A Century of Research and Debate*, London ; New York, Routledge, p. 126-132.

¹⁶⁶ Mäkinen, I. H. (2002), « Sorokin on Suicide » dans Vågerö, Denny (dir.), *The Unknown Sorokin : His Life in Russia and the Essay on Suicide*, Södertörn academic studies; Stockholm: Södertörns högskola, p. 32-33.

¹⁶⁷ Sorokin, P. A. (2002), « Suicide as a Social Phenomenon », dans Vågerö, Denny, (dir.) (2002), *The Unknown Sorokin : His Life in Russia and the Essay on Suicide*, Södertörn academic studies; Stockholm: Södertörns högskola, p. 81.

Après avoir abordé l'augmentation des taux de suicide, il entreprit d'en étudier les causes, premièrement en critiquant les différentes hypothèses proposées par les scientifiques de son temps, puis en proposant les « siennes ». Sorokin rejette ainsi quatre hypothèses sur la nature du suicide : celles de la maladie mentale, de l'alcoolisme, de l'hérédité, du climat; et, dans une certaine mesure, en accepte une, celle de l'imitation (l'influence de Durkheim est manifeste dans la forme et le contenu de son argumentation). Afin de les réfuter, il étudie plusieurs populations et démontre en quoi ces variables n'expliquent pas leur propension au suicide. Les peuples ayant le plus haut taux de malades mentaux n'ont pas le plus haut taux de suicide; les populations qui consomment le plus l'alcool non plus; l'hérédité ne peut expliquer pas davantage expliquer le suicide, car dans la majorité des cas la personne suicidée est la seule de sa famille; le climat, en lui-même, ne peut guère l'expliquer, puisque le taux de suicide d'un pays, à l'hiver, par exemple, varie d'une époque à l'autre tandis que la température est constante. Il retient l'hypothèse de l'imitation et de la contagion. Selon celle-ci, le suicide se propage tel qu'une épidémie : si une personne se suicide, elle se donne en exemple aux autres, et, inconsciemment, ces témoins auront davantage tendance à se suicider. Sorokin soutient cette hypothèse en mentionnant plusieurs cas, par exemple : « In 1813 a woman in a French village hanged herself, and immediately after a large number of other women hanged themselves from the same tree »¹⁶⁸. Si le suicide augmentait à son époque, c'était entre autres dû au fait que, grâce aux journaux, les suicides recevaient une plus grande publicité.

S'il jugeait satisfaisante l'explication donnée par la théorie de l'imitation, Sorokin l'appréciait surtout, car elle expliquait le phénomène d'un point de vue social. Le suicide, en tant que phénomène social, devait être expliqué par le social (on se rappellera ici les termes de Durkheim¹⁶⁹). À propos de cette théorie, il affirmera : « This is one of the social factors of suicide. But nevertheless the main cause of suicides lies not in imitation, but in purely social conditions »¹⁷⁰.

Sorokin énonce deux postulats : le suicide est plus fréquent dans les pays plus cultivés et ils sont plus fréquents en ville que dans les petits villages. Par conséquent, il énonce l'hypothèse selon laquelle « *there is some kind of link between the growth of culture and the growth of suicide, between the modern system of society and its ancient forms* »¹⁷¹. Ce lien, Sorokin le met au jour

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 89.

¹⁶⁹ Comme il fut mentionné plus haut, Sorokin était, à bien des égards, redevable à Durkheim. Son essai sur le suicide rappelle l'ouvrage du sociologue français. Mäkinen soutient même : « the shadow of Durkheim rests heavily on it, and many parts are pure plagiarism ». Mäkinen, Ilkka Henrik (2002), *Op. cit.*, p. 33.

¹⁷⁰ Sorokin, Pitirim A. (2002), « Suicide as a Social Phenomenon », *Op. cit.*, p. 89.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 90.

en opposant l'esprit de communauté et d'individualité des villages et de la ville¹⁷². « The loneliness, isolation of the individual from society, the rapid and feverish rush of life, the atomized nature of society – such are the signs inherent in a culture society. These things make a favourable ground for the growth of suicide »¹⁷³.

L'article de Sorokin a ses défauts. Le chapitre de Mäkinen démontre bien les problèmes méthodologiques de *Suicide as a Social Phenomenon*. Les statistiques, par exemple, sont plus ou moins fiables et la véracité de certains cas qu'il utilise est aujourd'hui remise en question. Cependant, on ne peut juger son article avec nos connaissances contemporaines, Sorokin étant limité aux données disponibles à son époque. Si ses données étaient peu fiables, sa méthodologie, quant à elle, correspondait à celle de son temps. Il utilisait des statistiques pour suivre l'évolution des taux de suicide selon différentes circonstances et l'histoire pour décrire et comparer les pratiques de certains peuples. Quoique beaucoup plus rudimentaire, son approche est similaire à celle de Durkheim. Il n'avait assurément pas les mêmes ressources, et il n'en était qu'à sa troisième année d'études universitaires. Leurs objectifs étaient très certainement différents.

Suicide as a Social Phenomenon témoigne d'une tendance prédominante dans la carrière sociologique de Sorokin, que ce soit au niveau de la forme, de la méthodologie ou de ses objectifs socio-politiques. L'article était de nature scientifique, mais le public auquel il s'adressait ne l'était pas nécessairement. Sorokin voulait attirer l'attention de la population sur ce grave problème et y remédier sur la base de recherches scientifiques. Il étudia la manière avec laquelle on traita les suicidés dans l'histoire, décrivit certaines hypothèses sur les causes du suicide, puis, finalement, pour expliquer l'augmentation des cas de mort volontaire, il insista sur certaines des nouvelles caractéristiques sociales propres à son temps, dont la vie dans les grandes métropoles.

Systeme de sociologie

Le *magnum opus* russe de Sorokin, *Systeme de sociologie*, est, encore de nos jours, sans traduction. Prévoyant écrire huit tomes, il n'en produira que deux¹⁷⁴. À défaut d'une traduction et des tomes prévus, Sorokin a publié, plus tard dans sa vie, en 1947, *Society, Culture and Personality*,

¹⁷² On peut penser ici aux concepts de Tonnies et à ceux de Durkheim. La distinction de Sorokin entre le village et la ville et leurs caractéristiques est similaire à ce qu'en disaient ces deux sociologues.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 92.

¹⁷⁴ Certains (Lynn Smith dans l'introduction de *Hunger*) soutiennent qu'il en aurait planifié trois, mais la plupart des commentateurs (Isajiw, Jonhston et Ponomareva) affirment que Sorokin en promettait huit.

qui reprend, développe et actualise plusieurs idées de *Système*. Comme ce fut le cas pour *Crime et châtiment*, les informations que nous avons à notre disposition consistent en des textes de tierces parties¹⁷⁵. L'article d'Isajiw résume très bien les idées de Sorokin, par conséquent nous ne traiterons que des idées principales et des idées pertinentes à notre question de recherche¹⁷⁶. Enfin, puisque les circonstances de son écriture, de sa publication et de sa réception furent déjà décrites, il faut à présent en aborder le contenu.

Dédié à Kovalevsky et De Roberty, tous les deux décédés lors de l'écriture de *Système*, cet ouvrage est fondateur de la sociologie sorokinienne. La division de son ouvrage, la présentation de ses idées et sa conception de la sociologie ne sont pas étrangères pour celui qui connaît les œuvres des autres classiques de la sociologie : Comte, Spencer et Durkheim, notamment. Cinq idées, qui rappellent les *Règles de la méthode* de Durkheim, sont essentielles pour comprendre la position de Sorokin face à la sociologie :

Sociology as a science must use the methods of the natural sciences; normativism must be eliminated from theoretical sociology, though it is appropriate for applied sociology. Sociology must be an objective science focused on the observable interaction of people; sociology must stop "philosophizing" and abandon monistic explanations¹⁷⁷.

Tous les commentateurs insistent sur ces points, car ils sont les piliers sur lesquels la sociologie doit s'ériger pour être une vraie science.

Après avoir abordé les principes importants de la sociologie, Sorokin fait comme plusieurs d'autres avant lui ont fait : justifier l'existence de la sociologie du point de vue de son objet. Dit simplement, la sociologie étudie les interactions entre les hommes et les conséquences de ces interactions. Qu'entend-il par interactions? Il s'agit d'un phénomène qui survient « when a change of psychical experience or external acts of one individual is evoked by the experiences and external acts of another individual »¹⁷⁸. Quand l'action d'un individu cause une réaction chez un autre, il y a interaction. Trois conditions sont nécessaires à cette interaction : il doit y avoir plus d'un individu,

¹⁷⁵ Paonomareva, I. (2011), *Op. cit.*, 878-904; Johnston, B. V., et al. (1994), *Op. cit.*, p. 28-42; Isajiw, W. W. (1956), « Pitirim Sorokin's "Sistema Sotsiologii": A Summary », *The American Catholic Sociological Review*, 17 4, 290-319.

¹⁷⁶ Isajiw avait envoyé son article à Sorokin avant sa publication. Ce dernier lui avait répondu que son texte résumait très bien son ouvrage.

¹⁷⁷ Johnston, B. V. et al. (1994), *Op. cit.*, p. 37.

¹⁷⁸ Sorokin, P. A. cité dans Isajiw, Wsevolod W. (1956), *Op. cit.*, p. 297.

un acte doit être commis (ne pas commettre un acte est aussi un acte) et finalement des « véhicules » doivent transmettre les stimuli de l'acte¹⁷⁹.

Selon Sorokin, il est inutile de parler d'une société comme d'une chose ayant une nature indépendante des individus qui la constituent. En fait, les hommes entrent en interactions et se regroupent, formant ainsi des agrégats où les interactions se perpétuent. L'individu est l'unité fondamentale de tout groupe, de toute société, c'est donc à partir de lui qu'il faut étudier l'ensemble. Par contre, l'unité fondamentale d'un groupe est en interaction avec un ou plusieurs autres, et c'est cette interaction qui crée les propriétés des ensembles, des sociétés : « society exists not "outside" of, and "independent" of individuals, but only as a system of interacting units, without which and outside of which it is inconceivable and impossible as any phenomenon without its constituent elements is impossible »¹⁸⁰. La société est un agrégat *d'individus en interaction*. Ces agrégats peuvent prendre plusieurs formes, du moment qu'il y a interaction entre les parties. « The "old theory" that there is only "one society," with which the older sociologists used to contrast the individual is untenable » : tous les individus font partie de plusieurs agrégats et c'est leurs interactions qui lient les groupes ensemble. Ce sont les interactions entre les individus qui créent les sociétés, qui forment les agrégats. Il faut donc étudier ces interactions en prenant l'individu pour point de départ.

Citant Sorokin, Isajiw écrit que la « sociology is a science studying the most general properties of the phenomena of interaction of people, whose separate modes or aspects are studied by the special, the so-called social, sciences »¹⁸¹. La sociologie serait donc la « science généralisante » (*generalizing science*) qui regroupe et rend cohérentes les sciences sociales spéciales qui étudient les agrégats de différents types (famille, école, parti politique, etc.). En tant que science générale, elle se divise en deux branches : la sociologie théorique et la sociologie pratique; qui elles se divisent à leur tour.

La sociologie théorique a trois grandes dimensions : « social analytics », « social mechanics » et « social genetic ». La première est constituée des théories relatives aux phénomènes sociaux tels qu'ils sont à présent, c'est-à-dire les conditions grâce auxquelles les individus

¹⁷⁹ Les intentions d'un individu sont transmises par des «véhicules». Ceux-ci donnent une signification à l'acte d'un individu. Les catégories sont nombreuses, mais on peut penser au son qui permet à une personne de dire à quelque chose à une autre personne. Le véhicule, le son, est ici responsable de l'interaction entre les individus.

¹⁸⁰ Sorokin, P. A. cité dans Isajiw, Wsevolod W. (1956), *Op. cit.*, p. 305.

¹⁸¹ Sorokin, P. A. cité dans Isajiw, W. W. (1956), *Op. cit.*, p. 295.

interagissent et la structure de leur agrégat. La seconde « deals with the processes of human interaction and with the forces determining human behaviour in conditions of social regrouping »¹⁸². La mécanique sociale étudie les processus sociaux et les facteurs qui influencent le comportement des hommes. Finalement, la troisième regroupe les théories relatives aux tendances historiques, aux lois du développement et à l'évolution des sociétés.

La sociologie pratique est, selon Sorokin, un *art*, une technique, à l'instar de la médecine, par exemple. Elle est une « discipline appliquée », pas une science, ce que Sorokin reconnaît et précise dans ses principes fondamentaux de la sociologie. Reposant sur les théories de la science sociologique, elle doit servir à guider plus rationnellement l'activité des hommes. « [The] scientific management of society is called on to help in the realization of rational social reforms and give humankind the ability to manage social forces »¹⁸³. « In short, it should be an experimental system of individual and social ethics as a theory of proper behavior »¹⁸⁴. Comme Nichols le décrivait¹⁸⁵, dans ses articles de périodiques en Russie, Sorokin tâchait d'utiliser ses connaissances sociologiques pour remédier aux problèmes sociaux contemporains. La présentation précédente de *Suicide as a Social Phenomenon* appuie cette observation. Ces écrits sont des exemples de sociologie pratique, appliquée à la réforme scientifique de la société.

Enfin, *Système de sociologie* est un ouvrage d'introduction à la sociologie qui paraît dans un champ relativement peu développé de la science et à un moment crucial de l'histoire. Sorokin voulait y présenter sa conception de la sociologie, c'est-à-dire ses principes fondamentaux, son objet, sa définition, ses méthodes pour faire de la sociologie, et simultanément, montrer sa valeur explicative du monde et son potentiel pour guider l'activité humaine. Le prochain ouvrage, *Hunger as a Factor in Human Affairs*, est un traité à la fois scientifique et socio-politique, malgré les intentions purement scientifiques que Sorokin affirme avoir. La tension entre travail scientifique et engagement scientifique est non seulement compréhensible dans le cas de Sorokin, pour toutes les raisons évoquées au cours de ce mémoire, mais aussi plus généralement pour quiconque traite d'un problème social dont il est témoin. Dans le cas prochain, décrire, comprendre et expliquer scientifiquement le phénomène de la famine ne pouvait être distinct d'une intention thérapeutique, socio-politique, que Sorokin a caractérisé de sociologie appliquée dans son *Système de sociologie*.

¹⁸² Ponomareva, I. (2011), *Op. cit.*, p. 883.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 884.

¹⁸⁴ Sorokin, Pitirm A. cité dans Isajiw, W. W. (1956), *Op. cit.*, p. 297.

¹⁸⁵ Nichols, L. T. (1999), *Op. cit.*, p. 139-155.

Hunger as a Factor in Human Affairs

Courte histoire de la monographie

Si sa carrière en Russie n'avait pas été interrompue par son exil, Sorokin prévoyait continuer la publication de tomes pour son *Système de sociologie*. Bien des événements remirent en question ses intentions. Au lieu de rajouter des tomes à son manuel d'introduction à la sociologie, le sociologue poursuivit sa production scientifique sous forme monographique. Dans *Leaves*, il dira avoir interrompu la rédaction du troisième tome afin de se concentrer sur un phénomène avec lequel il avait une expérience directe, celui de la famine¹⁸⁶. Dans la préface de *Hunger as a Factor in Human Affairs*, qui fut écrit entre 1919 et 1921, Sorokin affirme qu'il avait entrepris d'étudier ce sujet dans un chapitre de *Système*, mais que « both the theoretical and the practical importance of the problem of nutrition as a factor caused the development of a single chapter into a whole volume »¹⁸⁷. Provenant donc en partie de *Système de sociologie*, *Hunger* emprunte plusieurs de ses caractéristiques : sa théorie, sa méthode et ses objectifs. La monographie, on le comprendra au fil de la lecture de cette section, se situe entre *Suicide as a Social Phenomenon* et *Système de sociologie* du point de vue de la tension entre travail scientifique et engagement politique.

La seule édition de *Hunger as a Factor in Human Affairs* disponible actuellement aux lecteurs n'est ni une édition russe du début du XX^e siècle, ni une édition qui parut du vivant de Sorokin. Comme il fut expliqué lors de la partie biographique de ce travail, Sorokin voulait publier *Hunger* et il avait même réussi à trouver un éditeur qui accepta de contourner la censure bolchévique. Racontant l'histoire du livre, Elena Sorokin, la femme de Pitirim A. Sorokin ajoute : « the censors nevertheless caught up with the book in its final stage of production and destroyed it. When Pitirim and I were banished [...] we smuggled out the proofs of the book; but although the book was saved, it was to remain untouched for fifty years »¹⁸⁸. En 1975, sept ans après la mort

¹⁸⁶ Quelques précisions de traduction s'imposent afin de clarifier les propos qui suivent. Sorokin utilise les termes « hunger », « starvation » et « famine » à différents endroits et dans différentes circonstances. Le vocabulaire français n'a pas d'équivalents pour « hunger » et « starvation », seul le mot « faim » existe (« starvation » est souvent traduit par « mourir de faim », mais pour l'analyse cette formulation est incorrecte, car, comme nous le verrons, il s'agit d'un terme avec une signification particulière selon les adjectifs qui s'y ajoutent). Nous devons par conséquent maintenir le terme anglais de « starvation » lorsqu'il sera approprié. « Hunger » sera traduit par « faim » et « famine », qui signifie l'absence généralisée de nourriture dans une société, par le terme similaire français « famine ».

¹⁸⁷ Sorokin, P. A. (1975), *Hunger as a Factor in Human Affairs*, Gainesville, University Presses of Florida, p. xxxvii.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. vii.

de Sorokin, Philip J. Allen¹⁸⁹ demanda à Elena Sorokin de traduire le manuscrit de son mari et il prit en charge sa publication. Écrit dans le contexte de la Russie révolutionnaire, il ne sera publié que cinquante années plus tard, aux États-Unis¹⁹⁰.

Méthodes et prises de position scientifiques

Nonobstant les sections écrites par Elena Sorokin et Allen, qui sont des ajouts au livre original, *Hunger* débute par une préface de l'auteur. Dans celle-ci, il rappelle aux lecteurs certains des principes sociologiques qu'il développe dans *Système de sociologie*. Ces points sont très importants et ajoutent à ce que nous avons présenté plus haut. Trois d'entre eux doivent être soulignés et décrites :

Premièrement, concernant ses méthodes de recherche (et celles de la sociologie en générale), Sorokin mentionne l'utilisation de données expérimentales, d'observations directes ou indirectes, de statistiques et de l'histoire. Dans son ouvrage, Sorokin mélangera ces méthodes à différents moments. Les données expérimentales auxquelles il fait référence sont celles, par exemple, de Pavlov avec ses chiens et de scientifiques ayant fait des expériences cliniques sur les effets de la faim sur la physiologie et la psychologie des animaux et des humains¹⁹¹. Quant aux observations directes et indirectes, elles proviennent des événements dont était témoin l'auteur (on se souviendra qu'il était lui-même sous-alimenté et qu'il avait passé plusieurs mois dans des villages où la famine sévissait gravement) et des récits d'explorateurs qui connurent la faim lors de leurs voyages. Il utilisa des statistiques sur divers sujets, entre autres économiques (coûts des aliments, portion des revenus accordée à l'alimentation, importation de denrées, etc.), démographiques (natalité, mortalité, suicide, mobilité géographique, etc.) et physiologiques (taille des individus, force physique, constitution du sang, etc.). Finalement, Sorokin fera preuve d'un savoir encyclopédique. Il mobilisera ses connaissances en histoires pour appuyer ses idées sur la relation entre la faim et la technologie, l'importation, l'exportation, l'émigration, la guerre, la

¹⁸⁹ Allen était l'un de ses proches collaborateurs et il a participé à plusieurs projets autour de Sorokin, dont *Pitirim A. Sorokin in Review* auquel nous avons fait amplement référence, car il contient un important article autobiographique de Sorokin.

¹⁹⁰ Le livre fut si longtemps négligé qu'il est encore méconnu de commentateurs contemporains. Inna Ponomareva, par exemple, dans son article de 2011 dont nous nous sommes servis précédemment, ne le présente pas, tandis qu'elle résume *Crime et châtement, service et récompense* et *Système de sociologie*. La seule chose qu'elle en dit, c'est que l'édition *complète* fut détruite *après* l'exil de Sorokin. Cependant, rien n'indique qu'il fut détruit après leur exil. Sorokin écrit que le livre devait être imprimé en mai 1922, et sa femme, que l'édition fut brûlée avant l'impression. Comme ils s'exilèrent en septembre, ils étaient toujours en Russie quand l'édition fut détruite.

¹⁹¹ Il indique à un certain moment qu'il a lui-même expérimenté sur des chiens.

criminalité, les révolutions et l'organisation politique (ce sont les chapitres de la deuxième partie du livre). Chacune de ses relations sera appuyée par plusieurs exemples, de l'Égypte ancienne à la Russie soviétique en passant par les tribus inuites¹⁹².

Deuxièmement, il soutiendra l'existence de « functional relationships between different phenomena » de l'ordre social. « Chaque chose étant égale par ailleurs », un facteur engendre une (ou plusieurs) conséquence. Cette formule, « ceteris paribus », Sorokin l'utilisera abondamment (voire à chaque fois qu'il énonce une conclusion, un théorème, une loi). Selon lui, si la sociologie est une science, elle ne doit pas reposer sur la *différence*, mais sur la *répétition*. « The sociologist can and must disregard the differences and consider only the phenomena that are repeated. Furthermore, only the existence of such repetitions makes possible the formulation of real functional theorems or laws in sociology »¹⁹³. En ne traitant que des différences, le sociologue ne pourrait voir ce qui est constant; or seul ce qui est constant pourrait être l'objet de lois sociologiques. Les répétitions dans l'histoire, voilà donc la voie par laquelle le sociologue parviendrait à expliquer le comportement humain et c'est pourquoi il n'hésite jamais à comparer des sociétés malgré la distance géographique ou temporelle qui les sépare¹⁹⁴.

Troisièmement, Sorokin veut parer à certaines critiques auxquelles il s'attend. Dans la première partie, d'une part sa présentation est presque entièrement d'ordre biologique; d'autre part il n'aborde que le comportement humain, pas les aspects sociaux. Le contenu semble donc très peu sociologique pour un livre qui se veut sociologique. À cette observation hypothétique, Sorokin répond : « social life is ultimately created by the actions of people [...] One [can] apply the results of observations of the behavior of one individual to a whole group, and [it is] possible to start with the former for the explanation of social life »¹⁹⁵. La perspective d'analyse de Sorokin est clairement en rupture avec celle qui étudie le tout pour comprendre les parties. Au contraire, Sorokin prend

¹⁹² Cette méthode fut priorisée par Sorokin dans l'ensemble de son œuvre. Il accordait une grande importance à la présence d'exemples historiques qui démontraient la répétition de certains phénomènes dans plusieurs sociétés et à différentes époques.

¹⁹³ *Ibid.*, p. xxxviii.

¹⁹⁴ On voit que les prises de position théoriques de Sorokin dans *Social and Cultural Dynamics* mûrissent depuis le début de sa carrière. Les mentalités socio-culturelles et leurs fluctuations sont des répétitions dans l'histoire. Sorokin laisse de côté les particularités historiques, les différences, afin de pouvoir établir des lois sociologiques.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. xxxix.

pour point de départ les parties (l'humain) et veut démontrer comment un facteur (la faim) qui change le comportement humain change aussi le tout (la société)¹⁹⁶.

Sur ce même sujet, il ajoutera, quelques dizaines de pages après, en note de bas de page : « a number of arrogant defenders of "autonomy" in sociology and in some other disciplines may object to all the problems introduced here [but] by ignoring biology, the "autonomists" are obliged to base their theories on fantasy »¹⁹⁷. Sorokin, contrairement aux « autonomistes », prônera une coopération entre la biologie et la sociologie. C'est précisément la position que défendait De Roberty avec la théorie qu'il nommait *l'hypothèse bio-sociale*. Il faut aussi se rappeler qu'après son emprisonnement en 1917, Sorokin avait été réengagé à l'Institut Psycho-neurologique. Il fut en outre élu professeur de sociologie à l'Académie d'Agriculture, à l'Institut d'Économie politique et, en 1920, il deviendra le directeur du Département de Réflexologie Sociale à l'Institut de Recherche du Cerveau. Sorokin était effectivement engagé à titre de sociologue, mais il enseignait dans des institutions dont l'approche était pluridisciplinaire. Il collabora avec des psychologues, des nutritionnistes, des économistes, des juristes et des historiens et d'autres scientifiques des sciences sociales, humaines et biologiques. L'auteur de *Hunger* souligna spécialement la collaboration de Pavlov en le remerciant dans sa préface, en abordant à plusieurs reprises ses recherches et en adoptant l'approche behaviorale que celui-ci avait fondée.

Son objet et quelques axiomes

La monographie de Sorokin sur la famine, écrite en situation de famine, s'ouvre sur l'un des principes les plus élémentaires de la biologie : pour survivre et se développer, tout organisme doit obtenir de l'énergie. Cette énergie lui provient de la transformation d'aliments, d'eau et d'air. L'humain, l'un des seuls organismes qui développent une culture, « represents a miraculous transformer, which changes the energy of a piece of meat or bread into Beethoven's *Eroica* Symphony, a Shakespearean tragedy, Newton's *Principia*, Michelangelo's *Moses*, a peasant's sown field, or a laborer's length of woolen cloth »¹⁹⁸. Si l'homme nécessite de l'énergie pour créer de telles choses, la dégradation de l'énergie implique une dégradation des activités de l'homme. Sur ce constat, Sorokin énonce son sujet de recherche : la relation entre la quantité et la qualité de l'énergie et le comportement humain :

¹⁹⁶ Si Sorokin était durkheimien dans son article sur le suicide, il s'en détache fondamentalement ici.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 36.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 3.

*the behavior of a human being represents to a certain degree "a function" of the quantity and of the quality of energy received as an "independent variable." As long as every social process in the final result consists of the totality of human behavior-acts and the action of the people, it becomes obvious that social processes are conditioned by this independent variable*¹⁹⁹.

Voilà donc exposés clairement deux de ses axiomes : les processus sociaux sont des conséquences du comportement de chaque individu (ils n'ont pas d'existence propre) et la nutrition (puisqu'elle influence le comportement individuel) est un facteur déterminant de ces processus sociaux. Quelle est la relation entre l'alimentation, le comportement humain et les processus sociaux? Telle est l'esprit des questions qu'il propose d'étudier.

Sorokin note d'abord deux catégories de *starvation*²⁰⁰ : « deficiency starvation » et « comparative starvation »; puis distingue plusieurs autres types qui découlent de celles-ci. La première fait référence au fait que l'alimentation d'un individu serait inférieure aux normes (qui sont évaluées par les nutritionnistes). Elle peut être déficiente en calories (déficiency quantitative) et/ou en vitamines, minéraux et protéines (déficiency qualitative). La deuxième, « comparative starvation », peut être qualifiée d'individuelle ou de sociale. L'« individual-comparative starvation » survient lorsqu'il y a un changement brusque dans l'alimentation d'un individu (un riche qui devient pauvre doit nécessairement changer son régime alimentaire; même si, étant pauvre, il mange à sa faim, le changement de diète provoque une sorte de déficiency). La « social-comparative starvation » signifie la différence entre le régime alimentaire des plus riches et des plus pauvres d'une même société. Si le régime alimentaire de tous les individus d'une société est similaire, ce type de « starvation » sera faible. Au contraire, s'il existe de grandes différences entre la diète des riches et celles des pauvres, la « social-comparative starvation » sera grande. Ce type de « starvation » est proprement social et on peut y voir un indicateur de l'inégalité entre les classes (nous verrons plus bas les conséquences de ce facteur).

La première partie de la recherche porte sur les conséquences physiologiques et psychologiques de l'alimentation. Sorokin énonce un axiome du comportement humain : « *the structure of the organism is one independent variables which determine the character of human behavior and, through it, the character of the social processes* »²⁰¹. Par conséquent, Sorokin

¹⁹⁹ Les citations en italiques sont prises telles qu'elle du texte. Sorokin avait l'habitude de mettre en italiques les idées qu'il pensait essentielles. On peut suggérer que *Hunger* visait un public plus large que scientifique. Donc, les italiques permettraient d'aider les prosélytes à cibler les idées claires et importantes. *Ibid.*, p. 4.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 6-12.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 37.

indique qu'un changement dans la structure de l'organisme doit engendrer un changement de comportement et ensuite un changement dans les processus sociaux.

Alimentation, structure de l'organisme et psychologie

La première étape de sa démonstration consiste à prouver l'existence d'une relation entre l'alimentation et la structure de l'organisme. Il décide d'abord de répondre à ce problème en regardant vers le monde animal et en mobilisant les recherches faites par des biologistes et des zoologues (les expériences sur des insectes ou sur des animaux étant plus faciles et morales que celles sur les humains). Dans la littérature scientifique, les chercheurs concluaient définitivement à une relation entre la nourriture consommée, la physiologie et le comportement des sujets d'étude. Sorokin cite une étude lors de laquelle les chercheurs avaient changé l'alimentation de pigeons. En les nourrissant uniquement avec de la viande, les chercheurs s'étaient aperçus que leur estomac avait rétréci, qu'ils étaient plus agressifs et excités. Si cette observation valait pour les animaux, elle devait être vraie pour l'homme.

S'appuyant sur les travaux d'anthropologues, Sorokin affirme que les organes internes des hommes de peuples primitifs ont quelques différences avec celles des hommes civilisés, par exemple un plus gros estomac et une mâchoire plus forte à cause de la nourriture plus difficile à assimiler. Leur alimentation étant plus faible en certains nutriments essentiels à la croissance, ils sont de taille plus petite. Grâce à des statistiques, Sorokin démontre que les individus des classes pauvres sont en moyenne plus petits que ceux des classes riches. Similairement, durant les périodes de crise économique ou de famine, les enfants ont un rythme de croissance différent de ceux qui ont grandi en période normale. Afin d'expliquer l'influence de l'alimentation sur le physique de l'homme, il poursuivra ses comparaisons physiques entre riches et pauvres et indiquera que les moyennes de leur taille de poitrine et de crâne, leur poids et leur force physique sont différentes. L'influence de l'alimentation sur la stature, la taille du crâne ou de la poitrine est bien démontrée, mais Sorokin ne mentionne pas leurs conséquences sur le comportement humain. Il le fera par contre dans la section suivante, par le biais des « processus physiologiques ».

Par processus physiologiques, Sorokin entend la mécanique du corps humain : l'ingestion d'aliments, la digestion, les sécrétions hormonales, l'évacuation des déchets, etc. Ces processus sont surtout inconscients, le corps humain les accomplit sans réfléchir. Comme l'illustre l'exemple du chien de Pavlov, qui salive au moment où le scientifique sonne une cloche, le corps humain

réagit à certains stimuli, certaines de ses parties s'activent quand un certain stimulus excite ses sens (l'odorat, le goût, l'ouïe, la vue). Avec Pavlov (auquel Sorokin réfère abondamment dans cette partie), Sorokin accepte l'hypothèse selon laquelle il y aurait un « nutrient center » responsable de ces processus. « Speaking objectively its activity is manifested in the form of a "reaction of motion directed toward the food objet in order to reach it, retain it, and direct it toward the inside of the organism along the esophagus to the gastric glands in the upper section of the digestive tube." »²⁰². Ce centre est responsable du sentiment de la faim et il réagit pour deux raisons : quand la composition du sang est inadéquate ou lorsque l'individu est en présence de stimuli externes. Les behavioristes nomment ces réactions : réflexes. Il en existe deux types, héréditaires et conditionnés. Selon les stimuli, le « nutrient center » réagira de différentes manières. Certains excitent positivement la faim (la vue d'une pièce de viande, par réflexe héréditaire, active le centre) d'autres l'inhibent (la vue d'un insecte). À ces réflexes héréditaires s'ajoutent des réflexes conditionnés (l'exemple du chien de Pavlov est le plus connu).

Cette leçon behaviorale était nécessaire à Sorokin afin d'expliquer les changements physiologiques chez l'homme quand il a faim :

*when the nutrient center is stimulated positively, the excitation is transmitted first of all to the working organs of nutrition, and later is reflected in the whole constitution of the organism. [...] During positive stimulation the nutrient center tends to take complete possession of the organism as a "check payable to the bearer," and to convert it into an apparatus destined exclusively for the function of nutrition. Accordingly, in connection with this task, the whole life activity of the organism is rebuilt*²⁰³.

Donc, quand une personne a faim, son organisme change drastiquement ses fonctions. Toute son attention est orientée vers l'acquisition de nourriture. Ses sens et son intelligence, mobilisés à cette seule fin, ne peuvent plus accomplir d'autres fonctions. Au contraire, quand la nourriture est aisément disponible, l'individu mange avec régularité, les matins, midis et soirs. Le « nutrient center » n'est proéminent qu'à des intervalles constants : « this rhythm of more or less regular intake of food [...] causes daily repetition of people's activities, as well as daily repetition of the processes of social life »²⁰⁴. Tous les jours étant à peu près semblables du point de vue de l'organisme, l'homme dispose de toutes ses facultés pour accomplir ses autres fonctions.

²⁰² *Ibid.*, p. 21.

²⁰³ *Ibid.*, p. 56.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 57.

Le troisième type de transformations qui s'opèrent chez l'homme affamé est psychologique. Quand sa faim est insatisfaite depuis quelques jours, « the specific experience of hunger disappears, or, more correctly, dissipates in the general mass of painful experiences [...] : weakness; dull pains in the head, the joints, or the whole body; a feeling of emptiness; an absence of emotions; sleepiness, nausea, and dizziness »²⁰⁵. La personne qui souffre ainsi de la faim oscillera entre l'indifférence et l'irritation. Elle sera parfois amorphe, « vide », d'autrefois agressive et surexcitée. Il s'agit d'un déséquilibre émotionnel important avec des sauts d'humeurs fréquents. Éventuellement, elle connaîtra des états psychotiques, de dépression et de folie.

Ceci dit, la faim n'affecte pas seulement les émotions, mais sa réflexion, sa perception, ses convictions et ses théories. Si, lors d'une faim prolongée, le « nutrient center » monopolise toutes les facultés de l'organisme, la conséquence logique de cette proposition est une réduction de ses capacités intellectuelles. Il fut dit plus haut que toute l'attention de l'homme était dirigée vers la consommation de nourriture, il devient indifférent à tout le reste. « In such cases the whole intellect is turned to means of satisfying hunger and attention is intentionally fixed upon the phenomena having to do with satisfaction of hunger »²⁰⁶. Plus la faim perdure, moins les sensations de l'individu seront intenses et moins il percevra correctement son environnement, et ce, jusqu'à perdre contact avec la réalité. Ses idées, nécessairement, en seront affectées. L'homme ne sera plus en mesure de dégager de sa pensée des idées liées à la nutrition : chacune d'elles gravitera inévitablement autour de ce sujet. La pensée, certes, mais aussi les conversations n'auront pour objet que la nourriture (où en trouver, comment l'améliorer, etc.). « *During starvation the real of notions and ideas of human beings is greatly impoverished – both qualitatively and quantitatively – when these notions and ideas do not deal with nutrition, but it is enriched in regard to ideas and notions relating to food* »²⁰⁷ (Sorokin n'aurait pu mieux objectiver sa propre situation²⁰⁸). Enfin,

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 64.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 71-72.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 75.

²⁰⁸ À l'égard de son objet d'étude et des conditions de vie de Sorokin, cette hypothèse est très intéressante. Il soutenait précédemment que le travail scientifique et intellectuel parvenait à faire oublier la faim, du moins pour un certain temps. Nous savons que cette époque, loin d'avoir été improductive, la production intellectuelle de Sorokin fut au contraire très prospère. Aux facteurs dont nous avons discuté dans la partie biographique (politique et scientifique) s'ajouterait le facteur alimentaire : Sorokin se concentrait le plus possible sur ses travaux pour se distraire de la faim. D'un autre côté, le sociologue propose que la faim réduit les facultés intellectuelles des hommes, change le cours de ses réflexions et que toute son attention est dirigée vers la nutrition, le seul objet qui stimule sa pensée. Plus loin dans son livre, la centralité de l'alimentation sera à nouveau manifeste quand il liera l'ensemble des activités socio-politiques à la nourriture : « In a large part the "politics" of any society always has been and continues to be, first of all, a "bread politics," i.e., a set of measures which are called forth by the nutrition

l'unité de l'homme, son « moi » de désintégrera. Au précipice de la folie et incapable de bien réfléchir, son comportement changera drastiquement.

Changements des comportements individuels

La recherche de nourriture est une constante de la condition humaine. Elle est parfois facile, parfois compliquée. Sorokin nomme « food taxis » l'« attraction of the human being to foods when he is starving (deficiency or relative), or to objects such as money which make it possible to obtain food, with a conscious or unconscious purpose of securing and consuming food to satisfy his hunger »²⁰⁹. L'une des distinctions entre un état d'abondance et de famine (et entre les riches et les pauvres) est la différence de la proportion de ce « food taxis » dans l'emploi du temps des individus. Quand la nourriture se fait rare, l'individu doit consacrer plus d'argent pour l'obtenir, travailler plus longtemps pour obtenir cet argent et chercher les endroits où il peut échanger son argent contre de la nourriture. En plus de consacrer plus de temps à son alimentation, il utilise plus d'énergie pour satisfaire son besoin énergétique, engendrant un cercle vicieux. Ce changement d'horaire implique une augmentation du temps qu'il prend pour se nourrir et par conséquent une diminution du temps disponible pour ses autres activités (travail, loisir, implication politique et rencontre avec des amis).

Pour évaluer l'importance du « food taxis », Sorokin compare la proportion du budget domestique allouée à l'alimentation entre différentes classes et différents pays. Les plus pauvres consacrent proportionnellement plus que les riches à leur alimentation, et quand les denrées se font plus rares, les moins fortunés doivent parfois utiliser la totalité de leur revenu (voire vendre leurs biens) afin de se nourrir. Le sociologue remarque par exemple qu'avant 1914, en Russie, les individus dépensaient en moyenne 37,3% de leur revenu pour l'alimentation, tandis qu'en 1918, ce chiffre était à 75,7%²¹⁰. Plus s'intensifie la famine, plus ce taux augmentera, jusqu'à ce que 100% du revenu domestique soit alloué à l'alimentation (certains doivent aller au-delà du 100% en vendant leurs biens). Le « food taxis » aura de graves répercussions sur plusieurs réflexes inconditionnés et conditionnés du comportement humain.

determinant and which are directed toward solving the problem "of the knife and fork." Similar conditions face administrators and rulers in general. The same can be said about the social struggle. It always has been first of all a struggle among the members and classes of the society for the shares of essential foods » (*Ibid.*, p. 156-157). Si l'on suit Sorokin et sa perspective comportementale, *Hunger as a Factor in Human Affairs* semble avoir été déterminé par l'état de sa faim. Cette interprétation serait, selon nous, incomplète pour expliquer cette recherche. Elle est un facteur, au même titre que le contexte socio-scientifique.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 88.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 98 et 99.

D'abord, une faim prolongée influence les réflexes de préservation de soi. En temps normal, l'homme évite des actions qui auraient des chances de lui apporter du mal. Il ne sera pas violent, mangera des aliments qu'il sait comestibles, se vêtira convenablement à la température et aura une hygiène personnelle décente. La faim agit comme un inhibiteur de ces précautions. Pour obtenir de la nourriture, l'homme mettra sa vie en péril, par exemple en mangeant des aliments inconnus, en commettant des crimes ou en cessant d'investir dans son hygiène. Consciemment ou non, l'homme oscille entre deux situations : ou bien il meurt littéralement de faim, ou il met sa vie en danger pour obtenir de la nourriture. Ce paradoxe illustre un affaiblissement de ses instincts de préservation. L'augmentation des suicides en période de famine constitue un autre indicateur de cet affaiblissement.

Par ailleurs, l'individu n'a pas seulement un instinct de préservation de soi, mais aussi un instinct de préservation du groupe. Ce dernier est défini comme étant : « All acts which tends to safeguard the interests of life, safety, and well-being of one's intimates. They begin with the parents' acts in caring for their children and end with acts of self-sacrifice for the sake of family, tribe, government, or church »²¹¹. Lors de famine, cet instinct diminue radicalement d'efficacité. Les indicateurs sont, entre autres, le cannibalisme, le meurtre de parents proches et la trahison de ses groupes d'appartenance. À l'aide d'exemples historiques, Sorokin indique que les cas de cannibalisme se multiplient quand la famine se prolonge et que les individus tuent leurs proches afin de réduire le nombre de bouches à nourrir (le cannibalisme de proches se fait par ailleurs). Le dernier indicateur est illustré par les événements de la Révolution d'octobre et des années qui suivirent. Si tant d'individus se sont joints aux bolchéviques, c'est entre autres parce qu'ils possédaient les moyens de production et de distribution de la nourriture. Donc, pour se nourrir, les individus étaient prêts à renoncer à leurs allégeances politiques (menchéviques, tsaristes, socio-démocrates) et à aider les bolchéviques (délations, meurtres, espionnage).

Ensuite, la famine affecte les réflexes sexuels des individus. Ceux-ci pensent moins à lier des relations amoureuses le ventre creux. Leur attention est ailleurs, car leur physiologie étant changée durant une faim prolongée (le « nutrient center » prenant toute la place), le centre sexuel est mis de côté. Selon les études citées par Sorokin, les bons repas sont souvent suivis d'actes sexuels. Par ailleurs, des études sur la sexualité réalisées à Petrograd entre 1919-1920 démontrent l'apathie sexuelle des personnes questionnées. La seule nuance au sujet des activités sexuelles

²¹¹ *Ibid.*, p. 108.

concerne les femmes : bon nombre d'entre elles se prostituent afin d'obtenir de la nourriture (une pratique liée la diminution des réflexes de préservation de soi).

Finalement, en collaborant avec Pavlov, Sorokin s'est familiarisé avec l'une de ses nouvelles idées. Selon le behavioriste, il existerait chez les organismes des réflexes de liberté. Les animaux, par exemple, tentent de se libérer lorsqu'ils sont enfermés. Lorsqu'ils sont mis en cage, leur premier réflexe est d'en sortir. Normalement, ils dépriment et refusent de manger pour une certaine période. L'homme agirait semblablement : dès qu'il est emprisonné, il cherche à s'enfuir. La simple idée de perdre sa liberté lui est intolérable. Cependant, après une prolongation des effets de la faim, ces réflexes s'estomperaient. L'homme qui jouissait d'une grande liberté et qui ne l'aurait renoncée en temps normal peut volontairement commettre un crime dont la conséquence est la perte de sa liberté. La raison est simple : en prison, il recevrait de la nourriture. La perte de liberté est le prix à payer pour survivre. « For the same of a food ration they gave up their usual forms of behavior and thinking, and accepted the burden of subordination to brutal force. As we shall see, this phenomenon is the base on which well-fed people enslave the hungry during years of famine »²¹².

Les quatre groupes de réflexes précédents étaient de type héréditaire, inconditionné. Il existe un autre type sur lequel la faim agit : les réflexes conditionnés du comportement humain. Selon Sorokin « everyone establishes definite connections between conditioned stimuli, or complexes of them, and definite ways of reacting to them. This may be accomplished in a dozen of ways [...] which teach us to know successful and unsuccessful reactions to various stimuli »²¹³. En prenant un exemple contemporain, Sorokin dirait que donner sa place assise à une personne à mobilité réduite dans le métro serait un réflexe conditionné. Ce concept est cousin de celui de « norme », d'une norme bien intégrée : les réflexes conditionnés sont la manifestation concrète, individuelle, de normes. De même, les réflexes conditionnés auraient pour contrepartie subjective des convictions telles que politiques, morales, légales :

convictions and corresponding norms of behavior represent a subjective reflection of the described conditioned patterns of behavior, or reflexes, which are inculcated into man during his lifetime. Once the connection of determinant *a* (e.g., somebody's belonging) and the complex of reflexes *b* (acts with respect to the object) is

²¹² *Ibid.*, p. 131.

²¹³ *Ibid.*, p. 132.

established, then in the presence of *a*, man responds to it with acts *b*, or he acts "according to his convictions"²¹⁴.

Cette connexion n'a cependant pas toujours la même force. Comme toute chose conditionnée, les convictions des individus peuvent changer sous l'effet d'un nouveau conditionnement ou simplement par l'introduction d'un autre stimulus. Suite aux pages qui précèdent, force est d'admettre que la faim est un très puissant stimulus. Sorokin soutient donc que la faim affecte tout autant les réflexes conditionnés que les réflexes héréditaires des hommes. Les plus importants de ces groupes de réflexes seront décrits.

Premièrement, la faim éliminerait les réflexes conditionnés religieux. Plusieurs religions prescrivent la consommation de certaines choses (animaux, produits animaliers, végétaux, insectes) ou la consommation de nourriture à certains moments. En période d'abondance, ces dogmes sont respectés. Les individus ont été conditionnés à ne pas manger certaines choses, ils ont peut-être même jusqu'à une aversion de celles-ci. En cas de famine, les dogmes religieux ne sont plus respectés. Les animaux impurs ou sacrés sont dévorés (chiens, chats, singes, chevaux) et s'ils trouvent de la nourriture, les individus mangent n'importe quand.

Deuxièmement, la faim affecterait les réflexes légaux et moraux. L'exemple précédent sur le respect de la propriété d'autrui illustre bien l'un des principaux changements de ce type. Quand la nourriture se fait rare et que son prix augmente, le respect de la propriété d'autrui est mis à épreuve. Les personnes qui, auparavant, n'auraient jamais volé y sont désormais réduites²¹⁵. « *Ceteris paribus*, the number of crimes against private property increases as mass starvation becomes more intense ». La fréquence de ces crimes fut si élevée que, dans plusieurs cas, les punitions pour ces crimes furent temporairement abolies²¹⁶. La même augmentation est apparente pour les meurtres, la prostitution, le brigandage et la contrebande. En ce qui concerne les réflexes moraux, Sorokin mentionne l'amour propre, la dignité et l'honneur. Ceux qui trahissent leurs collègues pour de la nourriture, s'emprisonnent volontairement, demandent l'aumône ou se réduisent à un travail indécent (jusqu'à l'esclavage) illustrent cet affaiblissement des réflexes moraux²¹⁷.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 134.

²¹⁵ Sorokin lui-même avoue dans *Leaves* avoir volé des bolchéviques.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 138.

²¹⁷ Aux pages 140, 141 et 142, fait intéressant, Sorokin s'adresse aux lecteurs à trois reprises. À la page 140, il indique: « I mention here a few examples, and the reader himself can supply hundreds and thousands of additional observations ». Ensuite, après avoir noté que les individus renonçaient à leur dignité et à leur honneur sous l'effet

Troisièmement, les réflexes discursifs (« speech reflexes ») des individus changeraient selon l'état de leur faim. Par exemple, avant la famine, si les gens jugeaient négativement la viande d'un animal, ils se prononcent en sa faveur quand la nécessité de la manger s'impose. Pareillement, un régime alimentaire jugé insuffisant en période normale est recherché et reçoit des éloges lors de famine. Ainsi, le jugement et le vocabulaire des individus changent selon leur condition alimentaire. Par exemple, le cheval, qui inspirait la répulsion, devient un met dont la préparation fait l'objet de discussion. Cette transformation langagière se retrouve aussi ailleurs qu'au sujet des aliments : le ventre vide, un individu s'exclame contre le gouvernement (« Au diable le communisme! »), alors qu'une fois rassasié, il reconnaît ses avantages.

Quatrièmement, la faim aurait des conséquences sur les « réflexes sous-vocaux » (« subvocal reflexes ») qui représentent l'idéologie d'une personne²¹⁸. Les trois catégories de réflexes mentionnées ci-haut sont des composantes plus concrètes de cette catégorie générale. L'individu qui mange un aliment que lui défend sa religion voit non seulement ses réflexes religieux diminuer, mais plus généralement ses convictions par rapport à cette religion. De la même manière, l'homme qui vole pour s'alimenter aura moins de difficulté à reproduire cet acte si la nécessité se fait sentir. La première offense, la première action qui contrevient aux réflexes conditionnés d'un homme, est la plus difficile. Mais comme il est plus aisé de répéter un acte que de le réaliser à une première fois, elle ouvre la voie à une série d'actes similaires. La répétition prolongée d'actes normalement prohibés diminuera sur le long terme la force de ses convictions : « as the frequency of such violations increases, his convictions become weaker and weaker. They begin to be "excluded" from his field of consciousness, finally fade away, and are even replaced by directly opposite convictions »²¹⁹. De plus en plus, l'homme se convaincra que manger telle viande est autorisé, que voler est normal ou que le gouvernement est bon (puisque'il le nourrit)²²⁰.

de la faim, il affirme, entre parenthèses : « (Please, do not take these words as a condemnation. I do not judge or condemn anyone. I just investigate the causal relationships of these phenomena) ». Finalement, à la page 142, Sorokin demande : « Who among us does not know such persons? ». Ces extraits ciblent directement les lecteurs russes. Ce fait, s'ajoutant à celui de la non-publication de son ouvrage en Amérique, laisse croire que Sorokin ne s'adressait pas à un public diffus, intemporel, purement scientifique, voire même international. Ses remarques sont la preuve que son ouvrage est contextualisé et qu'il cible le Russe.

²¹⁸ Sorokin emploie le terme « morovozrenie » et Elena Sorokin traduit ce terme par « outlook on life ». Dans ses textes en anglais, Pitirim. A. Sorokin utilise plutôt « world view ».

²¹⁹ *Ibid.*, p. 148.

²²⁰ Sorokin profite de cette idée pour décrire comment bon nombre d'anti-bolchéviques acceptèrent de travailler avec leurs adversaires en échange de nourriture, et qu'éventuellement ils se rangèrent à leur côté : « the same intellectuals who had deplored working for the communists now began to seek appointments to high positions and to praise highly their honest and sacred work ». On se souviendra que Sorokin avait refusé de collaborer avec les bolchéviques quand ils lui offrirent des positions importantes. *Ibid.*, p. 149.

Ses anciennes convictions, limitant son alimentation, seront détruites par la répétition d'actions avec lesquelles elles entrent en conflit. De nouvelles convictions, qui elles lui permettent d'assouvir sa faim, s'enracineront.

Enfin, les pages précédentes, décrivant les idées de Sorokin, démontrent que l'alimentation d'un individu affecte son physique, sa physiologie, sa psychologie et même ses convictions. Puisqu'elle engendre des changements drastiques sur l'alimentation, la famine affecte ces différentes dimensions de l'homme. Cependant, ce phénomène ne touche pas seulement une personne, mais un grand nombre. En s'additionnant, ses conséquences individuelles résulteront en des phénomènes de masse.

Répercussions de masse des changements individuels

Sorokin avait une perspective sociologique très individualiste (à l'opposé du « holisme méthodologique ») et il empruntait plusieurs idées à la biologie et à la psychologie (au behaviorisme). Pour expliquer sa conception des agrégats humains²²¹, Sorokin procède par analogies qu'il emprunte à la biologie. Si l'alimentation des individus joue un rôle capital sur leur comportement, les sociétés doivent posséder un système qui assure la satisfaction de leur faim :

It follows that, in any living aggregate, inevitably there must exist a permanently functioning "system of nutrition" of the society and its organs. [...] This system consists of three elements establishments and institutions for the procurement and processing of essential foods; organs for the exchange and distribution of the latter among members of the aggregates; and organs for consumption of these essentials²²².

À l'instar du corps humain qui possède une multitude de centres (par exemple alimentaire et sexuel), la société a de nombreux systèmes, dont celui de l'alimentation. Envisagée ainsi, la faim est un facteur social. Ce facteur est l'une des fonctions primaires de la société et il en détermine la constitution. Chaque société possède des « organs for procurement and processing », c'est-à-dire des institutions comme la chasse ou l'agriculture. Les chasseurs et les agriculteurs répondent au besoin d'acquisition de nourriture de l'agrégat humain. Ensuite, chaque société est aussi constituée de moyens de distributions des aliments, dont les marchés et les centres de collecte de denrées. Les routes et les chemins de fer sont tous des moyens pour favoriser la circulation des aliments. Sorokin les comparera au système sanguin. Finalement, chaque société a des organes de consommation de la nourriture : les restaurants, les cafétérias, auberges...

²²¹ Sorokin utilise parfois agrégat, d'autrefois société. Il interchange les deux termes.

²²² *Ibid.*, p. 154.

L'alimentation, en tant que facteur social, ne se manifeste pas seulement dans le fait qu'elle rend nécessaire un système d'acquisition, de distribution et de consommation. En effet, elle est présente dans bien d'autres dimensions de l'activité humaine. Elle occupe une place de choix dans les connaissances de l'homme : tôt dans sa vie, il apprendra à se procurer de la nourriture et à l'apprêter; ainsi que celles d'une société, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques au sujet de la chasse, de l'agriculture et de la transformation de la matière première. Ces connaissances, ainsi que les institutions chargées de leur développement et de leur transmission, font partie du système d'alimentation de toute société. Elles sont indispensables à la survie individuelle et collective.

Ce facteur social se retrouve par ailleurs dans les lois et les mœurs des sociétés. Les prescriptions religieuses mentionnées précédemment en sont des exemples. Les politiques agricoles et industrielles, dont les quotas de production, les prix maximum ou minimum, la distribution de denrées par l'État et les règlements sur certains produits, mettent en évidence le fait que la nutrition influence le politique. Similairement, les mœurs de bonne conduite et les règles de politesse à table font partie de la culture des sociétés. Sorokin ne traite pas de ce sujet, mais en élaborant sur ses idées, il est possible de soutenir que les règles de politesse sont des traits distinctifs des sociétés et des classes au sein d'une société. Le comportement des individus face à l'alimentation serait une caractéristique de classe. Enfin, il est désormais clair que le besoin de se nourrir, un facteur individuel, dépasse largement l'homme et occupe une fonction déterminante au sein sociétés. Cette fonction touche autant les moyens de production, de distribution et de consommation que les lois, les mœurs et le statut social des individus.

Les considérations précédentes portaient sur la fonction « permanente » de la faim sur les sociétés. Sorokin poursuivra son analyse en traitant des « fonctions sociales sporadiques » de la faim, c'est-à-dire les conséquences d'un événement exceptionnel : la famine. Cette partie de son livre constitue près de la moitié de l'ouvrage. Elle est divisée en sept chapitres, abordant chacun des catégories de conséquences possibles de la famine : le développement des moyens de production et de transformation, l'importation de denrées, l'émigration vers des régions riches en nourriture, la guerre, l'augmentation de la criminalité, l'augmentation des insurrections et finalement les changements dans l'organisation politique d'une société²²³. La présentation des

²²³ Ces conséquences sont de premier ordre, elles sont directement liées à la famine. Celles-ci engendreront plusieurs autres conséquences, indirectement liées à la famine, que Sorokin reconnaît, mais dont il ne peut aborder dans ce livre.

chapitres est sensiblement la même à chaque fois : d'abord, Sorokin décrit les indicateurs d'une conséquence et explique pourquoi ils sont ainsi et, ensuite, il énumère un nombre formidable d'exemples qui corroborent ses hypothèses.

Bien que le fils des événements qui précèdent une famine puisse suivre l'ordre des conséquences tel que présenté, « the order of occurrence and distribution depends upon many conditions which affect the given aggregate. In certain cases the events would proceed in the way described here, while in other cases [...] starvation would cause only an increase in mortality »²²⁴. Il est impossible de prévoir le fils des événements sans tenir compte de certains facteurs, dont l'étendue et l'intensité de la famine, la disponibilité de nourriture chez les pays voisins et la condition des forces armées.

Nous décrirons à présent les six conséquences proposées par Sorokin ainsi que les grandes lignes de son argumentation :

Premièrement, la famine stimulerait l'innovation théorique et pratique des moyens de production. Selon le sociologue, cette conséquence est l'une des moins probables. La famine confronte la population en lui donnant un choix : innover ou mourir. « In some cases the starving groups accepted the challenge and made certain improvements; in other cases, probably more frequently, they just passed away, not that they liked such an end, but because inventions and especially important ones cannot be made to order »²²⁵. En outre, si les hypothèses de Sorokin sur les capacités intellectuelles des hommes affamés ne sont pas fausses, leurs capacités créatives devraient être réduites elles aussi. Logiquement, ils ne seraient pas dans des conditions favorables à l'innovation. Les seules « inventions » sont des substituts, des *ersatz*, n'importe quoi pour remplir le ventre des individus, c'est-à-dire des animaux, des racines, de l'écorce, voire de la terre. Il s'agit non seulement de substituts, mais ces substituts ne sont pas nouveaux : Sorokin soutient que les mêmes choses ont été utilisées lors des famines passées. Ceci étant, la famine stimule l'innovation au moment où elle diminue d'intensité : « Hunger's role [...] consists not so much in the discovery of fast-acting remedies [but] in the discovery and development of means for preventing the reoccurrence of famine »²²⁶. La productivité de l'homme est stimulée par le besoin de se nourrir, mais sa faim doit être satisfaite pour qu'il puisse se concentrer à sa tâche. Sorokin avancera même

²²⁴ *Ibid.*, p. 162.

²²⁵ *Ibid.*, p. 164.

²²⁶ *Ibid.*, p. 166.

que la faim est responsable du développement de toute science, car « had it not been for starvation, primitive man would have been lazy and sluggish, and would not have developed his muscles and his brain capacity »²²⁷. La faim serait donc l'ultime motivateur de l'homme. L'expérience de la famine lui rappellerait la précarité de sa condition ainsi que l'importance de développer ses connaissances et ses pratiques.

Deuxièmement, l'une des méthodes pour remédier à la faible production de nourriture au sein d'un pays ou d'une région est l'importation. En période normale, les régions rurales exportent beaucoup plus de nourriture qu'elles n'en importent, tandis que les régions urbaines en importent beaucoup. Les agrégats qui ne produisent pas suffisamment de nourriture pour nourrir leur population doivent en importer, alors que d'autres sont autosuffisants. Sorokin cite l'exemple de l'Angleterre et démontre à l'aide de statistiques que lorsque sa production agricole diminue, l'importation augmente. L'importation dépend donc de la production locale. Par ailleurs, à moins de catastrophes, la population d'un pays ne cesse d'augmenter. Si la production d'aliments n'augmente pas au même rythme que la démographie, l'importation, elle, doit augmenter. À moins de circonstances exceptionnelles, ces pratiques d'importation réussissent à maintenir l'équilibre entre les besoins des hommes et la disponibilité des aliments. Sorokin considère donc que l'importation est le principal moyen de prévenir ou de contrer une famine : c'est celui qu'utilisent en premier les agrégats qui ne peuvent s'autosuffire. Ceci étant, « whether the starving aggregate succeeds in increasing importation of food up to required norm or not, the activity and structure of the society are reconstructed so as to make this importation possible »²²⁸. Un agrégat qui s'appuie sur l'importation alimentaire pour régler ses problèmes doit par exemple développer son industrie (afin d'avoir des moyens financiers) ou son armée (afin de pouvoir prendre la nourriture de force). Le développement de l'un ou de l'autre de ces moyens entraîne des conséquences inévitables sur la constitution de l'agrégat : par exemple, l'industrialisation encourage l'urbanisation et la militarisation, l'impérialisme ou le colonialisme.

Troisièmement, quand la famine ne touche que certaines régions, les hommes sont portés à l'émigration. Recherchant de nouvelles sources de nourriture, ils se déplacent vers les régions où elle est disponible. Ce phénomène de migration n'est pas nouveau : les hommes primitifs, nomades, émigraient lorsque la nourriture devenait rare vers des régions abondantes. L'émigration a des

²²⁷ *Ibid.*, p. 167.

²²⁸ *Ibid.*, p. 181.

conséquences démographiques évidentes et, conséquemment, sociales. D'abord, la densité de la population diminue. Ensuite, l'émigration nécessite une grande vigueur. Seuls ceux qui possèdent une bonne forme physique et de bonnes conditions socioéconomiques sont en mesure de migrer. Les personnes « faibles », quant à elles, restent à leur place. La population d'une région perd donc ses membres les plus forts. Héritairement, les enfants de ces personnes faibles seraient aussi plus faibles. Par ailleurs, la région perd de ses richesses (économiques et culturelles) quand les personnes riches la quittent. Finalement, la migration engendre un mélange des cultures qui affecte à la fois le groupe d'origine et le nouveau groupe. « When emigrants return from foreign lands, they bring back new customs, new ideas, and new ways of thinking. Foreign elements of cultural and social life infiltrate the group, and this can produce either a positive or negative effect upon it »²²⁹. Le groupe dans lequel les personnes émigrent connaîtra des effets connexes (augmentation démographique, compétition pour les emplois, introduction de nouvelles idées, manières de faire).

Quatrièmement, la famine résulte parfois en des conflits armés entre agrégats²³⁰. Ci-haut, l'option militaire a été mentionnée de pair avec l'importation de nourriture. Pour pouvoir s'approprier la production d'autrui, une force armée était parfois nécessaire. Cependant, il s'agissait d'une coercition fondée sur la puissance militaire, non d'une guerre. Dans le cas présent, la guerre constitue le moyen de s'approprier cette production. *Toutes* les guerres, selon Sorokin, furent causées par la famine ou la menace de la famine : « it is impossible to find in the entire history of mankind wars which directly or indirectly did not have the motivations mentioned »²³¹. L'objectif de toute guerre serait de piller les richesses d'un adversaire : « such were the conditions in the past, and so they remain at present, except that at present the stimulus is veiled by highly "enlightened speech reactions" (about human rights, the preservation of culture, liberty and justice, etc.) »²³². En étudiant la quantité de nourriture produite en Europe avant la Première Guerre mondiale, le sociologue observe qu'elle était insuffisante pour nourrir suffisamment toute la population européenne. Les pays devaient remédier à cette situation par le biais de la colonisation. Cette colonisation entraîna des guerres coloniales, et finalement la Première Guerre mondiale.

²²⁹ *Ibid.*, p. 198.

²³⁰ Les points quatre à sept sont fortement imbriqués entre eux et avec l'affaiblissement des réflexes individuels. Ici, plus encore qu'ailleurs, Sorokin a bien mis en évidence les relations entre les changements individuels et les répercussions de masse de la famine.

²³¹ *Ibid.*, p. 201.

²³² *Ibid.*, p. 202.

Ce qui précède vaut aussi bien pour les conflits internationaux que nationaux : plusieurs exemples témoignent du fait qu'un sein d'un même pays, des groupes armés se sont formés pour piller des régions où la nourriture était concentrée chez un petit nombre²³³. La faim est sans frontière, et la célèbre expression de Hobbes, « l'homme est un loup pour l'homme », prend toute son ampleur lors d'une famine. « It matters not for history who fights whom, because history is concerned with the final result of bringing into equilibrium the disturbed balance of food consumption by the population. [...] The invisible director, hunger, has done his duty [...] war is created by him »²³⁴. Les conséquences de la guerre, quant à elles, sont trop nombreuses pour être abordées dans ce travail²³⁵.

Cinquièmement, nous avons décrit les changements individuels en ce qui concerne les réflexes légaux et moraux. Les individus ne sont plus aussi respectueux des lois et ils considèrent que le crime est nécessaire à leur survie. Le taux de criminalité changera nécessairement. Poursuivant les analogies avec le corps humain, Sorokin indiquera que cette méthode de survie alimentaire est similaire à la consommation par l'organisme de ses réserves, de ses propres tissus graisseux. Ne recevant pas d'aliments de l'extérieur, le corps consomme ses réserves, il se dévore de l'intérieur. La criminalité, c'est le corps social qui se dévore de l'intérieur. « All that is needed for this is the presence in the aggregate of the "fatty cells" next to the hungry ones or, broadly speaking, other means of nutrition [...] found in the possession of some members of the group »²³⁶. Les hommes s'attaquent aux réserves de l'agrégat et détruisent ses organes pour le peu de ressources qu'ils peuvent y trouver. La famine entraîne donc une augmentation du taux de criminalité (taux de vol et de meurtres, par exemple). Ceci devait déjà être évident grâce à ce qui fut dit précédemment au sujet des réflexes légaux et moraux.

Sixièmement, un peuple affamé est un peuple insatisfait du statu quo. Les hommes chercheront à renverser le gouvernement et à transformer l'organisation socio-politique de leur agrégat, car ils seraient ou bien responsables de la famine (à cause de mauvaises décisions politiques), ou bien des obstacles à leur alimentation (par le biais de lois). Par conséquent, les mouvements de protestation et les révolutions accompagneraient les famines. La conception

²³³ Les citoyens, surtout, ne disposant d'aucun moyen de production agricole, pillaient les paysans.

²³⁴ *Ibid.*, p. 215.

²³⁵ Aux États-Unis, Sorokin défendait l'idée selon laquelle les guerres entraînaient une expansion, ou une centralisation, du pouvoir de l'État sur sa population. Les guerres seraient l'une des causes des États centralisés. Cette loi sociale était déjà présente dans *Hunger*, et même dans *Système*, auquel, sur ce point, il réfère en note de bas de page.

²³⁶ *Ibid.*, p. 226.

sorokinienne des révolutions est très intéressante et elle sera mieux traitée dans la section prochaine de ce travail qui porte sur son ouvrage *Sociology of Revolution*. Selon le sociologue, les révolutions et la criminalité sont intimement liées : « When a single units acts against the proprietar rights of another person, we call it "a crime." But when similar actions are committed by a mass of people, by a whole stratum of a society [...] then it is called revolution, with the adjective "social." »²³⁷. Les révolutions seraient des crimes à grande échelle. Un individu qui vole la propriété d'autrui commet un crime, quand un grand nombre fait pareil, on assiste à une révolution. Cette conception est contraire à l'idée habituelle des révolutions selon laquelle elles s'accomplissent pour la liberté, l'égalité ou la fraternité. De tels propos ne sont que des réflexes discursifs servant à justifier les crimes que l'on commet. La cause première, toujours selon Sorokin, c'est la faim. La condition psychologique et la diminution des réflexes (religieux, légaux, moraux, discursifs, sous-discursifs) des individus les rendent plus réceptifs aux idées contestatrices et corrosives. N'ayant plus d'inhibition à manifester leur révolte face au gouvernement et à l'organisation socio-politique, ils passent à l'action beaucoup plus facilement.

Septièmement, selon Sorokin la famine susciterait des changements au niveau de l'organisation socio-politique d'un agrégat. Selon Sorokin, la conséquence d'une famine sera toujours un étatsisme compulsif (« compulsory statism ») :

*By ideal or completely compulsory statism I mean such an aggregate in which the centralized power of society regulates all aspects of the behavior of its subjects, beginning with the religious, juridical, and moral interrelationships, and ending with the economic. [...] That] society is characterized by unlimited interference in safeguarding and regulating life, behavior, and mutual relationships among the citizens, complete lack of autonomy and self-determination, and frequently egalitarian despotism.*²³⁸

Sorokin oppose cette organisation politique à celle de la société anarchique, où l'État est réduit au minimum, sinon à l'inexistence. L'URSS, cet agrégat qu'il voyait en construction, correspondait à cet étatsisme compulsif. Selon toute évidence, le sociologue voulait prévenir ses contemporains des caractéristiques que l'URSS allait prendre dans les années à venir²³⁹.

La famine favoriserait un régime politique compulsif en raison du fait que la nourriture, étant rare et mal distribuée, fait l'objet de nombreuses lois spéciales. Pour Sorokin, la production, distribution et consommation des produits abondants peuvent être laissées à la discrétion

²³⁷ *Ibid.*, p. 234.

²³⁸ *Ibid.*, p. 275.

²³⁹ Rétroactivement, nous pouvons dire Sorokin ne faisait pas erreur dans son évaluation du régime soviétique.

individuelle. En revanche, quand une chose aussi vitale que la nourriture devient rare, elle doit être régulée jusque dans ses moindres détails. Seul un État centralisé, puissant, est en mesure d'assurer la régulation nécessaire au ré-équilibre alimentaire. En outre, si les autres hypothèses de Sorokin ne sont pas fausses, les révolutions et les guerres sont toujours suivies d'un État plus centralisé. En temps de guerre, l'État exerce une grande force, voire un monopole, sur l'industrie, l'emploi, le commerce, les lois (lois martiales et spéciales). Qu'elles renversent le gouvernement ou non, les révolutions suscitent aussi une vive réaction des politiciens et des forces de l'ordre (dont le couvre-feu, les lois spéciales et la présence policière accrue). La famine entraîne quant à elle une régulation étatique plus forte de la production, de la distribution et de la consommation de nourriture.

Ainsi, la famine et ses conséquences (dont la guerre et les révolutions) favorisent la centralisation du pouvoir politique et son emprise sur toutes les sphères d'activités humaines. Sorokin cite une multitude d'exemples pour appuyer cette hypothèse et démontre que le socialisme et le communisme, tels qu'ils furent pensés au XIX^e et tentés au début du XX^e, n'ont rien de nouveau. La formation d'États plus centralisés et la collectivisation des moyens de productions sont des phénomènes récurrents dans l'histoire, aussi récurrents que la famine. Elles ne sont pas le résultat d'idées nouvelles des socialistes, mais d'une tendance (voire d'une loi sociale) qui accompagne nécessairement toutes les famines.

Recherche scientifique, avertissement politique

Si son ouvrage commençait sur une expression éloquente sur ses intentions : « *Je n'impose rien, je ne propose rien : j'expose* »²⁴⁰, Sorokin termine par une expression qui l'est tout autant : « *Caveant consules!* », c'est-à-dire, *les consuls prenez garde*. Ces référents témoignent de la tension entre science et politique – tension dont nous avons parlé au chapitre précédent – dans son ouvrage sur la Famine, *Hunger as a Factor in Human Affairs*.

Cette recherche démontre une intention clairement scientifique. Le nombre et la variété de ses sources, son utilisation de méthodes objectives et la présentation d'hypothèses pouvant être contredites ou corroborées indique qu'il se préoccupait réellement de la valeur objective de son travail. Son objectif était d'expliquer les effets de la faim sur les hommes et sur l'organisation sociale, d'en montrer les occurrences dans le passé et d'expliquer la situation contemporaine de la

²⁴⁰ En français dans le texte.

Russie à la lumière de théories scientifiques. C'est là le cœur de sa recherche, ses objectifs scientifiques.

Ceci étant, Sorokin ciblait un public lorsqu'il écrivait : ses contemporains russes. À plusieurs reprises, il leur adressait quelques mots, ou glissait des expressions laissant entendre qu'il était en discussion avec eux : il utilisait parfois le nous, d'autres fois il cessait ses exemples parce qu'il jugeait le lecteur apte à en trouver davantage. Il ne s'adressait donc pas à un public scientifique hors contexte, abstrait. Il s'adressait à tout Russe capable de lire son ouvrage, à des citoyens, des scientifiques et des politiciens.

Outre ses intentions explicitement scientifiques, Sorokin avait un objectif indéniablement socio-politique, ou thérapeutique, comme en témoignent ses observations sur la Russie. Lui-même ne proposait aucune solution miracle, bien qu'il décrive quelques moyens utilisés dans le passé, dont le développement scientifique et technique, l'importation de nourriture et l'émigration. D'un point de vue socio-politique, son livre servait davantage d'avertissement. Au lecteur, Sorokin disait à peu près : « voici les conséquences possibles d'une famine, nous devons nous préparer à leur faire face » ou « voici ce qui est arrivé aux peuples dans la même situation que nous, voyons ce qu'ils ont fait, ce qui leur est arrivé ».

Nous savons, grâce à *Leaves from a Russian Diary*, que Sorokin avait eu de grands problèmes avec les bolchéviques. Ses commentaires sur eux paraissent donc souvent partisans et le lecteur ressent la colère de Sorokin. Il pourrait donc lire son ouvrage et conclure que l'objectif de Sorokin est de démontrer que les bolchéviques sont néfastes pour la Russie et qu'ils la conduisent au bord du gouffre. Il s'agirait d'une lecture superficielle. Ce qui révolte Sorokin, c'est le fait que, selon lui, l'histoire se répète et qu'il soit le seul à s'en rendre compte. Les bolchéviques n'auraient rien inventé : leur exemple s'ajoute à la liste de preuves qui corroborent des lois sociales que l'histoire connaît déjà. Dans les derniers paragraphes de *Hunger*, Sorokin indique sa croyance avec évidence :

That which many people think is unusual and absolutely new has occurred before many, many times. Only the actors, the stage settings, the costumes, the places, and the times are different; but the play itself is very old, repeated time after time in the history of mankind. History presents very old things and ideas in new dresses. It is like an old writer, who has exhausted his creative ability and therefore repeats itself²⁴¹.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 319.

S'estimant capable d'expliquer scientifiquement la famine et ses conséquences sociales, le sociologue avait l'intention d'empêcher la répétition des erreurs du passé en informant ses contemporains des dangers qui les guettaient. Bien qu'il s'attaquait principalement aux bolchéviques, Sorokin n'était pas nécessairement partisan. Par exemple, il expliquait même que la centralisation du pouvoir précédait les bolchéviques et que c'était le gouvernement provisoire qui avait amorcé ce processus (les bolchéviques l'avaient tout simplement poursuivi après octobre). En écrivant sur eux, Sorokin soulignait surtout le fait qu'ils s'inscrivaient dans un continuum d'événements récurrents de l'histoire et que le résultat de leur passage sera exactement le même que tous les autres régimes politiques qui se sont fondés sur la base de la famine et de ses conséquences : pauvreté, militarisme et totalitarisme (le terme n'était pas encore utilisé, mais sa description de l'étatisme compulsif y correspond).

Sorokin s'exila de la Russie avant d'avoir réussi à y publier son ouvrage. Bien qu'il quitta son pays en possession du manuscrit de *Hunger*, Sorokin ne le fit jamais traduire ou publier ailleurs. La question demeure ouverte quant aux raisons de la mise à l'écart de *Hunger*. Si, comme son auteur le mentionnait, il s'agissait d'une recherche avant tout scientifique, le lieu de publication devait avoir peu d'importance. Or, Sorokin le négligea aux États-Unis. D'un point de vue scientifique, ce choix est difficile à comprendre quand l'on sait que *Sociology of Revolution* et *Leaves from A Russian Diary* furent traduits et publiés aux États-Unis. Les éditeurs s'intéressaient donc à ses ouvrages. Le sociologue n'aurait pas eu de mal à publier *Hunger*. Si son but avait été de discréditer les bolchéviques, il aurait également publié ce dernier ouvrage. Nous inférons de cette observation que le but de *Hunger* devait donc surtout être scientifique et thérapeutique plutôt que partisan. À l'égard de ce qui fut dit précédemment, on peut estimer, avec de bonnes raisons, que Sorokin n'avait pas intérêt à publier cette recherche de sociologie appliquée dans un autre milieu, car elle était désormais impuissante à résoudre le problème pour lequel elle fut écrite²⁴².

²⁴² Une autre explication, possible, mais moins probable, serait que Sorokin a oublié qu'il avait en sa possession le manuscrit de *Hunger* quand il quitta la Russie. Dans des notes de bas de page de *Sociology of Revolution*, il réfère quelques fois à *Hunger as a Factor* (qu'il nomme parfois *Famine as a factor*). Dans l'une d'elle, qui n'est pas la première, il précise par contre que le livre fut détruit par les bolchéviques. Les premières notes de bas de page furent peut-être écrites en Russie, alors que celle-ci fut écrite après son départ.

Sociology of Revolution²⁴³

Sorokin et sa femme quittèrent la Russie en septembre 1922 pour se rendre d'abord en Allemagne, puis en Tchécoslovaquie. Le président de l'époque, Tomas Masaryk, étant lui-même sociologue, invita Sorokin à venir s'y installer et lui assura les ressources nécessaires à ses besoins. Conscient des graves problèmes alimentaires de la Russie et des répercussions de la famine, Sorokin voulut continuer à contribuer à l'amélioration de la Russie par son travail à l'étranger. « With many friends, I worked to establish magazines, *The Farm* and *The Peasant's Russia*, and to help the Agricultural Institute, and agricultural and co-operative schools in Czecho-Slovakia for the training of peasant leaders of future Russia »²⁴⁴. Il poursuivit aussi les recherches qu'il avait commencées en Russie, dont *Sociology of Revolution* qu'il avait annoncée dans *Hunger*. Le livre fut publié aux États-Unis, mais son écriture se fit, en grande partie, avant d'y arriver²⁴⁵.

Plusieurs des idées mentionnées précédemment s'appliquent à *Sociology of Revolution*. La perspective théorique et la méthodologique sont semblables à celles du livre précédent. L'approche behavioriste, les statistiques, l'histoire et les observations directes sont fortement mises à contribution. Sorokin décrira plusieurs révolutions et utilisera son cadre d'analyse pour les expliquer. L'exemple de la Révolution d'octobre, à l'instar de la famine russe dans *Hunger*, sera l'un des cas les plus utilisés par l'auteur. Plusieurs raisons justifient ce choix, en particulier l'actualité du phénomène, l'expérience directe et la disponibilité de statistiques récentes²⁴⁶.

Dans son avant-propos de l'édition de 1967, Sorokin reconnaît une certaine faiblesse de son ouvrage. Il affirme : « It stresses the "behavioristic" and biopsychological too much and does not sufficiently take into account the sociological. It overestimates the role of hereditary factors

²⁴³ La traduction d'un tel titre est complexe. Écrire « Sociologie des révolutions » serait inapproprié, considérant qu'en Anglais, le titre aurait été « Sociology of Revolutions », tandis qu'écrire « Sociologie de la révolution » laisserait entendre qu'il s'agit de l'étude d'une seule révolution. Sorokin emploie plutôt le terme « révolution » à titre d'objet sociologique, d'un fait social, ou d'un « social process » selon la terminologie sorokinienne.

²⁴⁴ Sorokin, P. A. (1924), *Op. cit.*, p. 309.

²⁴⁵ Le premier jet du livre était en russe. Sorokin dut le ré-écrire en anglais avant de le publier en 1925. Il en profita sans doute pour ajouter des références américaines (dont Hayes, Ross, Ward et des psychologues) qu'il ne mentionnait pas dans *Hunger*.

²⁴⁶ Sur ce dernier sujet, Sorokin précise : « Being inaccurate and often quite contradictory, these [bolcheviks] statistics have one valuable quality : they do not depict the situation worse and do it rather better than it is in reality. In this way they prevent the exaggeration of the negative results of the Revolution by its investigators ». Le sociologue voulait ainsi empêcher l'introduction de biais dans son analyse. Si les statistiques sont des bolchéviques, il ne peut être accusé de manquer d'objectivité. Sorokin, P. A. (1967), *The Sociology of Revolution*. Philadelphia, London, J.B. Lippincott Company, p. ix.

and unconditioned reflexes and underestimates somewhat the role of the acquired, sociocultural forces »²⁴⁷. C'est une observation qui vaut aussi pour *Hunger*, mais Sorokin, à l'époque de la rédaction, n'y voyait aucun problème : c'était la façon dont la sociologie lui avait été enseignée et la manière avec laquelle ses collègues scientifiques faisaient leurs recherches en sciences sociales et humaines. Il défendait même cette prise de position au début de *Hunger* en justifiant l'importance de la biologie pour comprendre les phénomènes sociaux. *Sociology of Revolution*, qui suit de près *Hunger* dans sa production, s'en inspire nécessairement. Par ailleurs, cette recherche n'est pas uniquement biologique; à l'instar du livre précédent, la moitié du livre est biologique, tandis que la seconde, sociologique.

L'ouvrage s'ouvre sur un paragraphe plutôt romanesque et alarmant, qui rappelle *Leaves from A Russian Diary* : « After many years of peaceful "organic" evolution the History of Mankind has entered again into a "critical" period. Revolution hated by some people and welcomed by others has come at last. Some societies are burning in its fire already, toward others this danger is approaching »²⁴⁸. Ces premières lignes furent écrites dans un ton analogue à celui de ses articles de périodique et de son journal. Rapidement, Sorokin s'en détache, pour revenir à une écriture plus neutre, scientifique, objective.

La révolution comme objet sociologique

Comme Sorokin l'a fait dans son étude sur la famine, il n'étudiera pas le phénomène de la révolution en tant qu'événement historique, spécifique, contextualisé. Puisque l'histoire est constituée des mêmes éléments qui se répètent, que l'histoire est un écrivain ayant épuisé toutes ses idées, Sorokin cherchera les caractéristiques communes à toutes les révolutions, ce qui se répète dans les périodes dites révolutionnaires. Son objet d'étude est donc « la révolution », entendu comme un phénomène social que le sociologue examine par les répétitions de l'histoire.

Qu'est-ce que la révolution selon Sorokin? Pourquoi croit-il devoir corriger ce que d'autres ont avancé précédemment? Le sociologue indique qu'en dépit de toutes les définitions trouvées avant lui, la plupart ne sont pas satisfaisantes pour lui puisqu'elles ont tendance à embellir la révolution ou, au contraire, à la diaboliser. Par exemple, certains auteurs diraient que seules les périodes ayant contribué à l'amélioration des conditions humaines sont des révolutions, alors que

²⁴⁷ *Ibid.*, p. i.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 3.

d'autres diraient que celles qui se sont faites dans la violence n'en sont pas. Selon Sorokin, ces conceptions sont totalement erronées : la diminution des conditions de vie et l'augmentation de la violence se répètent dans toutes les périodes révolutionnaires. Par conséquent, elles sont caractéristiques des révolutions, pas une anomalie ou une aberration.

Sorokin ne veut pas présenter de définition claire, car les sociologues donnent trop souvent des définitions formelles sans traiter suffisamment le contenu de l'objet défini. Il entend donc aller à contre-courant en proposant une série de définitions qui englobent les différentes dimensions du phénomène. Chacune de ces dimensions sera l'objet d'un chapitre particulier de *Sociology of Revolution*.

revolution is a change in the behavior of the people on the one hand and their psychology, ideology, beliefs and valuation on the others. [it] signifies a change in the biologic composition of population, and of the reproductive and selective processes in its midst. [it] represents the deformation of the social structure of society. [it] means the change of fundamental social processes²⁴⁹.

Elle est aussi un phénomène à deux temps. La première phase est révolutionnaire, destructrice, tandis que la seconde est réactionnaire. Cette dernière prépare la société au retour à la normale.

Si la révolution est un objet sociologique, l'objectivité est de mise dans son étude. Le sociologue en était conscient, lui qui soutint, dans *Système*, l'importance d'évacuer la normativité des recherches *scientifiques*. Il affirmera que son intention n'est pas de juger (positivement ou négativement) la révolution, mais simplement de l'étudier. Cependant, aussitôt après, Sorokin écrira que la révolution est le pire moyen d'améliorer les conditions de vie des individus, qu'elle est toujours suivie d'effets négatifs et que son coût est trop élevé pour le peu de résultats positifs qu'elle donne. Les recommandations du sociologue sont plutôt similaires à celles que nous avons mentionnées au chapitre précédent : les réformes, fondées sur la connaissance scientifique des phénomènes sociaux, sont seules en mesure d'améliorer sans graves conséquences les conditions de vie des individus. Les révolutions, étant un phénomène social très rapide, ne peuvent se fonder sur la raison. Sorokin remarquera que la méthode révolutionnaire rend manifeste le fait qu'il y a plus de science dans l'élevage du bétail que dans les politiques sociales²⁵⁰.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 11.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 15.

Théorie du comportement humain

Avec *Hunger*, nous avons vu la théorie du comportement humain utilisée par Sorokin pour faire ses recherches et de quelle manière le comportement individuel était lié à des conséquences de masse. Il développe encore davantage ce sujet dans *Sociology of Revolution*, en insistant bien entendu sur les facteurs relatifs à la révolution.

Sorokin nous apprend que la cause première de ces changements se trouve dans une insatisfaction grandissante des instincts (ou des « réflexes ») humains²⁵¹ et dans une « dégénération » des instances de contrôle qui en assurent l'équilibre²⁵². En période normale, seule une petite fraction d'une population connaît cette insatisfaction (problèmes alimentaires, d'habillement, de logement), tandis qu'en période révolutionnaire, la plus grande partie y est sujette. Dans ces conditions, l'homme est susceptible d'adopter des comportements déviants afin de satisfaire ses besoins inassouvis. Il répète ce qu'il affirmait dans *Hunger* : à petite échelle, il s'agit de criminalité; à grande échelle, de révolution. Pour Sorokin, la révolution est donc synonyme d'une généralisation de comportements criminels causés par une insatisfaction des besoins.

Toutefois, de la même manière qu'en période normale tous ne sont pas aussi enclins à devenir criminels pour s'approprier l'objet de leurs besoins, il est nécessaire, pour qu'une révolution éclate, qu'il y ait un relâchement radical des institutions chargées d'exercer une répression sur ces instincts. Selon Sorokin, les instances de contrôle social ont entre autres pour fonction de freiner l'ardeur des pulsions. C'est pourquoi lorsqu'elles s'affaiblissent, les « réflexes conditionnés », qui sont transmis à l'homme par la socialisation, laissent place à la résurgence des « réflexes héréditaires », aux inclinaisons biologiques.

La cause évidente d'un changement de comportement à l'échelle sociétale serait donc l'arrivée d'une *pression* sur des besoins primaires et l'affaiblissement des instances de contrôle qui ne sont plus en mesure de retenir les pulsions humaines²⁵³. « It suffices that social conditions should change in such a way that one, two or more of the fundamental instincts should not find sufficient satisfaction, that they should be hard pressed... for all this "balance" of human conduct to collapse »²⁵⁴. Il suffit de penser à ce qui fut dit précédemment sur la faim.

²⁵¹ Les plus importants de ces instincts seraient la faim, la survie, la liberté et la possession.

²⁵² Sorokin pense notamment aux religions et à leurs doctrines (valeurs) qui prescrivent certaines pratiques.

²⁵³ En pensant en termes durkheimiens, on dirait qu'il sont en situation d'anomie.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 23.

Une très mauvaise récolte, qui résulterait en une famine, exacerbe le ressentiment envers l'ordre social où existe un accès différencié aux denrées rares : si les institutions, par exemple l'Église, ne parviennent plus à préserver la légitimité de l'état de cette structure et l'équilibre des instincts par une forte morale, une révolution est plus que probable. Parce qu'une famine signifie qu'il y aura une grande pression sur le besoin primaire de se nourrir, et sur le réflexe inconditionné de survivre, l'homme adoptera des comportements asociaux pour tenter de les satisfaire. Le processus révolutionnaire s'enclenche alors : le besoin d'appropriation surpasse la raison humaine et les inhibitions sociales se dissipent. Il en résulte, selon Sorokin, une perversion du comportement qui « consists in the biologization of the behavior of the multitude, as a result of this extinction »²⁵⁵.

La révolution et le comportement humain

À l'instar de la famine, les conséquences de la révolution sont nombreuses. Cependant, identifier les conséquences comportementales propres à la révolution est complexe puisque, dans plusieurs cas, elle est accompagnée d'autres facteurs, comme la famine. Les changements de comportement qu'énoncent Sorokin lors des révolutions se retrouvent donc plus ou moins déjà dans *Hunger. Sociology of Revolution* précise de nouveaux changements et insiste sur quelques-uns qu'il avait déjà abordés précédemment : les réactions discursives, les réactions de propriétés, les réactions sexuelles, les réactions professionnelles, et les réactions d'autorité et de subordination.

D'abord, dans les années précédant une révolution, les individus prennent plus facilement la parole pour critiquer leur société. Les traités de philosophie politique abondent, les journaux se font moins objectifs (leurs journalistes prennent plus facilement position), les individus se ressemblent en groupe de discussion, en association, en syndicats, et tous discutent d'enjeux socio-politiques. Entrant en interaction, les individus s'influencent et ne se sentent plus obligés de retenir leurs opinions. La liberté de parole que prennent les individus et la circulation de leurs idées entraînent un mouvement d'ensemble. Plus d'individus se sentent libres d'exprimer ce qu'ils pensent, ce qui résulte en une diminution des freins liés à l'expression de ses opinions.

Ensuite, les réactions de propriétés sont plus ou moins les réflexes légaux dont parlait Sorokin dans *Hunger*. En période révolutionnaire, les individus, n'ayant plus les mêmes convictions face à la loi, seront plus enclins à adopter des comportements criminels. Normalement, devant un stimulus *A* (la propriété d'autrui), l'individu a la réaction *B* (il le considère avec respect).

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 35.

Au contraire, durant les révolutions, le stimulus *A* n'engendre plus nécessairement la réaction *B*. Les habitudes acquises par la socialisation (le conditionnement par les récompenses ou les punitions) disparaissent devant l'incapacité des institutions à maintenir l'ordre. Les « mauvais » actes ne sont plus aussi bien réprimandés et les « bons » actes ne sont plus récompensés. Le contraire est même de mise : les mauvais actes reçoivent l'approbation publique (tuer ou s'approprier les biens des « parasites », i.e. des bourgeois, par exemple) et les bons actes engendrent des conséquences négatives pour celui qui les commet (défendre le droit à la vie et la propriété des « parasites »). Un tel renversement des punitions et des récompenses affaiblit inévitablement les réflexes légaux des individus.

En outre, la révolution aurait toujours des conséquences sur les réactions sexuelles des individus. Contrairement à la famine, la révolution stimulerait leur sexualité. La morale religieuse, les lois matrimoniales et les normes sociales, qui autrefois freinaient l'ardeur sexuelle des individus s'affaiblissent à cause de la perte de vigueur des institutions chargées d'en assurer la répression. La prostitution, les viols, la promiscuité, le divorce et les comportements sexuels déviants (sadisme) augmentent tandis que diminuent le taux de mariage et l'âge des personnes qui ont des relations sexuelles.

Par ailleurs, la révolution diminuerait les réactions professionnelles des travailleurs. Puisqu'elle demande de chaque homme une grande quantité d'énergie et de temps, la révolution en laisse peu au travail. Par ailleurs, elle diminue la conviction que l'ardeur au travail est une bonne chose et qu'elle est nécessaire à sa survie. Outre ces explications, Sorokin indique quelques autres causes : « like war, [revolution] makes him lose the habit of peaceful labor; the loss of prevision and thought for the morrow in the belief that the revolution will find sufficient food for everybody; the hope of profiting by the goods of others, their laid-up stores of provisions »²⁵⁶. Dans *Hunger*, l'auteur proposait que la faim est l'un des plus importants motivateurs de l'homme. L'homme n'accepte de travailler fort et péniblement que dans la mesure où son emploi lui donne les moyens de s'alimenter. S'il croit pouvoir acquérir de la nourriture autrement, il sera moins enclin à fournir cet effort. La révolution, promettant de nourrir ceux qui luttent pour sa réalisation, élimine la principale motivation des travailleurs.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 103.

La révolution causerait également une diminution des réactions de subordination de la part des classes dominées et des réactions d'autorité de la part des classes dominantes. Les deux réactions vont ensemble. Les dominés ne croient plus en la légitimité des dominants, qui eux se montrent faibles et incapables d'assurer leur domination. Les dominants peuvent s'être montrés faibles depuis plusieurs années, laissant les dominés acquérir une plus grande liberté et le sentiment de leur force, ou bien ils sont simplement incapables de maîtriser les dominés au moment où ils se révoltent. Leurs réactions respectives sont différentes : le policier n'est plus respecté par les dominés, et le révolté est laissé libre de faire circuler son venin dans la société sans qu'interviennent les « autorités ».

Finalement, une multitude de comportements acquis serait transformée par le facteur révolutionnaire. La morale et la loi, notamment, sont oubliées. Ce qui fut dit précédemment au sujet de la famine est aussi vrai pour la révolution. L'augmentation fulgurante des meurtres, par exemple, est un indicateur de l'affaiblissement des réflexes moraux et légaux. La croissance de la population carcérale, quant à elle, rend manifeste la diminution de la valeur que prend la liberté dans une société en révolution. En dépit des slogans prônant la liberté (chantés durant toute révolution), les périodes révolutionnaires surpassent de loin toutes les autres périodes en ce qui concerne la privation des libertés d'autrui. Les réactions face à la liberté d'autrui sont donc elles aussi affaiblies. Ceci vaut également pour les réactions religieuses. Les pratiques religieuses comme aller à la messe sont en déclin, les prêtres n'exercent plus une autorité sur ceux qui normalement pratiquaient et les dogmes (« aimez-vous les uns les autres », « tu ne tueras point ») sont rejetés.

Toutes ces caractéristiques culminent en une paranoïa généralisée et en un abaissement de l'intellect humain. L'homme se biologise, disait Sorokin, et il se rapproche de l'homme primitif. Il perd la faculté de raisonner, devient illogique, incohérent, spontané, hypersensible. Les gens, se retrouvant plus souvent dans des foules, sont aussi plus susceptibles aux effets de foule. L'imitation, reconnue pour être un phénomène qui explique le comportement des individus dans ces situations, prend donc une place centrale dans la vie de tous les jours. La mémoire, elle aussi, diminue. Les individus oublient non seulement les traditions, mais aussi les événements récents : les membres d'un groupe, louangés un mois, sont exécutés le suivant et les groupes criminels passent de zéros à héros en quelques semaines.

La révolution et la structure sociale

En même temps de rédiger *Sociology of Revolution*, Sorokin travaillait sur une étude pionnière de la sociologie américaine : *Social Mobility* (publié pour la première fois en 1927). Dans cette dernière, il présente en détail une théorie de l'« espace social ». Par contre, il la mobilisait déjà dans *Sociology of Revolution* pour comprendre l'impact des déterminants sociaux sur le comportement humain²⁵⁷. Partant du fait qu'un individu n'appartient pas uniquement à un groupe, mais à plusieurs, Sorokin affirme que « those groups to which the individual belongs, and the place which he occupies in each of them, may be called the "system of social coordinates," his social weight, his social aspect and the character of his behavior »²⁵⁸. Il précise plus loin : « our behavior is determined by the character of the groups to which we belong and by the place we occupy in them »²⁵⁹. La révolution a des conséquences sur ces groupes.

En règle générale, des mécanismes de sélection distribuent les individus dans ces groupes selon leurs compétences. Tous les déplacements à l'intérieur de l'espace social sont faits en fonction de ces mécanismes, ce qui assure que les individus ont les compétences pour leur nouvelle position, qu'ils sont aptes à l'occuper. Puisque les institutions chargées de la sélection des individus (dont l'école, l'église et l'armée) sont souvent frappées lors des révolutions, Sorokin constate des transformations radicales sur les mécanismes de sélection en période révolutionnaire. La mobilité sociale (ascendante et descendante) devient chaotique, déstructurée. Les individus feront partie de différents groupes pour lesquels la sélection fut inadéquate et ils seront placés dans une multitude de positions qu'ils n'auraient jamais atteintes sans dans une période normale.

Le dérèglement des instances de sélection prend diverses formes. L'une de celles-ci est la vitesse avec laquelle les individus sont désormais en mesure de bouger d'un groupe ou d'une position à un autre. L'autre, la quantité d'individus touchée par le phénomène de mobilité accéléré. En période révolutionnaire, la *vélocité* et la *généralité* de la mobilité sociale augmentent. C'est un phénomène de « transposition de masse ». Le volume des différents groupes variera considérablement. Des groupes de métier peuvent ainsi croître tandis que d'autres diminueront, changeant, entre autres, la production et la division du travail. Certains types de groupes sont plus susceptibles d'être détruits par la révolution : les groupes cumulatifs anormaux. Ceux-ci se forment

²⁵⁷ On se souviendra qu'il l'avait déjà mentionnée dans *Hunger* en référant à *Système*. Ce n'est donc pas une théorie nouvelle qu'il présentait dans *Social Mobility*. Il y réfléchissait depuis plus d'une dizaine d'années.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 231.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 284-5.

dans la période pré-révolutionnaire et sont des indicateurs d'une prochaine révolution. Pour Sorokin, les groupes cumulatifs normaux sont, par exemple, les groupes ayant des caractéristiques logiques (riches, privilégiés, vertueux, dominants). Au contraire, un groupe cumulatif anormal est un groupe dont les caractéristiques sont incompatibles (riches et dominés, riches et vicieux, pauvres et dominants). La révolution remplace les groupes cumulatifs anormaux (faibles, incohérents, précaires) par des groupes cumulatifs normaux (forts, cohérents, solides). Sorokin nomme ce processus la « réaction de transposition ».

Si (1) le comportement des individus est déterminé par les groupes auxquels ils appartiennent et les positions qu'ils occupent, (2) qu'il existe des mécanismes qui sélectionnent et distribuent les individus dans les groupes selon leurs compétences et (3) que ces mécanismes de sélection sont déréglés en période révolutionnaire, le comportement des individus sera nécessairement transformé durant une révolution. L'ouvrier devient ministre, le criminel, président, et l'aristocrate, ouvrier. À leur nouvelle position, ils adopteront des comportements inappropriés, inspirés des ceux qu'ils avaient à leur position précédente. Ils ne sauront quels sont les bons ou les mauvais comportements à avoir puisqu'ils ne sont plus dans les groupes et la position pour lesquels leur personnalité a été conditionnée. « The transposed individuals who have lost their old egos, but not yet obtained their new "souls" resemble people whose behavior has lost its former stability and who are at a loss where to turn »²⁶⁰. Tout comme les instances de sélection, les individus sont déréglés, ils ne sont plus ajustés à leur position, n'ayant pas acquis l'« égo » de cette position. Le principal impact de la révolution sur la structure sociale est donc le dérèglement des instances de sélection (de la mobilité sociale), et par extension les caractéristiques des individus et des groupes sociaux d'un agrégat.

La révolution et les « fonctions sociales »

Dans *Sociology of Revolution*, les « social functions » sont au nombre de trois : gouvernementale, économique et spirituelle (le domaine des idées). Le sociologue note des transformations dans chacune d'elles.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 287.

En ce qui concerne la fonction gouvernementale, Sorokin indique qu'elle oscille, théoriquement, entre deux pôles : l'étatisme compulsif et l'autonomie²⁶¹. On l'a vu à la section de *Hunger*, l'étatisme compulsif (« compulsif statism ») fait référence à un État totalitaire, qui contrôle toutes les dimensions de la vie. À son opposée, les sociétés « autonomes » sont celles où l'individu est libre de faire et de penser ce qu'il veut. Chaque individu choisit pour lui-même, sans l'intervention d'un agent externe, coercitif, comme un gouvernement. La révolution engendre l'une et l'autre de ces formes d'organisation. L'absence de gouvernement et l'état d'« uncontrollable anarchical autonomy » sont à la première période de la révolution, ce que l'étatisme compulsif est à la seconde. Toutes deux sont caractéristiques d'une période de la révolution. S'il est vrai que la révolution augmente la liberté, c'est-à-dire qu'elle abolit toute forme d'autorité et permet aux individus de se livrer à des pratiques déviantes et criminelles, ce n'est que temporairement, car dans la seconde, comme un retour de pendule, un étatisme compulsif est incontournable.

Ensuite, la révolution change radicalement l'économie d'une société. Premièrement, comme nous avons dit plus haut, les réactions professionnelles des individus sont diminuées, ce qui implique nécessairement une diminution de la productivité de la société révolutionnaire. Deuxièmement, la faible productivité conduit à l'appauvrissement des individus et de la société. Leur salaire diminue tout comme la quantité et la qualité de leur travail. Troisièmement, avec l'augmentation de la vitesse et de la généralité de la mobilité sociale, les classes économiques changent de forme et de nature. Le pauvre s'enrichit légèrement, le riche s'appauvrit grandement. Selon Sorokin, si égalité il y a, c'est l'égalité dans la pauvreté.

Finalement, la vie spirituelle (intellectuelle) d'une société se modifie. Dans un premier temps, pré-révolutionnaire, la liberté d'expression est prise par une majorité de personnes. Les individus se réunissent ou publient des écrits où ils expriment leurs idées. Cette prise de parole stimule la société prête à la révolution. Cependant, en cours de réalisation, la situation diffère. Des caractéristiques intellectuelles communes se retrouvent dans chaque révolution : « extreme viewpoints; an absence of moderation, an inability and absence of desire to differentiate between truth and falsehood; absence of mental rectitude; a shifting from one extreme to another; dogmatism and absence of liberty of thought and absence of criticism »²⁶². Ce dogmatisme

²⁶¹ Sorokin n'utilise pas le terme d'anarchie, qui serait plus approprié pour décrire l'absence totale de contrôle gouvernemental, de centralisation du pouvoir. Il réserve le terme d'anarchisme pour décrire une situation chaotique. Dans son vocabulaire, anarchique serait un adjectif plutôt péjoratif.

²⁶² *Ibid.*, p. 342.

implique que les lieux d'instruction ne peuvent plus fonctionner comme avant, car les nouvelles autorités leur imposent des normes et des dogmes desquelles ils ne doivent pas déroger. Les connaissances au sein d'une société révolutionnaire sont donc restreintes sur le plan de la liberté de pensée. Elles le sont aussi sur le plan pratique puisque, comme Sorokin le remarque, les budgets associés à l'éducation diminuent, tout comme le nombre d'étudiants, d'écoles, de professeurs, de laboratoires, de périodiques et de livres. Seuls les écrits de propagandes parviennent à paraître et seuls les professeurs enseignant les dogmes conservent leur emploi.

Deuxième période : la phase réactionnaire

La révolution est un événement à deux temps. Nous avons vu ce qui arrive avec le comportement humain, la structure sociale et les fonctions sociales dans la première période. La seconde, la phase réactionnaire, est tout aussi importante, car il s'agit du moment où la société, suivant la destruction de la première, entame son retour à la normale. Cette période suit le zénith de la révolution, son point le plus critique : quand l'ensemble de la société est paralysé et que les conditions de vie sont insuffisantes et menacent réellement la survie humaine, c'est toute la population qui s'épuise, tant par l'activité sociale intense que par le manque de ressources élémentaires. « Every adaptation to life and life itself becomes difficult, if not impossible. In these conditions the primary instincts begin to be pressed even more strongly than before »²⁶³. Les facteurs qui conduisent à la révolution sont ceux qui la feront cesser. Si c'est la famine qui stimula la révolution, ce sera la famine qui l'arrêtera, car une période révolutionnaire ne peut augmenter la production alimentaire, elle ne peut que la détruire davantage. Les conséquences énumérées ci-haut servent de preuve à cette conclusion.

Ce ne sont donc pas la raison et la réflexion qui conduisent au déclin d'une révolution, mais ici encore la pression exercée sur les instincts insatisfaits. Les individus s'affaiblissent, deviennent malléables, et ne peuvent plus résister au gouvernement fort qui réussit à s'instaurer dans l'anarchie de la première période. Cette malléabilité et la grande sévérité des nouveaux dominants (le totalitarisme de la seconde période), les réactions discursives, de propriété, sexuelles, professionnelles, de subordination et d'autorité, morales, légales et religieuses sont re-conditionnées à grande vitesse et à grande force.

²⁶³ *Ibid.*, p. 38.

Dans cette seconde période, la répression par l'État connaît son apogée. Tous ceux qui s'opposent au régime sont réduits au silence, les peines capitales pour crimes politiques augmentent et le climat de terreur politique assure une forme d'ordre social²⁶⁴. La répression démontre la puissance du nouveau groupe dominant, tandis que l'obéissance obligée pour la survie ré-actualise les réflexes de subordination. Le retour des institutions de contrôle (dont l'armée et la police) signifie en outre le retour du conditionnement sur le comportement humain. Biologisés durant la première période, les individus reprendront graduellement leurs comportements sociaux dans la seconde. Ces circonstances préparent le terrain de la période normale « by a revival of religion, morality, lawfulness and other discarded reflexes, which serve to regulate and rectify human action »²⁶⁵.

Le passage à la seconde phase révolutionnaire implique également une évaluation des doctrines, des pratiques, des acquis et des conséquences de la première phase. La grande majorité des individus, ayant été conquis par les promesses d'égalité, de liberté, de richesse, etc., seront désillusionnés par les événements récents. Leur croyance en la révolution s'estompera, ils cesseront de militer en sa faveur et estimeront qu'elle est responsable de leur malheur. La seconde phase consiste en une prise de conscience de la fausseté des idées véhiculées précédemment : « A negative appreciation spreads [...] over all odious revolutionary facts and events [...] [they are] looked upon as an evil, or in the best of cases, ceases to call forth any enthusiasm amid the population »²⁶⁶. L'expérience directe apprend aux individus que la révolution n'est point ce qu'ils espéraient, ses promesses n'étaient que de vides slogans. Sorokin compare cette expérience à celle d'un mal de tête après une nuit de débauche : elle rappelle douloureusement à l'individu les conséquences de ses actions et l'incite à repenser ses pratiques.

Les causes de la révolution

Renversant l'ordre chronologique des événements révolutionnaires, Sorokin a débuté son livre par les conséquences de la révolution et il le conclut par les causes de la révolution. L'énoncé le plus général qu'il donne sur ce point est le suivant : « The immediate cause of revolution is always the growth of "repression" of the main instincts of the majority of society, and the

²⁶⁴ Sorokin considère, comme le ferait Robespierre, que toute révolution s'accompagne d'une forme de terreur.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 138.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 353-354.

impossibility of obtaining for those instincts the necessary minimum of satisfaction »²⁶⁷. Ces instincts comportent notamment ceux de la préservation de soi, de la préservation du groupe, du besoin de chaleur, de la sexualité, de la propriété, de l'expression de son individualité, de compétition, de travail créatif, d'aventure et de liberté. Si elle touche une grande partie de la population, voire la majorité, la répression de ces instincts paverait la voie à une révolution.

L'aspect démographique est crucial, car la répression de ces instincts sur une petite partie conduit non pas à une révolution, mais à la criminalité. Quand une majorité de la population vit avec cette répression, le crime à grande échelle est très probable. Et selon Sorokin, la révolution n'est pas autre chose que la criminalité à grande échelle au sein d'une société.

Le troisième critère à considérer est la puissance des autorités (police, armée) et des instances de contrôle (religion, droit) ainsi que la reconnaissance de la légitimité des dominants (aristocrates, riches, politiques). Les groupes dominants doivent continuellement prouver qu'ils méritent leur position, d'une part en disciplinant les instincts des individus, d'autre part en trouvant des solutions aux problèmes qui dérangent les individus. S'ils faiblissent, ne sont plus en mesure d'exercer leur emprise sur les individus dont les instincts sont insatisfaits et de remédier aux problèmes de leur société, la révolution approche.

« Thus we have the occasion to note (1) the growing repression of the main instincts; (2) its general character and (3) the impotence of the groups which stand for order »²⁶⁸. Ces trois critères indiquent la probabilité d'une révolution. Sorokin ne dit pas comment calculer cette probabilité, les statistiques étant rudimentaires au moment de la rédaction. Par ailleurs, il existe une dimension relative à ces critères, notamment celui des instincts réprimés. La répression est souvent relative : l'individu peut se nourrir suffisamment et simultanément envier le riche qui se délecte des mets les plus fins (« social comparative starvation » dans *Hunger*). La même chose se produit quand il y a des différences nettes entre les droits dont jouissent les individus d'une société. La subjectivité de la répression est difficilement quantifiable, de même que la faiblesse des autorités et des instances de contrôle²⁶⁹.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 367.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 370.

²⁶⁹ La démarche de recherche n'est pas impossible. Dans *Sociology of Revolution*, Sorokin ne tente pas ce travail, mais il le fait, d'une certaine manière, dans *Dynamics*, où il étudie les différentes mentalités socio-culturelle et les périodes de transition entre chacune d'elles. Il y introduit de nouveaux indicateurs, quantifiables, pour expliquer les révolutions.

Derniers mots sur « Sociology of Revolution »

En somme, de la présentation de l'ouvrage qui précède, on comprendra que les prises de position scientifiques de Sorokin perdurèrent d'une recherche à l'autre. Fondée sur des méthodes, des objectifs scientifiques et socio-politiques, des théories et une manière de livrer son information, une cohérence se dégage de l'ensemble de ses écrits russes. Dans *Sociology of Revolution*, comme dans *Hunger*, Sorokin maintint une tension constante entre travail scientifique et engagement politique. Dans les termes de *Système de sociologie*, nous dirons que son étude était à la fois théorique et appliquée.

La tentative de rechercher scientifiquement des récurrences dans les événements historiques qualifiés de révolution est clairement identifiable. Bien que les données manquaient sur la plupart des événements de l'histoire et que les méthodes statistiques étaient peu développées, Sorokin utilisait les moyens que lui permettait l'état du champ scientifique de l'époque. Il ne pouvait surmonter des obstacles, théoriques ou pratiques, inhérents au contexte dans lequel il travaillait.

Une lecture sérieuse de l'ouvrage peut faire la différence entre ces deux facettes et en retirer des hypothèses scientifiques ou des conseils socio-politiques. Les chapitres sont tous divisés entre présentation des hypothèses et démonstration basée sur des exemples historiques, par conséquent chacune de ses affirmations est falsifiable. Là réside réellement l'intérêt pour celui qui s'intéresse à la révolution d'un point de vue scientifique.

Les commentaires qu'il fait sur la Révolution russe, le cas principal de son étude, portent la marque de l'ambiguïté entre objectifs théoriques et appliqués. D'un côté, elles appuient ses hypothèses, d'un autre, elles dénotent une (trop) grande prise de position du sociologue à l'égard de son objet. Son profond rejet de la révolution et son parti pris pour les réformes comme méthodes d'amélioration des conditions sociales, économiques et politiques sont manifestes.

Synthèse sur l'état du champ de la sociologie

Le sociologue, comme tout individu, s'inscrit dans un contexte particulier. Il ne peut s'en détacher. Les professeurs de Sorokin, Kovalevsky, de Roberty et Petrazycki, lui ont enseigné la sociologie d'une manière particulière. Leurs objets, leurs théories, leurs méthodologies, leurs méthodes de présentation, bref, leurs prises de position scientifiques, furent transmises durant la formation académique du sociologue en devenir. Du choix de leur objet à la manière de les aborder,

les recherches de Sorokin sont directement liées aux contextes scientifique et socio-politique – au champ scientifique et au champ du pouvoir – de la Russie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Les intellectuels russes, ou l'intelligentsia, étaient entre autres caractérisés par le fait de véhiculer des messages « progressistes » et « libéraux », de travailler au service des plus défavorisés et d'améliorer les conditions socio-politiques de leur société. Porteuses des idées progressistes et réformatrices, les personnes identifiées à l'intelligentsia sont celles qui s'intéressèrent à développer les sciences sociales. La sociologie, qui faisait justement ses débuts à cette époque, était traversée par cette mentalité. Les célèbres phrases de Durkheim : « nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif » et de Marx : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, il s'agit maintenant de le transformer » illustrent la position de l'intelligentsia et plus spécifiquement celle des scientifiques. Cette dernière de Marx, surtout, eut un grand effet sur les intellectuels russes, qui s'intéressaient aux idées socialistes et communistes²⁷⁰.

En présentant les travaux russes de Sorokin, ce chapitre a mis en évidence la dualité entre sociologie théorique et appliquée. Si le sociologue faisait la distinction entre ces deux facettes dans *Système de sociologie*, elle se brouilla dans ses travaux d'objets particuliers, dont *Suicide as a Social Phenomenon*, *Hunger as a Factor* et *Sociology of Revolution*. Cette dualité est propre à un champ en développement, comme celui de la sociologie en Russie au début du XX^e siècle, dont les agents sont dotés d'un habitus comme celui de l'intelligentsia. D'une part, les sociologues luttaient pour l'autonomie du champ de la sociologie par rapport aux autres champs du savoir, c'est ce que faisaient, par exemple, de Roberty dans *La sociologie* et Sorokin dans *Système de sociologie*. D'autre part, ils étaient confrontés à des régimes politiques hostiles à l'établissement d'une science sociale indépendante et critique. La liberté académique étant vue par l'intelligentsia comme une condition essentielle au développement de la science, ils refusaient les ingérences politiques dans leur champ scientifique, c'est-à-dire la détermination structurelle du champ du pouvoir. La lutte était donc double pour les sociologues de l'époque : ils tâchaient de s'autonomiser face aux autres champs scientifiques et face au champ du pouvoir.

²⁷⁰ Seyonov, A., Mogilner, M., Gerasimov, I. (2013), *Op. cit.*, p. 57.

S'ils désiraient obtenir une plus grande autonomie face au champ du pouvoir, les scientifiques sociaux, ou les sociologues, structuraient le champ de la sociologie en fonction d'un habitus qui prônait la prise de position politique et l'intervention publique des agents. L'autonomie était à la fois recherchée pour faire de « la science pour la science » et pour être mieux disposée à mettre en application les objectifs progressistes et réformistes de ses agents. Assurément, l'une et l'autre de ces intentions se retrouvaient dans leurs recherches, ce qu'a exemplifié le cas de Sorokin.

Les autres sociologues du champ de la sociologie étaient tous aussi confrontés à cette dualité et ils partageaient les caractéristiques de l'intelligentsia. Les premiers sociologues s'intéressaient à la sociologie du droit, aux institutions du pouvoir et à la fondation théorique de la sociologie, et chacun prit position lors des événements socio-politiques de la Russie, aussi bien en 1904 qu'en 1917. Tous les sociologues que nous avons mentionnés dans le présent travail durent s'exiler de la Russie lors des événements de 1917-1922, leur habitus étant irréconciliable avec le régime soviétique.

Synthèse sur les recherches de Sorokin

Sorokin a publié plusieurs ouvrages en Russie qui furent négligés et éclipsés par ses nombreuses contributions américaines. Depuis une dizaine d'années seulement, ses travaux russes sont récupérés et redécrits par de nouveaux chercheurs intéressés à construire une histoire disciplinaire. Dans *Crime et châtement*, Sorokin s'intéressait à la criminalité, ayant lui-même séjourné six fois en prison. Comme plusieurs des travaux de ses collègues russes, son étude s'inscrivait dans le courant de la sociologie du droit, perspective développée entre autres par Petrazycki. Son second ouvrage, *Système de sociologie*, était un livre d'introduction à la sociologie destiné au public russe. Sorokin y décrivait les principes sur lesquels la sociologie devait s'ériger pour être une science pleine et entière, son objet, ses méthodes et ses théories. Cet ouvrage contient plusieurs des prises de position scientifique de Sorokin en Russie et aux États-Unis, comme en témoigne son *Society, Culture and Personality* de 1947 qui en reprend les grandes lignes.

La situation catastrophique de la Russie à la fin des années 1910 a plongé des millions de Russes dans une famine mortelle. S'inquiétant de la situation, Sorokin réalisa une recherche sur les causes et conséquences de la faim sur le comportement humain et la société. Il quitta le domaine purement théorique de *Système* pour se consacrer à l'étude d'un phénomène concret, contemporain et dévastateur. Il poursuivit dans cette direction avec un autre livre de sociologie concrète :

Sociology of Revolution. Ce dernier livre prenait pour objet la révolution et l'auteur en faisait une sociologie en dégagant les caractéristiques communes à toutes les périodes révolutionnaires. Sans aucun doute, son choix fut motivé par les révolutions russes de 1917 et sa propre expérience de ces événements. Dans l'intention de prévenir de futures révolutions, il entendait démontrer leurs causes et leurs conséquences néfastes.

Dans son article de 2012, *Sorokin as Lifelong Russian Intellectual*, Nichols relie le style d'écriture de Sorokin à un style propre à la Russie : « Sorokin's manner of doing sociology, the stylistic "how" of his approach, arguably arose out of his formative period in the Komi homeland and the Russian Empire. [His] four stylistic features [includes] encyclopedism, polemics, a prophetic posture and a popular or "public" genre »²⁷¹. Grâce à ces caractéristiques, Nichols explique la production et la réception des ouvrages américains de Sorokin²⁷². Celles-ci servent également pour notre propre recherche. Elles appuient et qualifient la description qui fut donnée de l'habitus et des travaux russes de Sorokin. Ces caractéristiques donnent aussi des indications quant à certaines prises de position légitimes sur la manière de pratiquer la sociologie.

Sans nécessairement employer les mêmes termes, notre présentation des recherches russes mettait en lumière ces caractéristiques. Les argumentations du sociologue étaient toujours, en totalité ou en grande partie, constituées de nombreux exemples historiques et contemporains, locaux et étrangers. L'aspect polémique de ses travaux fut certainement le plus évident : ses ouvrages critiquaient la situation contemporaine, pointaient du doigt les causes et les groupes responsables et proposaient sa propre position sur la question. La posture prophétique, pareillement, se retrouve dans l'ensemble de son œuvre russe. Dans *Sociology of Revolution*, Sorokin prétend prévoir toutes les conséquences des révolutions, passées et futures. À partir de ses observations, il voudra prévenir ses semblables et les empêcher de faire les mêmes erreurs que leurs prédécesseurs : on l'a vu, il croyait détenir la clé pour comprendre certains phénomènes et il faisait tout en son pouvoir pour les empêcher de se réaliser. Finalement, le style « populiste » du sociologue s'exemplifie surtout dans *Suicide as a Social Phenomenon*. La revue, le format, les exemples, les méthodes et la présentation de cet article indiquent sa vocation « publique ».

²⁷¹ Nichols, L.T. (2012), « Sorokin as Lifelong Russian Intellectual: The Enactment of an Historically Rooted Sensibility », *The American Sociologist*, 43 (4), p. 378.

²⁷² Ses observations rejoignent celles que nous avons citées dans l'introduction de ce mémoire, c'est-à-dire celle sur le « caractère russe » de Sorokin et son incompatibilité avec la sociologie américaine.

Quand Sorokin arriva aux États-Unis, ce style russe fut un problème. Ses critiques lui ont souvent objecté qu'il manquait d'objectivité dans ses écrits russes traduits en anglais (*Leaves et Revolution*) et, plus tard, son magnum opus *Social and Cultural Dynamics* sera très mal reçu par la majorité de la communauté scientifique. Son expérience de la Révolution russe et son histoire avec les bolchéviques furent des prétextes pour discréditer son travail et mettre en lumière les biais de ses études. Ceci dit, si la tension entre intention scientifique et engagement socio-politique est rarement évacuée des travaux sociologiques, la question que l'on doit se poser devant un travail tel que *Hunger* n'est pas, par exemple, : « Sorokin avait-il des intentions socio-politiques quand il a fait son étude », mais plutôt : « les conclusions de Sorokin sont-elles falsifiables? ». Grâce à la présentation précédente, il semblera que tel était le cas. Chacune des hypothèses de Sorokin est falsifiable. Par contre, rares sont les critiques qui tentèrent de les réfuter d'un point de vue scientifique. La plupart remarquèrent les « biais » et s'arrêtèrent à cette observation, jugeant négativement l'ensemble des hypothèses.

La sociologie sorokinienne que nous avons abordée dans cette recherche était-elle « unamerican » comme le soutenait le critique cité en introduction? Certes, sa méthode de présentation, inspirée des quatre styles dont parlait Nichols, diffère de celles des sociologues américains²⁷³. Cependant, au-delà du *comment*, il y a le *quoi*. Les hypothèses de Sorokin sont écrites dans un langage des plus clairs et sont falsifiables²⁷⁴. Si le style d'exposition est russe, le contenu scientifique remplit le critère de scientificité énoncé par Popper²⁷⁵. Donc, d'un point de vue strictement scientifique au sens de Popper, ses recherches sont compréhensibles hors des frontières russes. Si ses hypothèses sont « unamerican », c'est qu'elles sont sans patrie.

Conformément à ce qui fut souligné au chapitre méthodologique du présent travail, il n'était pas ici question de corroborer, infirmer ou corriger les théories et les hypothèses de Sorokin. Ses travaux furent exposés sans le moindre jugement sur leur rigueur scientifique. Il s'agissait d'en faire la présentation pour répondre à notre question de recherche relative à l'ambiguïté, ou la tension, entre travail scientifique et engagement politique chez Sorokin.

²⁷³ Nichols, L. T. (2012) *Op. cit.*, p. 374-405.

²⁷⁴ Pour bien mettre en évidence ses idées principales, il utilisait les italiques dans son développement et il les résumait à la fin de chaque chapitre par le biais de puces numérotées.

²⁷⁵ Popper, K.R. (1978), *La logique de la découverte scientifique*. Paris: Payot. 480.

Conclusion

Ce mémoire s'intéressait à la vie et à l'œuvre de Pitirim Aleksandrovich Sorokin. Sociologue d'origine russe, il immigra aux États-Unis à l'âge de 34 ans. Ayant travaillé plus de quarante ans dans ce pays, il fait partie des classiques de la sociologie américaine, c'est pourquoi il est habituellement présenté en tant que sociologue américain. Cependant, nous avons vu dans la centaine de pages qui précèdent l'importance de la formation russe et de la carrière de Sorokin dans son pays natal. De son vivant, la littérature scientifique à son sujet négligea cette période pour se concentrer sur sa carrière américaine. Depuis une trentaine d'années, des commentateurs (dont Nichols et Johnston, pour ne nommer que les plus intéressés à Sorokin aux États-Unis) ont publié des écrits sur sa vie en Russie. Le présent travail s'inscrit dans cette catégorie de littérature en s'interrogeant sur la tension entre travail scientifique et engagement socio-politique dans les travaux russes de Sorokin.

Le premier chapitre du mémoire porte sur la biographie de Sorokin en Russie. Ce fut l'occasion de présenter son enfance en milieu rural, son introduction dans un contexte semi-urbain pour ses premières études, sa formation universitaire à St-Petersburg et finalement son expérience directe des révolutions russes (de février et d'octobre). Ses activités durant cette dernière période et sa relation avec les bolchéviques furent détaillées. Il ressort de sa biographie une forte coexistence de la spiritualité, de la science et de l'engagement politique.

Le deuxième chapitre aborde directement les travaux russes du sociologue. D'abord, un bref survol de la situation de la sociologie à l'aube du XXe siècle fut réalisé. Ensuite, nous avons fait la présentation de deux ouvrages jamais traduits : *Crime et châtiment* et *Système de sociologie*. Grâce à eux, il fut possible de voir les objets qu'intéressaient Sorokin et la manière avec laquelle il les abordait. *Suicide as a Social Phenomenon*, l'un de ses premiers articles traduits du russe à l'anglais (presque cent ans plus tard), démontrait quant à lui la volonté du sociologue d'aborder un problème actuel et d'en traiter les causes. *Hunger as a Factor* et *Sociology of Revolution*, deux grandes recherches publiées sous forme monographique avaient, comme *Suicide*, pour objet des phénomènes d'actualité que l'auteur pensait pouvoir régler selon les enseignements de la sociologie.

La présentation de ces ouvrages permit, d'une part, de redécrire les travaux d'un sociologue classique, et, d'autre part, de comprendre les répercussions du parcours de Sorokin sur sa manière de concevoir et de faire de la sociologie. Accessoirement, surtout dans le cas de *Hunger* et de *Sociology of Revolution*, elle donne une grille de lecture pour analyser des problèmes qui sont

encore d'actualité en 2014. Les événements récents au Moyen-Orient, par exemple le Printemps Arabe, et la guerre civile en Ukraine peuvent être étudiés selon les théories de Sorokin. Une étude de cette espèce serait en mesure de corroborer, infirmer ou corriger les hypothèses énoncées, il y a un siècle, par Sorokin.

Enfin, si l'habitus de Sorokin était constitué d'une forte coexistence entre spiritualité, science et engagement politique, nous avons démontré comment la science et la politique s'agençaient dans les activités professionnelles du sociologue. Il aurait également été possible de suivre la démarche du présent travail pour inclure la spiritualité. En effet, ses travaux sont empreints d'importantes références à la religion, la morale et l'éthique. Cependant, cette question serait l'objet d'une autre recherche, parallèle à celle que nous concluons.

Ce qui fut dit dans ce mémoire pourrait aussi servir de pierre angulaire pour un travail plus conséquent sur la carrière de Sorokin aux États-Unis. Dans ce contexte où il vécut plus de la moitié de son existence, l'information sur sa vie, son œuvre et sur le champ de la sociologie est beaucoup plus accessible et documentée qu'en Russie. Dans le présent travail, en raison des obstacles mentionnés, l'état du champ de la sociologie et ses relations face aux autres champs du savoir et du pouvoir n'ont pu qu'être approximés. L'approche fut davantage heuristique que concluante sur cet aspect. Ceci dit, l'objectif premier était de faire une étude sur la vie et l'œuvre de Sorokin en Russie, et sur ce volet nous avons exploré bon nombre d'aspects qui nous permirent de décrire l'habitus de Sorokin ainsi que le contenu de ses travaux.

Enfin, en faisant une étude sur sa vie et son œuvre aux États-Unis, les obstacles que nous avons rencontrés ne s'appliqueraient plus et une étude sociologique de sa carrière (à la manière des *Règles de l'art*) pourrait être réalisée. Quelques articles ont été écrits dans cette direction, dont l'article de Nichols, *Sorokin as Lifelong Russian Intellectual*, de Jaworski, *Pitirim A. Sorokin's Sociological Anarchism*²⁷⁶ et la biographie de Johnston, *Pitirim A. Sorokin : An Intellectual Biography*, mais il serait possible d'aller encore plus loin, d'en dire davantage et de faire une socio-biographie intellectuelle plus conséquente. La carrière de Sorokin en vaut certes le travail.

²⁷⁶ Jaworski, G.D. (1993), « Pitirim A. Sorokin's Sociological Anarchism », *History of the Human Sciences*. 6 3, p. 61-77.

Bibliographie

- Abraham, F. (1989), « Pitirim Sorokin », dans *Sociological Thought : From Comte to Sorokin ; Marx, Spencer, Pareto, Durkheim, Simmel, Weber, Mannheim*, Wyndham Hall Press, p. 222-246.
- Anon (1923), « The Present Position of Russian Universities », *The Slavonic Review*, 2 4, p. 138-139.
- Bierstedt, R. (1981), « Pitirim A. Sorokin », dans *American Sociological Theory : A Critical History*, Academic Press, New York, p. 299-347.
- Christensen, B.J. (1996), « Pitirim A. Sorokin: A Forerunner to Solzhenitsyn », *Modern Age*, 38 (4), p. 383-392.
- Bourdieu, P. (1975), « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et société*. 7(1): p. 91-118.
- (1976), « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*. 2(2-3): p. 88-104.
- (1988), *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. Le Sens commun. Paris: Éditions de Minuit. 122.
- (1994), *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Paris: Éditions du Seuil. 251.
- (1995), « La cause de la science », *Actes de la recherche en sciences sociales*. 106107(mars): p. 3-10.
- (1998), *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Paris: Éditions du Seuil. 567.
- (1999), « Le fonctionnement du champ intellectuel », *Regards Sociologiques*. 17: p. 5-27.
- (2003), *Méditations pascaliennes*. Points. Essais. Paris: Éditions du Seuil. 389.
- (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris: Raisons d'agir. 141.
- Burbank, J. (1986), *Intelligentsia and Revolution : Russian Views of Bolshevism, 1917-1922*, New York, Oxford University Press, 340.
- Chapoulie, J.-M. (2005), « Un cadre d'analyse pour l'histoire des sciences sociales », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*. 13(2): p. 99-126.
- Coser, L.A. (1971), « Pitirim A. Sorokin », in *Masters of Sociological Thought; Ideas in Historical and Social Context*, Harcourt Brace Jovanovich, New-York, p. 465-508.

- Daniels, R.V. (1961), « Intellectuals and the Russian Revolution », *American Slavic and East European Review*, 20 2, p. 270-278.
- De Roberty, E. (1893), *La sociologie : essai de philosophie sociologique*. Paris: Felix Alcan. 232.
- Duvignaud, J. (1969), *Georges Gurvitch : symbolisme social et sociologie dynamique*. Philosophes de tous les temps. Paris: Seghers. 189.
- Elias, N. (1991), *La civilisation des mœurs*. Collection "Liberté de l'esprit". Paris: Calmann Lévy. 342.
- Finkel, S. (2008), *On the Ideological Front : The Russian Intelligentsia and the Making of the Soviet Public Sphere*, Yale University Press. 347.
- Fitzpatrick, S. (2002), *Education and Social Mobility in the Soviet Union 1921-1934*, Cambridge University Press. 368.
- Gofman, A. (2000), « *The Reception of Suicide in Russia* », dans W.S.F. Pickering and G. Walford (dir.), *Durkheim's Suicide : A Century of Research and Debate*, Routledge: London ; New York. p. 126-132.
- Hallen, G.C. et R. Prasad (dir.) (1972), *Sorokin and Sociology : Essays in Honour of Professor Pitirim A. Sorokin*. Agra: Satish Book Enterprise. 380.
- Houle, J.N. et M.A. Martin (2011), « Does Intergenerational Mobility Shape Psychological Distress? Sorokin Revisited », *Research in Social Stratification and Mobility*. 29: p. 193-203.
- Isajiw, W.W. (1956), « Pitirim Sorokin's "Sistema Sotsiologii": A Summary », *The American Catholic Sociological Review*. 17(4): p. 290-319.
- Jaworski, G.D. (1993), « Pitirim A. Sorokin's Sociological Anarchism », *History of the Human Sciences*. 6(3): p. 61-77.
- Johnston, B.V. (1995), *Pitirim A. Sorokin : An Intellectual Biography*. Lawrence, Kan.: University Press of Kansas. 380.
- Johnston, B.V., N.Y. Mandelbaum, et N.E. Pokrovsky (1994), « Commentary on Some of the Russian Writings of Pitirim A. Sorokin », *Journal of the History of The Behavioral Sciences*. 30(1): p. 28-42.
- Kochetkova, I. (2010), *The Myth of the Russian Intelligentsia: Old Intellectuals in the New Russia*, Routledge, 222.
- Korotayev A. (2012), « Introduction. Kondratieff's Mystery », *Kondratieff Waves. Dimensions and Prospects at the Dawn of the 21st Century. Yearbook*, disponible en ligne au : http://www.socionauki.ru/book/files/k_waves_en/volume_1/005-022.pdf (page consultée le 22 octobre 2014).

- Kovalevsky, M. (1902), *Russian Political Institutions*. Chicago: The University of Chicago Press. 299.
- (1915), « Une page de nos rapports avec la philosophie occidentale (en russe) », in *Le Messager de l'Europe*, Livre n°6, Saint-Pétersbourg, p. 163-164.
- Kravchenko, S.A. et N.E. Pokrovskii (dir.) (2001), *Return of Pitirim Sorokin*. Moscow: Pitirim Sorokin-Nikolai Kondratieff International Institute. 256.
- Kuhn, T.S. (1983), *La structure des révolutions scientifiques*. Champ scientifique. Paris: Flammarion. 284.
- Lenin, V. I. (1972), *Lenin's Collected Works : Volume 33*, Moscow : Progress Publishers, Moscow. 558.
- (1974), *Lenin's Collected Works : Volume 28*, Moscow : Progress publishers. 549.
- Morrissey, S.K. (1998), *Heralds of Revolution Russian Students and the Mythologies of Radicalism*. New York: Oxford University Press. 288.
- Nahirny, V.C. (1983), *The Russian Intelligentsia: From Torment to Silence*, New Brunswick, Transaction publisher, 200.
- Nichols, L.T. (1999), « Science, Politics, and Moral Activism: Sorokin's Integralism Reconsidered », *Journal of the History of The Behavioral Sciences*. 35(2): p. 139-155.
- (2012), « Sorokin as Lifelong Russian Intellectual: The Enactment of an Historically Rooted Sensibility », *The American Sociologist*. 43(4): p. 374-405.
- Paonomareva, I. (2011), « Pitirim A Sorokin: The Interconnection Between his Life an Scientific Work », *International Sociology*. 26(6): p. 878-904.
- Petrazycki, L. (2011), *Law and Morality*. New Brunswick: Transaction Publishers. 335.
- Popper, K.R. (1978), *La logique de la découverte scientifique*. Paris: Payot. 480.
- Scheuer, J.F. (1965), *The Works of Nicholas S. Timasheff : An Annotated Bibliography*. A LePlay Research monograph. United States: LePlay Research. 182.
- Simirenko, A. (1973), « Social Origin, Revolution and Sociology : the Work of Timasheff, Sorokin and Gurvitch », *The British Journal of Sociology*. 24(1): p. 84-92.
- Skinner, Q. (1969), « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *History and Theory*. 8(1): p. 3-53.
- (1972), « Motives, Intentions and the Interpretation of Texts », *New Literary History*. 3(2): p. 393-408.

- Sorokin, P.A. (1914), *Crime and Punishment, Service and Reward : Sociological Essay on Main Forms of Social Behavior and Morality*. St. Petersburg: Publishing House of Dolbyshev. 454.
- (1922/1975), *Hunger as a Factor in Human Affairs*. Gainesville: University Presses of Florida. 319.
- (1924), *Leaves from a Russian Diary*. Boston: Beacon Press. 310.
- (1925/1967), *The Sociology of Revolution*. Lippincott sociological series. Philadelphia, London,: J.B. Lippincott Company. 428.
- (1926), « Impoverishment and the Expansion of Governmental Control », *American Journal of Sociology*. 32(2): p. 206-216.
- (1927), *Social and Cultural Mobility*. Glencoe, Ill.: Free Press. 645.
- (1937), *Social and Cultural Dynamics v.3 : Fluctuation of Social Relationships, War, and Revolution*. Boston: Sargent. 718.
- (1941), *The Crisis of our Age : The Social and Cultural Outlook*. New York: Dutton. 338.
- (1942), *Man and Society in Calamity : The Effects of War, Revolution, Famine, Pestilence upon Human Mind, Behavior, Social Organization, and Cultural life*. New York: Dutton, 352.
- (1947), *Society, Culture, and Personality : Their Structure and Dynamics*. New York: Harper & Brothers. 742.
- (1956), *Fads and Foibles in Modern Sociology and Related Sciences*. Chicago: H. Regnery Co. 357.
- (1963), *A Long Journey : The Autobiography of Pitirim A. Sorokin*. New Haven, Conn.: College and University Press. 327.
- (1963), « Sociology of My Mental Life », dans Allen, P. J. (dir.), *Pitirim A. Sorokin in Review*. Duke University Press: Durham, N.C. p. 3-36.
- Sorokin, P.A. et C.Q. Berger (1939), *Time-budgets of Human Behavior*. Cambridge, MA: Harvard University press. 204.
- Seyonov, A., M. Mogilner, and I. Gerasimov (2013), « Russian Sociology in Imperial Context », dans G. Steinmetz (Editor), *Sociology & Empire : The Imperial Entanglements of a Discipline*, Duke University Press: Durham and London. p. 54-82.
- Stocking, G.W.J. (1965), « On the Limits of 'Presentism' and 'Historicism' in the Historiography of the Behavioral Sciences », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*. 1(3): p. 211-218.

- Timasheff, N.S. (2002), *An Introduction to the Sociology of Law*. Law & society series. New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers. 418.
- Trevino, A.J. (2011), *Classic Writings in Law and Society*. New Brunswick, N.J.: Transaction Publishers. 360.
- Vågerö, D., et al. (2002), *The Unknown Sorokin : His Life in Russia and the Essay on Suicide*. Södertörn academic studies. Stockholm: Södertörns högskola. 153.
- Vincent, J. (2002), « Integralism: The Promising Legacy of Pitirim A. Sorokin », dans M.A. Romano et E. Mellen (dir.), *Lost Sociologists Rediscovered*, Lewiston, New-York, p. 99-135.
- Verrier, R. (1934), *Roberty; le positivisme russe et la fondation de la sociologie*. Paris: F. Alcan. 233.
- Vucinich, A. (1976), *Social Thought in Tsarist Russia : the Quest for a General Science of Society, 1861-1917*. Chicago: University of Chicago Press. 294.
- Weinberg, E.A. (2004), *Sociology in the Soviet Union and Beyond*. Burlington: Ashgate. 199.
- Williams, R.M.J. (1980), « Pitirim A. Sorokin : Master Sociologist and Prophet », dans R.K. Merton and M.W. Riley (dir.), *Sociological Traditions from Generation to Generation : Glimpses of the American Experience*, Ablex Pub. Corp.: Norwood, N.J. p. 93-107.

